LETTRES

SUR LA

DECOUVERTE

DE

L'ANCIENNE VILLE

D'HERCULANE,

Et de ſes principales Antiquités;

PAR

Mr. SEIGNEUX DE CORREVON.

TOME SECOND.

A YVERDON.

MDCCLXX.

LETTRES

SUR LA

DECOUVERTE DE LA VILLE D'HERCULANE,

DANS LE

ROYAUME DE NAPLES.

LETTRE I.

MONSIEUR,

JE crois, Monsieur, que nous en étions restés au Tableau XXV, dans lequel le peintre a voulu montrer la force de son imagination, en représentant un

Centaure dont la partie humaine eſt d'une carnation fort brune, & celle du cheval de couleur de cendre; il a les mains liées derriére le dos, & galoppe, ayant en croupe une Baccante à demi nuë, qui, de la main droite le ſaiſit par les cheveux, en lui apuyant le pied droit contre le milieu des reins, tandis que de la gauche elle parait vouloir le frapper de ſon thyrſe; cette attitude forcée le renverſe un peu ſur la croupe, & ſes jambes de derriére ploient de l'effort. Ce caprice a de grandes beautés dans les attitudes & les mouvemens.

C'à été le ſujet d'une grande controverſe entre les ſavans anciens & modernes, ſacrés & profanes; s'il y avait eu des *Centaures* dans la nature, ou s'ils étaient abſolument fabuleux ? Le mot dérivait de Κινέω *moveo*, ou Κεντέω *ſtimulo*, Κέντορες *ſtimulatores*. Les premiers Theſſaliens qui domptérent des chevaux

parurent dans les batailles des Hyppocentaures ; *Equorum stimulatores*, ou *agitatores*. Du reste on dit que le cheval de *César* avait les pieds de devant de forme humaine. PLINE VIII. 42. & SUETONE [Cæs. Cap. 61.] *pedibus propè humanis & in modum digitorum unguis fissis*, qui ne souffrait d'être monté que par lui. PAUSANIAS [V. 19.] fait mention d'une ancienne sculpture, représentant un Centaure avec les pieds de devant d'homme. Les Centaures étaient souvent représentés dans les baccanales, mêlés avec les Baccantes & des chœurs bachiques ; comme le prouvent plusieurs monumens. Ici le Centaure parait dompté par la beauté, comme on le voit dans un groupe de la *Villa Borghèse*, les mains liées par un amour couronné de lierre, qui le tient par les cheveux. Le MARQUIS MAFFEÏ a cru que c'était une allégorie pour ex-

primer le pouvoir de l'amour, qui ſe rend maitre des cœurs les plus feroces & les plus dûrs.

Le XXVI. Tableau repréſente une belle Centaureſſe, qui tient en croupe une jeune beauté, habillée d'une drapperie jaune. Le thyrſe qu'elle tient de la main gauche la fait connaitre pour une Baccante, joint à ſes cheveux en partie épars. La Centaureſſe n'a qu'une eſpéce d'écharpe verte, qui tombe de l'épaule gauche, & retombe derriére les reins ſur la croupe; les oreilles ſont tournées comme celles de cheval & en pointe; le manteau du corps de jument eſt d'une blancheur éclatante; de la droite elle ſoutient la jeune fille, & de la gauche qui eſt élevée avec grace, elle tient une guirlande terminée par des boutons de fleurs & par des bandelettes légéres qu'elle parait vouloir lui paſſer autour du col. C'eſt un caprice

de peintre, mais très gracieuſement traité.

Le premier qui s'aviſa de peindre des femmes Centaures fut le célèbre *Zeuxis*, qui aimait à faire briller ſes talens ſur des ſujets peu communs. LUCIEN ajoute à cela qu'il repréſenta une Centaureſſe qui allaitait ſes enfans. Ce tableau fut admiré comme un chef-d'œuvre dont perſonne avant lui n'avait eu l'idée. Il ſe plût à faire de la partie ſupérieure, la plus belle femme, & de l'inférieure, la plus belle jument que l'on put trouver en Theſſalie. PHILOSTRATE dit, que le tout enſemble préſentait une Amazône. Quelquefois on entait le corps le plus blanc ſur un corps de jument, d'un noir de velours.

Quoiqu'aujourd'hui la blancheur ne ſoit pas la couleur que l'on eſtime le plus dans les chevaux, ſoit pour la beauté, ſoit pour la vigueur; c'était la

couleur favorite des anciens, sur-tout pour les courses & pour les triomphes. VIRGILE imitant *Homére*, dit, avec beaucoup de grace, en parlant d'un cheval de course :

Qui Candore nives anteïret, Cursibus auras.

ÆNEID. XII. 84.

Dans la peinture de *Zeuxis*, deux fils de la Centaureſſe étaient repréſentés, l'un dans ſes bras, & tout entier de figure humaine, prenant le ſein de femme comme un enfant ordinaire ; l'autre ſous le ventre, ſuçant comme un poulain le teton de la cavalle. Le premier, dit *Lucien*, avait déja l'air féroce, comme ſon pére [*Neptune*], & déja terrible dans cet âge tendre.

Le XXVII. Tableau eſt une Centaureſſe à oreilles de cheval, enſeignant un jeune homme à jouer de la lyre ; il porte ſur l'épaule gauche un Thyrſe auquel eſt attaché une cymbale.

Le XXVIII. Tableau eſt l'une des plus belles piéces de la collection, par l'entrelacement ingénieux des deux figures, dont l'une eſt une Centaureſſe dont le bras droit paſſant ſur l'épaule gauche d'un jeune homme, frappe d'un air animé avec une cymbale de bronze doré, celle que ce jeune homme tient de la droite, en paſſant lui-même le bras gauche ſur l'épaule gauche de la Centaureſſe, tandis que celle-ci touche les cordes d'une lyre qu'elle appuye ſur ſa croupe. Le jeune homme eſt comme en l'air, nud, avec une drapperie legére, de couleur violette; la Centaureſſe eſt dans une attitude gaye & gracieuſe; le buſte de femme eſt très beau, & s'unit avec une intelligence admirable au corps d'une jument: la carnation ſe confond imperceptiblement avec ſon manteau qui eſt d'un blanc parfait; cette jonction eſt ſi habilement ména-

gée, que l'on ne peut demêler où l'un finit, & où l'autre commence; ce qui eſt aſſurément le trait d'un grand peintre. Un voile leger couleur d'or, voltige ſur l'épaule de la Centaureſſe, ſa belle chevelure eſt ratachée avec un nœud de ruban & elle eſt parée d'un collier & de bracelets, d'un gout qui pouvait convenir à une femme, & s'adapter aux phaléres des chevaux.

Le XXIX. Tableau préſente deux petits tableaux qui ſont le pendant, & qu'on trouva dans le même lieu; ils repréſentent deux eſpéces de thrônes d'un travail délicat & recherché, avec leurs marchepied; ils ſont d'aſſez bonne maniére pour la peinture, & d'un coloris très bien conſervé: l'un eſt le thrône de Vénus avec ſes attributs: une colombe ſur le couſſin, un amour à côté tenant une branche de myrthe, & un autre portant un ſceptre. Sur

l'autre on voit le thrône de Mars, ſur le couſſin duquel eſt un caſque avec un rameau de laurier; un amour à côté tient un bouclier. Il eſt apparent qu'on voyait de tels ſiéges dans les Temples avec les ſymboles de leur Divinité; on en voit fréquemment ſur les médailles & ſur les camées. Ainſi ſur une médaille de Fauſtine, on voit un thrône avec un paon, & ces mots, *Junoni Reginæ.* Les couſſins faiſaient partie de la moleſſe, très convenable à Vénus. *Ciceron* reproche à *Verrés*, que ſa litiére ſuperbe était garnie de couſſins remplis de feuilles de roſe.

Au reſte les peintres ont toujours lié les idées de Mars & de Vénus, de la gloire & du plaiſir, de la valeur & de l'amour. *Hérodote* dit, que les femmes furent cauſe de toutes les guerres qui s'élevérent entre les Grecs & les peuples de l'Aſie. Déja avant l'enlévement

d'*Helléne*, le beau ſexe donna lieu dans les tems héroïques à bien des troubles, & l'on connait le *teterrima belli cauſa* d'HORACE.

Je m'arrête ici, Monſieur, parce que j'ai à vous parler d'un nouveau genre de tableaux, qui méritent une lettre à part.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

à Lauſanne ce 30 Octobre 1760.

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

LETTRE II.

MONSIEUR,

UNe ſuite de petits Tableaux, depuis le N°. XXX, juſqu'au N°. XXXIX, préſente un nouveau genre de peintures. Ce ſont des génies s'occupant des arts, ou s'amuſant à toutes ſortes de jeux enfantins; l'expreſſion en eſt également heureuſe & naïve: les uns danſent & jouent de divers inſtrumens; d'autres ſautent au bruit de diverſes eſpéces de *Crotales*, ou d'une canne fendue, qui rendait un ſon en la ſécouant de façon à marquer la cadence, comme on le fait en danſant aux caſtagnettes, ou en frappant des armes pour animer la danſe guerriere, apellée Pyrrique: on y voit le jeu de deux flutes à la fois, dont on a parlé ſi différemment; des danſes ou des courſes ſur un pied,

dont je vais, Monsieur, vous dire un mot. Le jeu consistait à exécuter une danse complette, ou à faire un certain nombre de sauts, & à une certaine élévation sur un seul pied, quelquefois à atteindre à la course, d'un seul pied, celui qui fuyait de toute la viteſſe de ses deux jambes. C'était une partie de *l'ars saltatoria*, ou de l'art des équilibres.

La Musique chez les anciens, se mêlait à tout; on mangeait, on dansait, on combattait, on haranguait, on châtiait au son des instrumens. Les *Tyrrhéniens* en usaient ainsi, & cuisinaient même, dit *Pollux*, [IV. 56.] en y mêlant la Musique pour égayer le travail des cuisiniers. Les Grecs & les Asiatiques furent toujours passionnés pour celle des instrumens, pour la danse & pour le chant. PLATON crut que ce gout amolliſſait trop les mœurs, & proscrivit la flute de sa République. Ce qui

n'empêcha pas les Grecs de faire entrer la Muſique comme une piéce eſſentielle dans le ſyſtème de l'éducation. Les Romains, plus graves, en tinrent peu de compte, & laiſſérent en bonne partie ces arts aux eſclaves ou aux étrangers. CICERON admettait la Muſique vocale & inſtrumentale dans ſa République, ſans en craindre le trop grand effet, pour émouvoir les paſſions, & ſe moque de ceux qui avaient penſé autrement. POLYBE [Lib. IV.] nous dit, que les *Arcadiens*, quoique très auſtéres dans leur diſcipline, voulaient que leurs enfans appriſſent de bonne heure ces arts agréables; & l'on eſtima très agreſtes les *Cynetes*, qui étaient à leur voiſinage, ſur ce qu'ils n'avaient ni gout ni oreille pour l'harmonie. Mais vous ne ſerez pas ſurpris, Monſieur, de trouver dans un pays auſſi voluptueux que la *Campanie*, l'expreſſion de tous les plaiſirs.

On voit encore dans ces petits tableaux un génie qui joue d'un instrument à cordes inégales, apellé *Trigonum*, ou *Triangulum*. ATHENÉE dit, qu'il vint à Rome un certain *Alexandre* d'Alexandrie, qui en jouait si bien que les Romains en devinrent passionnés.

On y voit un autre jeu, dont le but était d'éprouver les forces; on le nommait *Dielcistinda*, ou *Scaperda*; il faisait partie de l'art gymnastique, & consistait à disputer une corde à son concurrent, *Ducere funem Contentiosum.* PERSE Sat. V. On plantait fortement en terre un pieu épais, ou une espéce de colomne de bois, percée dans son milieu à une certaine hauteur; l'on y passait une corde que chacun tirait de son côté, & celui qui entrainait l'autre, était vainqueur.

L'on trouve dans ces agréables morceaux de peintures de quoi s'instruire de

l'état des divers arts ; dans l'une, on voit deux génies qui travaillent dans un attelier de menuisier, avec nombre d'outils tous pareils aux nôtres : dans un autre, est peinte une boutique de cordonnier, où deux génies exercent cette profession ; l'un met un soulier sur la forme ; l'autre étend une peau pour la préparer ; une armoire ouverte présente des souliers rangés & finis, qui différent peu des nôtres, si ce n'est qu'ils paraissent d'une seule piéce, de la forme des pantoufles, mais plus élevées, comme des demi ou tiers de bottes. Aussi HORACE [I. Sat. VI.] dit :

Ut quisque insanus nigris medium impediit crus pellibus.

Et en effet le peuple dans la ville les portait jusqu'à mi-jambe, comme les citoyens honorables le faisaient à la campagne. Le cothurne était une espéce de souliers affecté aux Acteurs Tra-

giques. VIRGILE [Æneid. L. V. 341.] & d'autres, les décrivent comme des ſouliers de chaſſe.

L'un des plus curieux de ces petits Tableaux, eſt celui-qui repréſente une vendange. On voit un preſſoir coulant que deux génies exercent, de façon à faire très bien comprendre la manœuvre que l'on ignorait : on y voit la fabrique du *Torcular ;* deux arbres plantés en terre, affermis par de groſſes pierres, liés au-deſſus par une poutre épaiſſe, & retraverſés par trois rangs de poutrelles horizontales, au nombre de neuf qui entrent dans une couliſſe, ſéparés par trois rangs de coins, que les deux génies chaſſent de toute leur force avec des maſſes de bois, en ſens contraire, chacun de ſon côté à l'opoſite l'un de l'autre, de façon à ſerrer les poutrelles ſur le raiſin. Surquoi Mrs. les Académiciens obſervent, qu'aux environs

de

de *Portici* on preſſe encore de cette maniére les olives & le raiſin. A cette occaſion ils rappellent ce que l'antiquité nous a tranſmis ſur la façon de faire le vin ; parce que dans le même tableau on voit un génie porter du mout dans une chaudiére. *Muſtum*, chez les anciens, déſignait tout ce qui était nouveau. NONIUS dit, *Muſtum - novellum quicquid*, & NÆVIUS demande, *Utrum eſt melius Virginem ne an viduam uxorem ducere ?* il répond ; *Virginem, ſi muſta eſt.* Cela s'entend ſans commentaire.

On diſtinguait trois ſortes de mout ; celui qui coulait du raiſin avant qu'on l'eut foulé, il s'apellait, *Protropum* ; celui qui coulait du raiſin foulé, appellé, *lixivum* : celui enfin qui ſortait du premier coup de preſſoir, *Tortivum.*

Les Grecs & enſuite les Romains, à leur imitation, avaient coutume de faire

cuire leur mout, sur-tout celui de l'Isle de *Coo*, en y mêlant un peu d'eau de mer ; c'était dans une chaudière qui cuisait à petit feu, ce qui le faisait devenir doux : le vase était mesuré & distingué par des marques au quart, au tier & à la moitié ; réduit à la moitié, on l'apellait *defrutum*, aux deux tiers *sapa*, & au tiers, *carenum*. Pour lui donner du parfum ou de l'austérité, on y mêlait des fruits, du miel, des aromates, de la resine, ou quelque autre drogue.

Un de ces tableaux dépeint trois génies, dont deux sont occupés sur un métier à former un tissu, & un troisiéme à filer. On a présumé que le dessein du peintre était d'exprimer l'art de filer l'or avec la laine, qui était anciennement connu. PLINE [XXXIII. 3.] dit, que outre la nouvelle invention de faire des étoffes d'un tissu d'or, on

avait eu auparavant celui de filer l'or, qu'on apelle trait, dont on recouvrait le fil ou la laine; ce qui semble être la manœuvre décrite dans ce tableau.

Les arts, disent Mrs. les Editeurs de ce bel ouvrage, furent envisagés différemment par les divers peuples selon l'espéce & le génie du gouvernement. Les *Lacédémoniens*, par une loi de *Licurgue*, ne pouvaient s'adonner aux arts mécaniques, & même à l'agriculture qu'ils abandonnaient aux *Ilotes*, comme serviles: l'éducation que les enfans recevaient chez les autres peuples de la Gréce les rendait plus laborieux; les pauvres apprenaient des métiers, tandis que l'agriculture & le commerce étaient pour les riches. Athénes avait des loix très sages; personne ne devait y être oisif, chaque citoyen était obligé de rendre compte au Magistrat de son loisir, & de la façon dont il l'employait: mais

perſonne ne pouvait exercer deux arts à la fois, parce qu'on réuſſit mal pour l'ordinaire à partager ſon induſtrie & ſon attention. Les artiſans célébres étaient entretenus aux frais du public, & avaient dans les Aſſemblées & au Théatre, les premiéres places. Les Egyptiens avaient tranſmis leurs ſages maximes aux Grecs : le fils devait ſuivre la vocation de ſon pére : les ſciences n'y étaient guère cultivées qu'autant qu'elles avaient raport aux Mécaniques ; l'ordre des citoyens le plus honoré après celui des Prêtres, était le militaire, auquel il n'était pas permis de s'apliquer aux arts Manuels. *Romulus* défendit dès le commencement aux citoyens de les exercer, à l'exception de la ſeule agriculture, voulant en faire un peuple guerrier : il laiſſait les autres arts aux eſclaves & aux étrangers. *Numa*, plus pacifique, & voulant éteindre ou tempérer du moins l'ardeur

militaire, ayant à cœur d'humaniſer des hommes féroces, fonda des Colléges des principales maitriſes, pour mettre en honneur les arts: mais ils furent exercés bien différemment ſous les Rois, la République & les Empereurs; les uns furent abolis & les autres négligés: le mépris qu'y avait attaché Romulus ne pût s'éfacer. On ne s'accoutuma point à penſer qu'ils puſſent convenir à des hommes libres; les Boutiquiers même furent toujours cenſés de la claſſe la plus abjecte, & il eſt ſurprenant qu'un Philoſophe tel que SENEQUE, ait pu dire que les arts, qui demandent le travail de la main pour les beſoins de la vie, n'avaient rien de noble ni d'honnête; *in illis*, dit-il, *nulla decoris, nulla honeſti ſimulatio eſt.* [Epiſt. 88.] On leur accordait cependant divers priviléges; mais hors de *Rome*, & ſur-tout dans les villes Grecques, les arts par-

vinrent à un beaucoup plus haut degré de gloire & de perfection. Ce fut le fort de la ſculpture & même de la peinture, quoique les plus nobles, ſelon l'idée commune: à la vérité l'on a toujours diſtingué les arts libéraux, des arts mécaniques, ceux des hommes, de ceux des femmes. Les Héroïnes, dans HOMÉRE, ſe faiſaient une gloire de bien filer. THEOCRITE loue beaucoup *Héléne* d'avoir ſurpaſſé en ce genre toutes ſes compagnes. Les Dames Romaines en faiſaient une de leurs plus honnorables occupations; comme l'atteſtent VARRON, PLINE, SUETONE, & PLUTARQUE, dans pluſieurs Paſſages.

Diſons un mot, Monſieur, des génies qui ſont repréſentés par tout dans ces tableaux, comme préſidens aux arts. C'était des eſpéces de Divinités que la Théologie Payenne ſuppoſait nés avec

chaque homme, le dirigeant depuis le premier instant de sa naissance jusques à sa fin : Il réglait ses inclinations, ses travaux, les diverses opérations de son ame. *Quisque suos patitur manes*, dit VIRGILE. On voit bien des choses curieuses sur ce sujet dans le Traité de PLUTARQUE, *sur le génie de Socrate.* Les Amours, fils des Nymphes, étaient censés gouverner tout le genre humain. Il était difficile & délicat de concilier cette idée avec celle de la liberté. Ce dogme semblait lié à celui du *fatum*, & mettre les hommes au-dessus des peines & au-dessous des récompenses : les arts, les métiers, les Colléges des diverses professions avaient aussi leurs génies. On trouve par tout des inscriptions qui le certifient. Tous ces génies paraissent ailés ; les ailes marquaient leur activité & leur promptitude. Ainsi s'annonçaient quelques cochers sur leurs

chariots, dans les jeux du cirque, avec des aîles au dos : Malheur à ceux qui ne ſoutenaient pas cette annonce par la rapidité de leur courſe. Ce fut une idée fort ancienne chez les premiers Payens, de ſuppoſer une ame à tous les Etres créés. La nature entiére était cenſée avoir un génie moteur de toutes ſes parties & producteur de toutes ſes opérations. De-là ils deſcendirent à chacune d'elles, pour lui donner un génie créateur & conſervateur. Le Tableau XXXVIII nous en fournit un exemple : on y voit un autel de forme ronde, tourné en colomne, autour duquel s'entortille un très gros ſerpent, de couleur blanche ſur le dos, avec des taches obſcures & le ventre bluâtre taché de jaune, mangeant des fruits poſés ſur l'autel : du côté du ſerpent, on lit ces mots : GENIUS HUJUS MONTIS. De l'autre côté de l'autel, parait un jeune hom-

me couronné d'herbages, tenant de la droite un rameau, & mettant le doigt de la main gauche sur sa bouche ; c'est ainsi que l'on représente *Harpocrate*, Dieu du silence ; comme si le génie & les arts dussent avoir quelque chose de mystérieux. Ce serpent est probablement celui d'Epidaure, ou *Esculape*, apellé par les Phéniciens, *Agato Démon*, bon génie ; le même que les Egyptiens appellaient *Cneph*, ou le bon principe. Le serpent était estimé le génie du lieu, ou même le génie universel ; aussi tâchait-on de se le rendre propice par des sacrifices ou par des offrandes. Le serpent ne quittant point les entrailles de la terre, était censé Autoctone, ou Indigéne. *Deus patrius Genius loci.* Ce génie influant selon eux sur la salubrité du climat, sur la température de l'air, & sur la fertilité du sol, il n'était pas surprenant qu'on tâ-

chat de se le rendre propice par des offrandes. VITRUVE [I. 4.] nous apprend que c'était en effet le motif du culte qu'on rendait au génie ou à la Divinité du lieu qui était censée y présider. Les montagnes & les lieux élevés étaient distingués sur tous les autres. Les anciens Payens choisissaient le sommet des montagnes pour leurs sacrifices & pour leurs priéres, comme si [dit LUCIEN] ils eussent été plus à portée des Dieux; & TACITE dit, que les Dieux ne pouvaient entendre de plus près les priéres des mortels; *preces mortalium à Deo nusquam propiùs audiri.* De-là la fréquence des pratiques idolâtres sur les hauts lieux, contre lesquelles l'Ecriture Sainte fulmine si souvent ses anathèmes; de-là une espéce de culte religieux que l'on rendit aux montagnes même: cela étant, il n'est pas surprenant que le mont *Véfuve*,

célébre d'ailleurs par la salubrité de son air & de ses eaux, eut aussi le sien. *Eo in monte*, [dit PROCOPE Bell. Goth. Lib. II.] *Aër nitidissimus & suapte naturâ saluberrimus, ad hunc montem & medici diutina tabe affectos transmittunt*; & STRABON [V. p. 247.] dit, d'*Herculanum* en particulier, que l'air en était des plus salutaires, sans compter les grands avantages que l'on tirait de ses bains & de ses eaux minérales; ce qui rend très probable les sacrifices ou les libations que l'on y faisait à Esculape & à la santé, dont ce tableau fait la description. Aussi est-ce l'une des piéces les plus précieuses du cabinet de Sa Majesté. Et c'est en quelque sorte finir sur la bonne bouche, que de terminer ici nos descriptions de ce jour, que nous reprendrons dans peu. C'est dans cette espérance que je continue d'être,

MONSIEUR,

à Lausanne ce 8 Novembre 1750.

Votre très-humble, &c.

LETTRE III.

MONSIEUR,

NOus voici parvenus à une classe de peintures d'une espéce différente. Le Tableau XXXIX, & les suivans, sont des morceaux d'architecture & de perspective. Ce gout que l'on a apellé ensuite *Grotesque*, parce, dit-on, qu'il en restait des traces dans quelques grottes de Rome, était idéal & de pur caprice, tout son mérite était la hardiesse & la singularité. VITRUVE l'attribue à *Apaturius*, & PLINE semble dire que ce fut *Ludius* qui l'introduisit à Rome pour orner des portiques, des salons & des peristiles; il fut porté à un excès ridicule. VITRUVE, qui vit naitre ce gout, en avait trop lui-même pour ne pas le condamner: des

colomnes comme des cannes, ou comme des tuyaux de plume, des faites sans appui, ou des candelabres, là où il fallait des appuis solides ; tant d'autres choses sans principe & sans liaison, indiquaient un gout gâté, qui altéra insensiblement dans l'art de l'architecture celui des plus nobles proportions. Ces imitations de candelabres tournés en cent façons différentes, furent prises de ceux que l'on faisait à *Tarente*, avec une grande perfection. On en a trouvé plusieurs de bronze que l'on voit dans le cabinet du Roi. Malgré ce que je viens de dire, on voit à travers ce magnifique désordre de belles idées d'ornemens, comme le sont des *Cariatides*, des Chapiteaux très diversifiés, des bas-reliefs charmans, des festons jettés avec beaucoup d'agrément, des animaux ou des oiseaux qui ont de la vie, des mêlanges heureux d'arbres, de fleurs &

d'architecture ; le deſſein & la ciſelure peuvent en emprunter dequoi s'embellir.

Les Tableaux ſuivans ſont de ce genre, juſques au N°. XLV, qui repréſente un combat naval, trois vaiſſeaux s'y voyent chargés de combattans qui paraiſſent fort animés, & un quatriéme coulé à fond, dont les reſtes brulent ſur l'eau. Au milieu de cette partie de la mer qui eſt ſous les yeux, on voit une petite Isle ſur laquelle eſt conſtruit un Temple de Neptune, dont on reconnait la ſtatue : deux hommes armés paraiſſent ſur le rivage ; la peinture n'eſt pas excellente ni bien conſervée ; mais elle eſt digne d'attention, parce qu'elle peut répandre quelque jour ſur cette partie de l'hiſtoire qui a pour objet la marine des anciens. Les rames des trois vaiſſeaux, galéres ou galéaſſes, ſemblent partir d'une même ligne, quoiqu'on puiſſe douter ſi elles étaient

diviſées en divers étages, ſurquoi il s'eſt formé trois ſyſtèmes différens.

1°. Les uns ont cru que c'étaient des *quinquerémes*, croyant voir diſtinctement cinq rangs de rames, ſupérieures les unes aux autres; dans les autres la diviſion eſt ſeulement marquée.

2°. D'autres n'y trouvent que des *birémes*, c'eſt-à-dire, un rang de rames & un ſecond rang d'ouvertures pour les y placer. On apellait ces ouvertures ὀφθαλμοί, ou τρήματα, & PLUTARQUE nous apprend que l'on ôtait le premier rang de rames pour le combat, auquel cas ce n'était plus un *biréme*.

3°. Les troiſiémes n'admettent dans ce tableau qu'un ſeul rang de rames. On les apellait *Liburnes*, & *Galaias*, μιοκήρια, galéres à un rang de rames. VEGÉCE nous les fait connaitre, & cette expreſſion indique d'autres eſpéces de galéres à pluſieurs étages de rames.

C'eſt encore une controverſe indéciſe entre les ſavans, ſi les vaiſſeaux des anciens avaient pluſieurs rangs de rames, & comment il fallait entendre les termes de *triremi*, & juſques à *quinquaginta remi* dont les anciens auteurs citent des exemples : la manœuvre en parait impoſſible par les régles de la mécanique : Cependant l'on a des témoignages certains, qu'il y avait des vaiſſeaux à 2, 3, 4 & juſques à 50 rangs de rames (1). La colomne Trajane préſente diſtinctement des trirêmes, & les médailles ou bas-reliefs des birêmes & juſques à des quadrirêmes. Le P. MONTFAUCON en a quantité de monumens ; mais ſans qu'on puiſſe rendre raiſon de la poſſibilité de la manœuvre. On aſſure que les Génois avaient eu des birêmes, & les Vénitiens des

(1) Peut-être juſques au nombre de 50 rames.

des quinquerèmes. Surquoi on peut voir DESLANDES, *Eſſai ſur la marine des Anciens*, p. 116.

On voit auſſi dans cette piéce, 1°. l'uſage d'appendre les boucliers au flanc du vaiſſeau. 2°. Un pont couvert pour garantir les rameurs, & ſur lequel combattaient les ſoldats, comme ſur un parapet. 3°. Une tour élevée au centre du vaiſſeau ou galére, qui peut-être, était la Capitane [*Pretoria.*] On avait outre cela l'uſage des tours à la poupe, & quelquefois à la proüe, pour lancer de-là avec plus d'avantage des javelots. 4°. Enfin on y voit l'aîgle Romaine, un pavillon, & quelques femmes dont l'une parait être diſtinguée des autres.

Le XLVI. Tableau repréſente quatre vaiſſeaux ou galéres, à 3 ou 4 rangs de rames, voguans enſemble.

Le XLVII. Tableau eſt un très joli

morceau d'imagination, & vraiſemblablement une plaiſanterie ſatyrique. C'eſt un papeguai, [*Pſittacus*] attelé à un petit char, conduit par un grillon, qui de ſon bec tient les rênes ; tout le corps de l'oiſeau eſt verd avec une bande rouge à la tête : les anciens n'en connaiſſaient pas d'une autre couleur. PLINE X. 42. les décrit ainſi. Ils prononçaient des mots & même des phraſes, comme aujourd'hui, & faiſaient preſque la converſation, *& quidém* [ajoute-t-il] *fermocinantes*. Les perroquets venaient des Indes, CTESIAS, ARISTOTE, ÆLIEN, les apellaient oiſeaux Indiens ; ils étaient ſi peu connus en Gréce, que *Néarque*, faiſant la guerre avec *Alexandre*, racontait comme un prodige avoir vu dans l'Inde cet oiſeau, parlant. [ARRIAN *in Indicis.*] ATHÉNÉE rapporte que du tems de *Ptolomée Philadelphe*, on apporta à Alexandrie, des

paons, des perroquets & des faiſans, qu'on regarda comme une merveille. Quant au grillon, MENAGE [*origin. ling. Italic.*] croit que les anciens apellaient *grilli*, des imaginations burleſques, par alluſion à la marche ſautillante de ces petits animaux; comme *caprice* venait ſelon lui, des ſauts & des bonds des chevreaux.

Le XLVIII. Tableau eſt un mêlange gracieux d'arbres très bien deſſinés & d'architecture; entre ces arbres s'élève une eſpéce de temple, au milieu duquel eſt ſuſpendu un bouclier d'or, ſur lequel eſt ſculptée une tête de Méduſe. C'était un uſage reçu d'appendre dans les temples des principales Divinités, ou dans les Edifices publics, des boucliers votifs, ou des repréſentations de Héros. Ainſi *Auguſte* orna les Baſiliques de Rome de boucliers, portans l'éfigie des hommes illuſtres dans la paix & dans

la guerre. Au-deſſous eſt une Nymphe, qui de la ceinture en bas eſt terminée dans le gout Arabeſque par des racines qui s'étendent de divers côtés.

On y voit de plus un payſage Egyptien très agréable par ſa varieté, avec un temple & des monumens du culte de cette nation. Un Egyptien conduiſant un ane, chargé de bouteilles, qui paraiſſent tranſparentes & pleines de vin rouge, le voyant prêt à être dévoré par un crocodille, ſortant des roſeaux du Nil, tâche de l'arracher au péril, en le tirant par la queuë de toute ſa force.

Le XLIX. Tableau offre le ſpectacle d'une chaſſe de crocodiles avec la lance; on y voit auſſi un moulin avec un rouage, qui montre que cet uſage était bien connu anciennement.

Le L. Tableau repréſente des crocodiles & des hippopotames, deſquels on a appris, [dit PLINE VIII. 26.] l'art

de saigner : cet animal, chargé de graisse, & plein de sang, s'en tirant lui-même, en apuyant ses pattes contre des roseaux pointus.

Combien de choses utiles ne devrions-nous pas aux animaux, si nous y faisions bien attention? Que ne ferions-nous pas dans les sciences, en imitant seulement le choix & la diligence de l'abeille! Je souhaiterais, Monsieur, que vous puissiez reconnaitre dans ces extraits une partie de ses talens.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

à Lausanne ce 15 Novembre 1750.

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

LETTRE IV.

MONSIEUR,

LEs Peintures dont je me fais un plaiſir de vous parler ne ſont pas toujours rangées dans l'ordre que leur aſſignerait leur beauté. Les Monochromes & ce que vous avez vû juſques ici font le debut du I. Volume : Celles qui ſuivront ne leur ſont point inférieures ; Vous en conviendrez ſans doute à la vuë des Tableaux qui repréſentent ſéparément Apollon & les Muſes, qui font la tète brillante du II. Tome. Toutes ces piéces furent trouvées, en 1755, à *Cività* dans le mème endroit. *Apollon* eſt repréſenté debout dans une attitude de repos & de méditation, la lyre à la main ; il eſt nud, excepté un manteau verd ; qui lui tombe ſur le dos, & dont la couleur ſemble choiſie pour

rendre plus vive & plus douce la carnation. La figure eſt très belle, la tête couronnée de laurier, entourée d'un *Nymbe* ou fluide lumineux.

Les *Muſes* forment un aſſemblage très intereſſant, ſur-tout pour ceux qu'elles favoriſent de quelques uns de leurs dons; le deſſein, l'action, le coloris, tout ce qui appartient à la peinture eſt beau. Mais ce qu'on en eſtime le plus, c'eſt les inſcriptions, & les attributs diſtinctifs de chacune d'elles; article qui embaraſſait juſques ici leurs plus ſavans amateurs.

CLIO parait aſſiſe & couronnée de laurier; habillée d'une veſte ou tunique violette, [*Pavonazzo*] ſur laquelle eſt jettée une drapperie ou manteau d'un rouge brun, avec une frange d'un bleu clair; elle porte des pendans d'oreille & des bracelets d'or. De la main droite, elle s'appuye ſur un ſiége d'une forme particuliére, dont le doſſier a deux

eſpéces d'ailes ceintrées, qui ſélargiſſent de chaque côté. De la gauche, elle tient un rouleau déployé ſur lequel on lit ΚΑΕΙω ΙCΤΟΡΙΑΝ: à côté d'elle eſt une caiſſe arondie en étui, dans lequel ſont enchaſſés perpendiculairement 6. rouleaux dont chacun a une bandelette attachée & ſaillante pour le titre de l'ouvrage; arrangement qui empêchait les rouleaux de s'écraſer, d'une maniére qui en prévenait la confuſion.

THALIE aurait été précédée d'*Euterpe* ſi ce dernier Tableau ne ſe fut trouvé trop gâté & preſque méconnaiſſable. *Thalie*, couronnée de laurier, l'air animé & gay, eſt revêtue d'une tunique verte bordée de pourpre; les manches ſerrées juſques au poignet; & une eſpéce de manteau à frange. Sur la robe verte eſt une petite piéce d'étoffe rouge de figure quarré-long, qui parait couſuë, & qui reſſemble au *Cla-*

vum ou σημεῖον des anciens. De la main droite elle tient le *Pedum* ou la houlette, & un masque de la gauche. Le *Pedum* était commun au comique & au tragique : mais c'était plutôt l'attribut de ceux qu'on appellait *Histrions*, ou *Hypocrites* Τας καμπύλας τῶν ὑποκρητῶν βακτηρίας ἀπευθύνειν ἐμηχανον. Il est impossible de redresser le baton courbe des Hypocrites, c'est-à-dire de les corriger. On lit sur le pié-d'estal ΘΑΛΕΙΑ-ΚΩΜΟΔΙΑΝ.

MELPOMÉNE & dans l'Inscription du Tableau ΜΕΛΠΟΜΕΝΗ. ΤΡΑΓΟΔΙΑΝ, porte un manteau d'un bleu turquin avec une tunique de même couleur qui descend jusques sur les pieds, & une veste légére entre deux, d'un rouge clair. De la droite, elle tient une massuë, & de la gauche, un masque tragique.

TERPSICHORE a une attitude un peu

penchée & tendre, en jouant de la lyre, & non de la guitare ou cétre, qu'*Aristophane* appellait la *Mére des hymnes* κίθαρην τὲ μητέρ ὑμνῶν, la lyre a 7 cordes. C'eſt la Muſe de la dance; les hymnes uniſſaient dans les ſtrophes & les antiſtrophes la danſe au chant; l'inſtrument qui accompagnait les chants ſacrés, & les danſes admiſes dans les cérémonies réligieuſes, était la lyre. Pour l'Habillement, Terpſichore porte une tunique d'un rouge changeant, qui n'a qu'une ſeule manche, le bras droit eſt nud; tout le reſte eſt habillé, la ſurveſte eſt d'un bleu foncé. On lit ſur le pié-d'eſtal ΤΕΡΨΙΧΟΡΗ ΛΥΡΑΝ.

ERATO nommée ſur le pié-d'eſtal. ΕΡΑΤω. ΤΑΛΤΡΙΑΝ pour Ψαλτρίαν, [le Τ. étant mis pour Ψ.] eſt la Muſe des chants tendres & amoureux. Sa figure eſt une des plus belles & des plus

gracieuſes que l'on puiſſe voir, il ſemble que le peintre en ait voulû faire ſon Chef-d'œuvre. Cette Muſe tire ſon nom de l'amour, & en a pris toutes les graces, même dans le jeu des doigts qui pincent les cordes, *fila premens digitis Erato modulamina fingit.* Elle exprime aux yeux ce que *Petrone* exprimait à l'oreille & à l'imagination. Sa tunique eſt légére, de couleur de roſe avec des franges d'un bleu foncé; la ſurveſte eſt verte. Sa lyre ou ſon pſalterion a 9 cordes. Elle ne parait pas en mouvement; Cependant *Auſone* la repréſente chantant & danſant en même tems.

Plectra gerens Erato, ſaltat pede, carmine, vultu.

Remarqués Monſieur, que tout dans ce vers a de la vie & eſt en action; & c'eſt ainſi que les anciens ſavaient peindre beaucoup de choſes en peu de paroles.

On abuſe des choſes les plus innocentes, lorſqu'elles peuvent ſervir à animer les plaiſirs. Les Muſiciennes Grecques du pſalterion s'introduiſirent à *Rome* avec le luxe Aſiatique. On les faiſait jouer & chanter dans les feſtins les chanſons les plus obcènes. NONIUS appelle ces chanſons *Orthophallica pſalteria.* Ces Muſiciennes commencérent à s'y introduire dit TITELIVE (XXXIX. 5.) après la victoire remportée ſur *Antiochus* le Grand, Roi de Syrie. Il le rapporte comme l'époque remarquable d'un luxe étranger, *luxuriæ peregrinæ origo ab exercitu Aſiatico invecta in urbem eſt. Tùm* (ajoute-t-il) *Pſaltriæ, ſambuciſtriæque & convivalia ludiorum oblectamenta addita epulis....* Ce qui fit dire à un Poëte.

Luxuria ſævior bellis Incubuit, victumque ulciſcitur orbem.

Ce déſordre dura juſques à *Théodoſe le Grand*, qui deffendit le premier, *Miniſ-*

teria laſciva comeſſationibus adhiberi. SIDON. APOLLIN. Lib. 1. Ep. 2.

Les mœurs eurent ainſi plus de peine à s'établir que les Dogmes & la Religion.

POLYMNIE a ſur ſa baſe ΠΟΛΥΜΝΙΑ. ΜΥΤΟΥC. Cette Muſe vétue d'une tunique verte avec une ſurveſte, ou manteau bleu turquin, n'a aucun inſtrument qui la caractériſe : mais ſeulement l'attitude de porter le doigt ſur la bouche, pour indiquer l'attention & le ſilence, comme la Muſe du geſte & de l'expreſſion ſans paroles. C'était proprement l'art des Pantomimes, dont l'Antologie fait l'éloge, en parlant du Pantomime *Pilade* qui avait χεῖρας παντοφώνους, des mains parlantes, ou qui diſaient tout, & *Auſone* dit de *Polymnie*, *Signat cuncta manu, loquitur Polyhimnia geſtu.*

C'eſt ainſi que les Latins la nommaient

& les Grecs Πολύυμνα, ou Πολυμνεια. l'Erudit Plutarque l'entendait autrement, selon lui, *Polymnie* était la Muse de l'érudition & de la mémoire, πολλῶν μνημή.

L'Art du geste qu'on appellait χειρονομία, fut très cultivé par les anciens; d'abord en dansant, & ensuite par les seuls mouvemens de la tête & des mains. Cet art, dabord frivole, donna par dégré, comme nous l'apprend QUINTILIEN [I. II.]. l'idée de la perfection du geste dans les discours Oratoires. CASSIODORE dit positivement que *Polymnie* était censée l'inventrice du Pantomime, le *Rythme* [Ρυθμὸς] indiquait d'abord le mouvement réglé des pieds & des mains, d'où il passa vraisemblablement à la mesure & à la cadence du discours. Les mouvemens, les repos, le silence parurent sans doute d'une influence bien plus interressante dans la parole que dans la danse, pour rendre l'expression des pensées plus vi-

ve, ou plus douce, & toujours plus harmonieuſe & plus energique. On ſépara quelquefois le recit du geſte, & tandis qu'un acteur faiſait ſon recit, le Mime en rendait toutes les circonſtances par ſes geſtes, tout comme pendant que le chœur chantait les paroles. SUIDAS dit qu'Auguſte introduiſit les Pantomimes à Rome, où brillerent deux ſujets excellens, *Pilade* pour le tragique & *Bathylle* pour le comique. Cet uſage continua ſous les Empereurs Chrêtiens & juſques à *Théodoric*.

URANIE Muſe des ſciences qui ont pour objet les corps céléſtes, & leurs mouvemens, habillée d'une tunique couleur d'or, couverte d'une drapperie bleu céléſte, eſt aſſiſe ſur un ſiége dont le doſſier eſt ceintré & ouvert en ailes, qui s'étendent à droite & à gauche, de façon à pouvoir s'y tourner de différentes façons. De la main gauche, elle

ſoutient un globe, & de la droite, elle tient une baguette, dont elle touche la partie de ce globe qu'elle parait avoir en vue.

CALLIOPE dont le nom eſt gravé aux pieds de la ſtatue, de cette maniére ΚΑΛΛΙΟΠΗ ΠΟΙΗΜΑ, était miſe la derniére dans la claſſe des Muſes par HÉSIODE, quoique la prémiére en dignité & en excellence pour ceux qui regardent la poëſie comme le langage des Dieux. C'eſt la Muſe de la Poëſie Héroïque. Son habit eſt vert, ſa ſurveſte blanche, & un manteau rattaché ſur l'épaule, dont on ne dit pas la couleur. Elle eſt couronnée de liére, avec de groſſes perles aux oreilles : elle a un grand air de méditation, & un volume en rouleau dans les mains. HOMÉRE invoquait au commencement de l'Iliade la Deeſſe, & au d'ébut de l'Odyſſée, la Muſe, c'eſt-à-dire *Calliope* ; comme

VIRGILE

VIRGILE au I. Livre de l'Æneïde. *Muſa, mihi cauſas memora;* & par la Muſe, il entend *Calliope*, qu'il nomme dans le Livre IX. ℣. 525.

Vos, ô Calliope precor, aſpirate canenti

Ce n'eſt pas là, comme vous voyés, Monſieur, la Poëſie en genéral, mais ſa partie la plus noble, la Poëſie Héroïque qu'inventa Calliope. *Carmina Calliope libris Heroïca mandat.*

Le Peintre lui attribuë le Poëme, par où il entend ſon genre le plus élevé, l'Epopée, le Poëme Epique. Il eſt vrai que l'invention du vers Hexamêtre eſt attribuée à une femme, & que ce genre de vers paſſe pour être le plus ancien; ce qui peut en avoir fait attribuer l'invention à une Muſe.

Si vous demandés Monſieur, pourquoi elle eſt couronnée de liére, il ſera fort aiſé de vous répondre que c'é-

tait une plante favorite des Poëtes ; ainsi VIRGILE dit [Eclog. VII]

Pastores hedera crescentem ornate Poetam

Et JUVENAL si je ne me trompe caractérise un Poëte de cette maniére

Dignus hedera & imagine macrâ.

Le Corymbe est le fruit du liére, & on le voit mêlé dans cette couronne.

Un volume est la marque distinctive de cette Muse, comme le masque l'est de Thalie & de Melpoméne. Aussi dans la sculpture de ce beau vase d'argent qui représente l'Apothéose d'Homére, ce Poëte est caractérisé par le volume en rouleau, comme *Calliope*, dont le nom signifie *belle voix*, caractérise les *plus beaux accens.*

Le nombre des Muses, dit le savant AVERRANI [Dissert. XIX in Virgil.] était dans son origine une espéce de partage des talens & des sciences ;

comme le Polytheïsme était le partage des attributs de la Divinité ; de sorte que les anciens en imaginérent depuis 2. jusques à 9, auxquelles ils sacrifiérent sur l'Helicon. Homére en fixa ainsi le nombre Μῶσαι δέννεα πάσαι.

Le XI. Tableau fut trouvé en 1744. à *Portici*. La principale figure est une belle femme assise & à demi nuë qu'on croit être *Vénus* raccomodant sa chevelure, & s'entretenant avec *Pallas* & *Junon* sous un Portique. Elle est vétuë de blanc, avec un manteau violet.

Le XII. Tableau représente l'Education de Bacchus. Ce serait l'un des meilleurs du Cabinet Royal, si l'art du Peintre répondait aux graces & à la beauté de l'expression ; la force des idées est trés supérieure à l'intelligence du pinceau. Il fut trouvé en 1747 à *Portici*. On le croit copié d'un excellent original. Trois nymphes, dont deux

sont debout, paraissent être les nourrissiéres de Bacchus ; la troisiéme, couverte en partie d'une peau, qui laisse voir son dos à nud, tend avec beaucoup de graces une grappe de raisin à ce jeune Dieu, que Silène soutient en l'air, & qui parait s'élancer pour la saisir. L'Ane de Silène est couché à ses pieds, la tête couronnée de pampre, avec un bât semblable à ceux d'aujourd'hui ; ses pieds paraissent ferrés. Un petit Satyre sourit dans une attitude plaisante en regardant le geste animé de Bacchus, & détachant les aîles des pieds de Mercure. Les Satyres étant fils de *Mercure* & d'*Iphtime*, selon la fable, il était naturel qu'ils lui rendissent de tels services. Ce messager des Dieux est à demi nud, assis sur un tonneau, d'un air gracieux, selon l'épithéte de Χαριτοδότης, *Donneur de graces* que lui donne *Plutarque*. Il est représenté avec le chap-

peau ailé & les ailes aux pieds, tenant une bource de la main droite, & de la gauche une lyre, dont les Mythologiſtes le font inventeur. Une Panthére léche une Cymbale entourée de grelots. Le tonneau parait de pierre ou de terre cuite; c'était des eſpéces d'urnes, dont les unes étaient allongées & d'autres pointuës, pour les enfoncer en terre, quoiqu'on en eut auſſi aux environs des Alpes qui étaient de bois reliés de cercles, comme nos tonneaux le ſont aujourd'hui. C'eſt PLINE qui nous l'apprend [Lib. XIV. 21.] *Circa Alpes ligneis vaſis condunt* [*vina*] *circuliſque cingunt.* On célébrait à *Athénes* la fête des tonneaux πιθοιγία le 11 Novembre, lorſque l'on commençait à boire du vin nouveau, ce qui montre que les ſaiſons n'ont pas beaucoup changé; & que l'Italie couverte encore de forets, n'était pas auſſi hative pour ſes productions, que nous la voions aujourd'hui. D 3

Près de l'ane, on voit une pierre ou montoir, très uſité chez les anciens, qui n'ayant pas l'uſage des étriers, plaçaient des pierres quarrées d'eſpace en eſpace ſur les grands chemins, pour que les voyageurs puſſent monter à cheval en ſautant deſſus ; le bat & la ſelle étaient connus dans ces tems-là : mais les Perſes plus délicats que les Grecs & les Romains, ſe ſervaient de couvertures de laine ou de ſoye.

Le XIII. Tableau eſt la lutte de *Pan* avec l'amour. Les attitudes de ces petits Dieux ſont charmantes & reſpirent les jeux naïfs de l'enfance. Siléne en ſouriant, retient un peu le ſatyre par une corne. Une Nymphe, qui pourait être *Ariadne*, & ſelon d'autres, *Vénus*, contemple ce petit combat ; elle a une robe blanche ; elle eſt blonde, coëffée à la grecque, avec une mître & un bandeau couleur d'or.

Les XIV. & XV. Tableaux repréſentent *Ariadne*, abandonnée dans l'Iſle de Naxe. Dans le premier, elle eſt au bord de la mer, couchée ſur un matelas avec une pile de couſſins, l'air étonné, les cheveux épars, voyant à ſon réveil le vaiſſeau de Théſée qui s'éloigne. Les anciens avaient l'uſage des matelas, des oreillers, des couvertures, & des lits de plumes. *Culcita in terra jacet*, [dit SENEQUE Epiſt. 87.] *ego in Culcita.* ATHENÉE décrit ainſi le lit d'un jeune Roi de Paphos : ce lit ſculpté à pieds d'argent, une couverture de drap pourpre à longs poils, recouverte d'une étoffe de ſoye de même couleur; la tête ſur trois oreillers moëlleux de fin cotton, ourlé de pourpre, deux oreillers apellés doriques à ſes pieds. Le Prince repoſait ainſi en habit blanc ſur ce lit voluptueux.

Le vaiſſeau préſente diverſes parties

qui en font connaitre la fabrique, & entr'autres *l'apluſtria*, eſpéce de queuë, qui en terminait la conſtruction, ou d'ornement chargé de plumes, au milieu d'une ſorte de parapet ou de terraſſe ſaillante à la poupe. A la vuë de ce vaiſſeau, on obſerve que les anciens leur donnaient, comme le diſent leurs Auteurs, la forme d'une oye dont la proüe formait le bec; on y voit de plus, deux timons. Les Carthaginois en avaient deux & deux pilotes. [ÆLIAN V.] & TACITE, [*Annal.* II. 6.] fait mention d'un vaiſſeau qui en avait & à la proüe & à la pouppe.

Le XV. Tableau ajoute un intérêt de plus au précédent; c'eſt l'amour qui pleure, la main ſur les yeux; l'arc ſans corde, & deux traits qu'il laiſſe tomber à côté de lui. *Ariadne*, aſſiſe ſur ſon lit, & à demi nuë, avec des pendans d'oreille, de larges bracelets

d'or, & un carcan orné au col, eſt dans l'attitude d'une douleur morne & ſtupefaite, à la vuë d'un vaiſſeau qui s'éloigne à toutes rames, & qu'une femme aîlée, qui eſt ſans doute la renommée, lui montre de la main droite, en s'apuyant doucement ſur ſon épaule. Un timon laiſſé ſur le rivage, montre la précipitation du départ. Je préfére cette idée à celle de *Curas volantes*, priſe de l'Ode XVI. Lib. II. d'HORACE, ou d'HYGIN, qui en fait une Déeſſe ſous le nom de *Dea Cura*. Les voiles du vaiſſeau ſont encore à remarquer; le peintre les a repréſentées noires, ſelon le recit de PLUTARQUE, qui dit, que le pilote avait reçu l'ordre d'*Egée*, de mettre des voiles blanches, ſi ſon fils *Théſée* revenait vainqueur: mais il l'oublia; ce qui fut cauſe qu'Egée apercevant de loin ces voiles fatales, ſe précipita dans la mer.

L'image de l'amour affligé, briſant ſes traits & ſon arc, ou éteignant ſon flambeau, était familiére aux anciens. Ainſi OVIDE dans ſon Elégie, ſur la mort de *Tibulle*, dit :

Ecce puer veneris fert everſamque Pharetram
Et fractos arcus, & ſine luce facem.

La compoſition du XVI. Tableau eſt d'un gout & d'une varieté qui fait grand plaiſir. Le perſonnage principal eſt une belle femme, dormant ſous une toile au pied d'un urbre ; elle eſt preſque nuë, avec de doubles bracelets & un collier : elle parait plongée dans le ſommeil, la tête panchée & ceinte d'un bandeau, le bras droit tourné autour de ſa tête, & le gauche tombant nonchalemment ſur le lit. C'eſt *Ariadne* qui dort encore, tandis que Théſée l'abandonne, & l'amour profite de ce moment pour amener Bacchus, qu'on voit couronné de

pampre, tenant un Thyrſe, en s'apuyant ſur *Siléne ;* il eſt couvert d'un long manteau rouge qui lui tombe ſur le dos, chauſſé du cothurne à mi-jambes, ſuivi de loin d'une troupe de Baccantes, qui jouent des inſtrumens avec leſquels on célébrait les Orgies. Le peintre a ſavamment rendu la ſurpriſe d'un ſatyre qui léve le voile dont était couverte cette beauté ; elle eſt telle que la dépeint *Philoſtrate.* Un petit faune caché derriére un rocher, obſerve en ſouriant, d'un air curieux & naïf, cette belle nudité.

Le XVII. Tableau paſſe pour le chef-d'œuvre d'un grand peintre, pour la perfection du deſſein & la vérité du coloris ; mais embaraſſant à expliquer : il n'a que deux figures, dont l'une apuiée contre un pilaſtre eſt une Divinité : un Nymbe autour de la tête ſemble déſigner Apollon ; il a les cheveux étalés

& blonds, avec un bandeau verd, une robe longue, tenant un arc bandé, & un carquois à ſes pieds; une jeune femme dont la tête eſt couronnée de feuillage, comme les perſonnes ſupliantes qui paraiſſaient au pied des Autels; ſa chevelure blonde tombe négligemment ſur ſes épaules; elle eſt aſſiſe, tenant de la main gauche un rameau de laurier, & s'apuiant de la droite ſur un ſiége très bien ſculpté: un voile d'une grande legéreté eſt rattaché ſur le bras droit par quatre petites agraſes; elle a la poitrine nuë ſur laquelle pend du col une fine chaine d'or; une grande robe aurore flotte autour d'elle ſur le ſiége, la tête eſt penchée d'un air penſif & timide; les bandelettes qui attachent ſes ſandales ſont rouges. Les uns ont cru que c'était *Caſſandre*, recherchée par Apollon; d'autres l'ont priſe pour *Iphigénie*, prête à être ſacrifiée; d'autres encore y ont cher-

ché plus de myſtére, de ſorte que l'on n'a rien pu décider.

Le XVIII. Tableau repréſente une femme qui fait une offrande ſur un Autel, aux pieds de la ſtatuë de Bacchus, portant de la droite un vaſe renverſé, & de l'autre un thyrſe: un petit Edifice à côté avec des gradins & deux jours tournés en rond, indique peut-être la maiſon du Sacriſtain.

Le XIX. Tableau repréſente très bien ſur une même ligne, les perſonnages de la fable de *Marſias*, vaincu par *Apollon* au jugement des Muſes, dans le deſſi que lui avait fait le premier. Marſias, lié à un arbre & prêt à être écorché, par un Miniſtre, qu'on voit n'attendre que l'ordre avec ſon couteau. Le jeune *Olympe*, éléve de Marſias, eſt aux genoux du Dieu pour obtenir grace: Apollon, couronné, eſt aſſis ſur un ſiége diſtingué, tenant ſa lyre qu'une Muſe

couronne d'une guirlande. Si le coloris de cette piéce répondait à la bonté de la compoſition & à la vivacité des mouvemens, il pourait être placé entre les meilleurs.

Le XX. Tableau eſt un chœur de cinq Baccantes, jouant des deux fluttes, des cymbales, de la cetre & du tambour de baſque, entouré de grelots.

Au-deſſous de cette piéce eſt un petit tableau, qui repréſente un jardin, très orné de verdure taillée au ciſeau, de cabinets, de jets-d'eau, de paliſſades figurées, de vaſes, d'arbuſtes, d'eſpalliers, de fleurs & d'oiſeaux. On voit que l'imagination était tout auſſi riche alors qu'aujourd'hui.

Le XXI. Tableau préſente une cérémonie religieuſe & probablement à l'honneur du Dieu Bacchus.

Le XXII. Tableau eſt encore une cérémonie Bacchique, dans laquelle on offre

à Bacchus les prémices des fruits de la saison, & sur-tout un plat de figues qui lui étaient spécialement consacrées. Une autre femme lui offre sur un plat de figure quarrée, trois figues, en mémoire des trois ans qu'il mit à la conquête des Indes. De-là les *Fêtes Trietériques*, ou Triennales, que l'on célébrait à l'honneur du Dieu. En général vous savez, Mr., que le nombre *trois*, était sacré & mystérieux dans la Religion Payenne. *Mécenas* de *Meliſſe* y eut une telle foi, qu'il crut pouvoir guérir toutes ses infirmités, en s'imposant un silence de trois ans. Ce serait peut être un secrêt pour guérir de la médisance, ou pour retenir les personnes qui y sont sujettes. Je vais moi-même le garder pour quelques jours.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

à Lausanne ce 20 Novembre 1750.

Votre très-humble, &c.

LETTRE V.

MONSIEUR,

JUſques ici, je me ſuis adſtreint pour votre ſatisfaction à ſuivre l'ordre des piéces, & à vous rendre ce que chacune a de diſtingué : mais je ſens très bien que des détails trop minucieux pouraient vous laſſer auſſi bien que moi, & j'omettrai déſormais la deſcription des morceaux les moins inſtructifs.

Le XXIV. Tableau eſt curieux, par l'expreſſion des cérémonies les plus ſecrettes de Bacchus, célébrées par les *Gereres*, Prêtreſſes de ce Dieu & de Cérés : c'était proprement là les myſtéres d'Eleuſine.

d'Elcuſine. On y voit ſon ſimulacre, *Liberi Patris ſimulachrum*, ou *Oſiridis*. Φαλλαγογία, cérémonie infâme, dans laquelle on rendait hommage à la partie virile du corps humain, qu'on portait pompeuſement en public, en chantant des chanſons obſcènes, comme dans les *Teſmophories* on portait en cérémonie l'image des parties de la femme; dans l'orient on obſervait la même choſe, en promenant l'idole de Belphégor.

On prétend que des trois parties de ces myſtéres, *purgatio*, *Initiatio*, & *agregatio* ou *Epoptia*, ce tableau repréſente le dernier acte, qui était le plus ſecret, & qu'il était le plus criminel de révéler. Les Apologiſtes Chrètiens dévoilérent ces myſtéres, pour en faire ſentir l'horreur, le ridicule, & par-là même la décence du Chriſtianiſme.

Le XXVIII. Tableau a ceci de particulier, qu'il fut trouvé en 1754,

pendu à une boucle de fer, dans une chambre où il y avait une ſuite de niches paralelles avec des boucles pareilles, dont les tableaux avaient été enlevés. On jugea par-là du cas que le proprietaire faiſait de cette peinture, & que l'on avait déja découvert le ſecret d'enlever des piéces à Freſque, ou en détrempe, comme celle-ci l'avait été. C'eſt un tigre qui ſe joue avec un ſerpent ſur un dégré.

Le XXX. Tableau préſente deux figures, dont l'une eſt une belle femme à demi nuë, dans une attitude très gracieuſe, tenant de la droite une longue piéce qui reſſemble au fuſt d'un candélabre, & de la gauche une eſpéce de trompette à bouche, très large, en forme de porte voix. La chevelure de la femme parait artificielle; à côté d'elle eſt un vieillard barbu, couronné de lierre & en manteau. On a cru que c'était

un Poëte grec, ou peut-être un Philosophe, à cause du *Pallium*; il est chaussé de souliers tout pareils aux nôtres.

Le XXXII. Tableau montre deux figures de jeunes hommes couronnés, tenant des couronnes qu'on apellait *Lemniscatas*, rattachées avec des rubans ou des bandelettes, telles qu'on les donnait aux Gladiateurs, aux Athletes, ou aux vainqueurs des jeux Poëtiques.

Le XXXIV. Tableau représente un hermaphrodite dont le double sexe se reconnait à la tournure du corps, aux mammelles, aux hanches & aux parties de l'homme qui semblent couvrir celles de la femme.

Dans les XXXIV & XXXV Tableaux, on voit des statuës d'hommes nuds, dont les pieds reposent sur un ornement d'architecture, & dont la tête soutient une petite colomne, portant des crochets ou anneaux de fer, à une

certaine élévation, ſans doute pour y paſſer des cordons qui devaient ſoutenir des voiles ou des rideaux, le long des Portiques, ou dans des ſalles à manger. APULÉE dit, que l'on y plaçait volontiers aux quatre coins, des ſtatuës de la victoire.

Les XXXVI. XXXVII & XXXVIII Tableaux, n'ont chacun qu'un ſeul perſonnage, homme ou femme, placés entre des colomnes, qui peuvent déſigner un Temple. L'une de ces femmes porte ſur un couſſin [*pulvinar*] un petit coffret [*acerra*] ou autre uſtencile ſacré, prête à faire quelque libation: un bouclier, ſans doute votif, eſt ſuſpendu à une guirlande, & l'on voit un bouc ſur une eſpéce de table, peut-être votive; peut-être auſſi pour le ſeul ornement. Au bas l'on voit un combat de coq dans un petit hors d'œuvre: c'était l'oiſeau conſacré à Mars & à Mi-

nerve. Dans ces trois piéces, on remarque l'usage des Sacrificateurs, d'avoir les pieds nuds, de même que le bras droit & le gauche couvert. Le N°. XXXVII. représente un jeune homme, ayant la jambe & le pied chaussé de blanc : c'était l'usage des Prêtres Athéniens & Phéniciens ; mais ce n'était qu'une bande de toile de lin, dont ils s'enveloppaient la jambe & le pied, selon APPIEN & HERODIEN. On apellait ces bas, *fascias crurales*, façon de s'habiller négligée, qu'on ne permettait, [dit QUINTILIEN] qu'aux malades ; *fascias quibus crura vestiuntur, sola potest excusare valetudo.* [Lib. II. 3.] C'était néanmoins l'usage d'*Auguste*, selon CASAUBON, & SUETONE [in Augusto 82.] dit, *tibialibus muniebatur.*

Les petits tableaux encadrés au bas de deux de ceux-ci, représentent des chasses, des animaux ; on les apellait,

parerga, qui signifie précisément des hors d'œuvres.

Celle des figures qu'on représente chaussée avec un rameau à la main, était probablement un Sacristain [*Ædituus*] ou un *Néocore*, novice, chargé de faire les lustrations.

Dans le XXXIX. Tableau, on voit une femme aîlée, ayant le corps à demi nud, un collier de pierreries & des bracelets de même, un manteau blanc, & des sandales liées aux pieds, par des cordons pourpres; du bras gauche elle soutient en volant, un bassin, & du droit un vase dont le couvercle est chargé d'un sphinx. Les uns ont cru que c'était une *Hebé*, d'autres, la victoire. Ce qui pourait appuyer cette conjecture, serait qu'après une victoire, & avant les sacrifices d'actions de graces, le Sacrificateur se lavait les mains, comme pour se purifier du sang qu'on avait versé.

Le ſphinx déſignait une victoire de génie, & non de valeur.

Le XL. Tableau repréſente indubitablement la Déeſſe de la victoire, ou *Palmaris Dea*, quoiqu'ici elle ne tienne point de palme : c'eſt une très belle figure de femme aîlée & volante ; ſa tête eſt mageſtueuſe, ſes cheveux flottans, mais bien arrangés, ſa tunique eſt blanche & legére, elle tient un bouclier, & de la droite une couronne de feuilles de chêne relevée d'or.

Les Grecs avaient l'uſage des couronnes de chênes, quoiqu'ils n'euſſent pas celui des couronnes civiques. Le chêne était conſacré à Jupiter, & l'on y appendait les trophées & les dépouilles de l'ennemi.

Le XLI. Tableau repréſente un ſacrifice fait par la victoire à *Pallas*, figurée en bas relief ſur un bouclier, levant ſon épée ſur *Pallante*, géant, qu'elle

avait tué. Ce bouclier, ſoutenu par un génie, tandis que ſur l'autel qui eſt au-deſſous, la victoire répand la liqueur d'une patére, & qu'un génie aîlé pouſſe du même côté une brebis qui doit être la victime. On adorait à Athénes, Minerve, victorieuſe, Νίκην Αθηνᾶν.

Le N°. XLII. réunit deux Tableaux dans un ſeul. Ces deux piéces ont un feu & une gentilleſſe qui fait un honneur égal à l'imagination & au pinceau, par la juſteſſe du deſſein & l'entente des couleurs. C'eſt le combat de deux jeunes ſatyres, avec deux jeunes boucs, l'un blanc & l'autre brun foncé ; ils font mine de ſe heurter de la tête, & les attitudes y ſont merveilleuſes.

Les XLIII & XLIV. Tableaux peignent agréablement les mouvemens gracieux de divers génies, chaſſans au liévre & au daim : Vénus ſortant de l'onde, aſſiſe ſur un cheval marin ; un

amour tenant l'une des rênes, & un autre soutenant sur sa tête un parasol en volant; deux nains luttans ensemble, dont l'un est vainqueur.

Le XLV. Tableau est un tableau en payſage, représentant des rochers & des arbres, avec des bergers & des moutons. L'un des bergers conduit un bouc vers un Temple: un peu à l'écart on voit une statue de Minerve assez grossiére; du reste cette piéce est faite dans le gout du peintre *Ludius*, selon la description qu'en fait PLINE dans son histoire.

Le XLVI jusques au XLIX. Tableau, sont des piéces d'Architecture de Caprice, dans le gout des décorations.

Le XLIX. est très riant, par la représentation d'un jardin de plaisance, où l'on a réuni des morceaux d'Architecture legére, des cabinets, des paliſsades ornées, des cariatides & des sta-

tuës, des vaſes, des jets-d'eau, des compartimens réguliers &c. Rien ne montre mieux que l'on avait alors le gout délicat, de tout ce qui peut entrer dans les embelliſſemens de ce genre les plus ſomptueux.

Le L. Tableau eſt une vuë de mer, de petites Isles & d'écueils, égayée par des perſonnages & des Edifices. On y voit dans le prochain un vaiſſeau, au milieu duquel on diſcerne très bien l'action du *Portiſculus*, ou *Remigum hortator*, eſpéce de Comite qui dirigeait la manœuvre des rameurs. Ceux-ci ramaient tant que leur Chef tenait une grande perche droite, & ceſſaient dès qu'il la baiſſait. On y voit auſſi des pêcheurs, en chapeaux, ſemblables aux nôtres.

Dans les LI. à LV. Tableaux, on voit huit diſques, ou petits tableaux de figure ronde, qui furent trouvés en-

ſemble à *Gragnano ;* ce ſont des vuës de mer très gracieuſes. On y voit bien des traits de la magnificence Romaine. Dans leurs campagnes maritimes, des portiques ſur l'eau, des bains ſuperbes, des viviers, des piéces deſtinées à quelque combat naval, ou à de petites navigations d'amuſemens.

Le LV. Tableau préſente un port de mer conſidérable, avec deux moles, des vaiſſeaux à l'ancre, ou qui abordent, & des ſtatuës placées dans les lieux les plus apparens. PLINE [XXXIV. 4.] nous donne l'origine des ſtatuës, qui commencérent à être en uſage aux jeux Olympiques, pour les vainqueurs. Ceux qui l'avaient été trois fois furent copiés au naturel ; bien-tôt les villes de la Gréce ornérent les places publiques des repréſentations de leurs citoyens les plus illuſtres.

Le N°. LVI. raſſemble quatre piéces

dans un seul tableau. Dans la premiére, on voit un liévre & une volaille plumée; le liévre était estimé le meilleur morceau entre les quadrupédes, comme la grive entre les oiseaux: On disait, ξῆν ἐν πάσι λαγωνοις, pour dire nager dans la bonne chére & dans tous les biens.

Inter aves turdus, si quis me judice certet,
Inter quadrupedes gloria prima lepus.
MART. XIII. 92.

La seconde piéce est un faisan & deux pommes. La troisiéme, trois oiseaux & des champignons. La quatriéme, deux perdrix & trois poissons, entre lesquels on reconnait une muréne & une anguille: tout cela est d'une vérité qui rend au mieux la nature. Les anciens n'ignoraient presque aucune des inventions de la friandise; ils connaissaient très bien les chappons, *Galli Castrati*, & les

poulardes, *Gallinæ Numidicæ*. PLINE [X. 50.] dit, à la vérité, que les loix ſomptuaires ne permettaient dans un repas qu'une poule, & même ſans être engraiſſée, *una ſola Gallina, & non ſaginata :* mais des régles ſi ſévéres n'étaient pas faites pour un peuple enrichi par ſes conquêtes, que l'opulence plongea bientôt dans le luxe & dans la molleſſe.

Le LVII. Tableau offre dans quatre compartimens les divers mets d'un repas. On y voit un vaſe de Crète, dont le riche travail était ſi eſtimé chez les Romains, lors même que le luxe y eut introduit des vaſes d'or & d'argent; ſur la bouche de ce vaſe eſt renverſé un verre à boire, ciſelé. PLINE [XXXV. 25.] parlant du verre, dit, *aliud flatu figuratur, aliud torno teritur, aliud argenti modo Cœlatur.* Voilà en fait de verre, toutes nos façons du verre ſimple

qui se forme par le souffle, du verre taillé & poli au tour, & du cristal ciselé: un vase de métal sculpté, surmonté d'un génie, à cheval sur un Dauphin, & embelli d'un feuillage autour de sa bouche, était assurément une très belle piéce, & pour de tels ornemens on avait des demi reliefs, des bas reliefs, du ciselé, des morceaux travaillés séparément qu'on attachait ou qu'on enchassait. Les vases tiraient leurs noms de l'espéce des ornemens, comme pour les feuillages, on les apellait *Hederata*, *Corimbiata*. Le savant BUONALOTTI observe que l'on figurait les vases d'une façon relative à leur usage, avec des figures & des ornemens qui y faisaient allusion, enforte qu'on en avait de différens pour les nôces, les funérailles, les festins de solemnité ou de plaisir.

Le LVIII. Tableau représente diverses choses pour la table, avec des vases

& des fruits : ce qu'on y voit de plus curieux eſt un vaſe long, terminé par le bas en pointe, comme pour être enfoncé en terre, bien bouché par un couvercle & de la peau entre deux, le tout bien lié par de la ficelle. C'était là vraiſemblablement un de ces vaſes dont PLINE parle, [Lib. XIV. 1.] deſtinés à conſerver des raiſins, qu'on apellait, *uvæ ollares*, ainſi nommés par *Palladius*, *Varron*, & d'autres Auteurs ; les mêmes peut-être que *uvæ paſſæ*, ou *conditaneæ*. COLUMELLA [Lib. XII. 43.] qu'on renfermait après une fermentation ou deſſechement de 20 ou 30 jours, dans un vaſe bien lutté & coëffé de peau. Ces raiſins qui étaient ſecs, ou à peu près, différaient des raiſins verds, apellés, *uvæ penſiles*, que l'on pendait pour les conſerver.

Penſilis uva ſecundas,
Et nux ornabat menſas cum duplice ficu.
HORAT. Lib. II. Sat. II.

On a cru que ce tableau, partagé en deux, avait raport aux deux tables, l'une pour les viandes, l'autre pour les mets agréables & pour le deſſert; *duæ menſæ, una epularum, altera poculorum.* MARTIAL [V. 79.] fait l'éloge des mets de la ſeconde table, & entr'autres des chataignes cuites à la maniére de *Naples*, qui eſt encore fameuſe aujourd'hui.

Et quas docta Neapolis creavit,
Lento Caſtaneæ vapore toſtæ.

Dans ce tableau eſt un grand vaſe de verre, au travers duquel on voit des poires, des pommes & des raiſins. PAUSANIAS [II. 25.] parle d'une antique & excellente peinture, repréſentant l'yvreſſe bûvant dans un verre, fait avec un tel art, que la perſonne qui bûvait formait ſon image ſur la table, au travers du verre.

Le LIX. Tableau repréſente une cérémonie

rémonie Egyptienne rélative au culte d'Iſis. On y voit des Prêtres & des Prêtreſſes en longues robes blanches frangées, & nuds pieds. Les Prêtres Egyptiens ne pouvaient porter de la laine, qu'ils eſtimaient impure; mais bien du lin de la plus grande blancheur. Auſſi les Miniſtres d'Iſis étaient apellés par les poëtes, *Linigeri*; ils étaient toujours raſés complettement, même les cils des yeux, ce qui les rendait très ridicules. Le culte d'Iſis paſſa d'Egypte en Gréce, & de-là à Rome. Les Dames Romaines du plus haut rang ſe firent honneur d'être reçuës dans le Collége des Prêtreſſes d'*Iſis*, la même que *Cibelle*. Un Scholiaſte de *Perſe*, ſur ce vers, *Et cum ſyſtro luſca ſacerdos*, dit, que les Demoiſelles louches, ou qui avaient quelque difformité qui les empêchait de ſe marier, ſe conſacraient à cette Divinité; & c'eſt ainſi, Monſieur, que ſe

forment bien des dévôtes & des Religieuſes.

On voit dans ce tableau une femme qui tient une chaine de quatre chainons, & qui ſert à expliquer un paſſage de LUCRÉCE.

Hic armata manus Curetas nomine Graii
Quos memorant Phrygios, inter ſe forte catenas
ludunt. . . . . LUCRET. II. 630.

Ludere Catenas, ç'était former une danſe ronde, dont tous les Acteurs & Actrices tenaient une petite chaine qu'ils faiſaient raiſonner en cadence de tems en tems. Les Corybantes en uſaient ainſi dans les fêtes de *Magna Mater*, comme dans celles d'*Iſis*.

Le palmier qu'on voit dans cette piéce, était conſacré à cette Déeſſe, de même que l'*Ibis*, qui fait ſon nid ſur cet arbre. Les Prêtres faiſaient leur chauſſure de ſes feuilles.

On voit deux *Ibis* dans ce tableau, cet oiseau a tout le corps blanc, excepté la tête & le col, qui sont sans poil, l'extrêmité de la queuë & des ailes noires. ÆLIEN & d'autres disent qu'il ne vit pas hors de l'Egypte.

On y apperçoit aussi divers instrumens singuliers, comme le *Crotale* en sphére concave, *Spherulas concavas*, qui selon la grosseur des grains que l'on y mettait, rendait des sons différens.

Le mystère de ces cérémonies, y est désigné par un *Harpocrate*, qui mêt le doigt sur la bouche. On y voit de plus des Pantomimes & des mascarades, de plusieurs acteurs, que PETRONE caractérise dans ses fragmens.

Manu puer loquaci
Ægyptius choraules.

On voit dans ce tableau que ces solemnités réligieuses réuniſſaient le chant, la danse, les chœurs, les pré-

mices, les hymnes, les priéres & les facrifices ; tous ces divers actes ayant des expreſſions qui les font connaitre. Quelques ſavans crurent que c'était un ſervice ſolemnel du collége des Prêtres d'Iſis à *Herculane*, pour le rétabliſſement de Pompée le grand, qui tomba malade à Naples, & pour qui toutes les villes d'Italie formérent des vœux, l'an de Rome 705.

Le Tableau LX. peint une autre cérémonie Egyptienne, qui termine la deſcription des tableaux les plus conſidérables du ſecond volume. Les ſavans Auteurs de ce beau recueil, y ont joint un Cahier d'obſervations ſur les vignettes qui ſe trouvent à la tête, & à la fin de chacune de ces deſcriptions, toutes tirées des petits morceaux de peintures, que l'on a ſauvé des ruines de la fameuſe *Herculane*. Je ne vous en ferai pas Monſieur, un détail complèt ;

en ayant déja dit quelque chose par occasion: je me bornerai aux articles qui donnent lieu à instruire le lecteur, de quelques singularités interressantes.

Les Paons qui se trouvent très bien peints en divers endroits, étaient venus de *Samos*, ou l'on dit que naquit *Junon*. On remarque d'après PLINE [X. 50.] qu'un Paon suffit a cinq Paonnes, & que s'il n'en a pas trois au moins, il n'engendre pas. Leur beauté & la délicatesse de leur chair firent qu'on les multiplia extrèmement, & il fallait bien que cela fut pour satisfaire au luxe extravagant d'*Heliogabale* qui faisait ses ragouts favoris de crêtes de Cocq, de langues de Paons & de Rossignols, sur l'idée qu'on lui avait donnée qu'il se garantirait par là de l'Epilepsie. TERTULLIEN [de *Pallio* Cap. VIII.] dit que *Hortensius* fut le premier qui

s'aviſa de faire tuer de jeunes Paons pour en manger.

Au frontiſpice du II. Tableau que nous déſignerons dans la ſuite par numéros, on voit une Caſſette cylindrique remplie de papiers roulés, avec ſon couvercle à côté, un ſac fermé, un tas de monnoye, un livre ouvert avec quelques caractéres qu'on ne diſtingue qu'imparfaitement, & un autre livre fermé: Ceux là ne ſont pas roulés.

Le N°. VII. préſente une Caſſette avec deux médailles peintes en or, à côté. On y voit très diſtinctement la tête de *Janus* prémier Roi d'Italie & d'Etrurie, le prémier qui battit Monnoye & y mit d'un côté ſon effigie, & de l'autre un vaiſſeau, ſelon MACROBE [Sat. I. 7.] l'autre médaille eſt une tête à diadème couronné. Ici Monſieur l'on obſerve que les médailles d'or antiques étaient ſi rares, qu'on

les eſtimait autant que les pierreries, & qu'on en léguait l'uſufruit. *Numiſmatum aureorum v. argenteorum veterum* [dit POMPONIUS. l. 33. ff. de uſufr.] *quibus pro gemmis uti ſolent uſusfructus legari poteſt*: joignés la Loi 29. §. *ſi autem, de auro & arg. legat.*

Æra dabant olim; melius nunc omen in auro eſt.

La Caſſette peinte dans ce morceau, n'eſt pas cependant *Arca nummaria*, mais *pixis*, une boëte d'ornements de femmes; de ces Caſſettes où MARTIAL [IX. 37.] dit qu'elles mettaient la nuit leurs cheveux, leurs ſourcils & leurs dents; d'où il parait qu'elles en ſçavaient autant que les belles ſurannées de nos jours.

A la fin du N°. VIII. on voit des legumes & des herbages très naïvement repréſentés, & entr'autres un paquet de raiforts, un de raves & deux de ra-

cines, ce qui donne lieu de rapeller ce que dit PLINE [XIX. 5.] qu'on voiait au temple d'Apollon à Delphes un raifort d'or, une bette d'argent & une rave de plomb; ce qu'il rapporte comme une preuve du cas qu'on faiſait de ces legumes.

La vignette du N°. IX. eſt curieuſe à divers égards. On y voit deux vaſes ronds joints enſemble avec leurs couvercles & une plume à côté qui parait de jonc, taillée comme les nôtres; un papier [*papyrus*] à demi ouvert, & écrit, ſur lequel on lit ces mots *Quiſquis... maximè.... cura*, de l'autre côté un livre quarré-long, ouvert, avec des caractères non liſibles, & un livre plié en triangle, de ceux qu'on appellait Δελτοι, ou θελτια, comme Δ. On ſçait que les anciens écrivaient ſur des tablettes de bois, quelquefois couvertes de cire, ou ſur de la peau, du

papier &c. & cela avec une liqueur pour l'ordinaire noire, ils avaient pour cela des Ecritoires. *Calamarium*, *μέλανος δοχεῖον*. On en a trouvé deux à *Herculane*, l'un cylindrique, & l'autre à plusieurs faces que l'on voit dans le cabinet du Roi. PLINE [XXXV. 6. & POLLUX X. 57.] donnent le secret de l'encre. Les plumes, *Calami scriptorii* ou *Ægyptii* étaient de jonc. On écrivait aussi avec une liqueur rouge, surtout les loix; de là vient le terme de *Libri rabricati*, dans PETRONE cap. 46. pour dire *Libri legales*. Ces piéces & d'autres pareilles peuvent servir à fixer l'époque des caractères menus ou de main courante grecs & latins, & à donner de la deffiance pour les argumens négatifs, lorsqu'il s'agit d'établir des faits. Vous savés Monsieur ce qu'ont assuré bien des savans, que ni sur les médailles, ni sur les

marbres, ni même dans les manuscrits des prémiers siécles du Christianisme, on ne trouvait de tels caractères ni d'accens ; ce qui prouvait, ajoutait on, que ni les uns ni les autres n'étaient anciens, tandis qu'ATHENÉE. XI. 10. & PLUTARQUE. [*Quæst. Platon*] nous apprennent qu'on attribuait à *Aristophane de Bizance* qui vivait deux cents ans avant l'Ere Chrètienne, l'invention de ces accens, & l'art de la déclamation, en appropriant les notes musicales aux caractères, pour enseigner à lire & à prononcer la langue grecque. Il parait très vraisemblable que les anciens avaient l'usage des caractères *majuscules* pour les inscriptions ou monumens publics, ou pour quelques ouvrages auxquels on voulait donner une grande propreté, & le *minuscule* pour des ecritures plus ordinaires & plus négligées.

Les tablettes dans ce morceau de peinture ont plusieurs feuilles, on appellait *dyptiques* celles qui n'en avaient que deux, & *polytiques* ou *polyptiques* celles à plusieurs feuilles liées ensemble par de petits crochets, qui, en se déployant faisaient une file de feuillets, qu'on reployait l'un sur l'autre, *explicare* c'était déployer, & les mettre au jour.

Voici encore, Monsieur un monument ancien de l'écriture courante que je ne dois pas omettre, telle qu'elle se trouve sur le N°. VI.

ὡς ἓν᾽σο φὸν βέλευμα τὰς πολλὰς
χεῖρας νικᾶ.

dont le sens est qu'une bonne tête ou un sage conseil peut l'emporter sur un grand nombre de bras: Cette inscription était gravée sur un mur, à l'angle d'une rue d'*Herculane* qui allait au théatre. On voit par là l'erreur de ceux qui ont établi que les caractéres menus

& de main courante n'avaient été introduits que vers le VII siécle. Le mot ΕΡΑΤω que l'on a vû ci devant, le prouve encore.

La vignette du X. Tableau, repréſente une branche de vigne chargée de raiſins, très bien tournée, & au deſſous un tigre. A côté un vaſe Bachique qu'on appellait *Dyoniſiaque*, ſur le quel ſont en relief, trois perſonnages, un homme entre deux femmes, qu'on croit Bacchus ou Mercure entre deux graces. Les anciens Athéniens, & les Lacédémoniens, [dit PAUSANIAS X. 35.] n'en contant que deux. Il parait que les figures à demi boſſe, forment une danſe autour du vaſe.

On voit à *Gaëte*, un de ces vaſes Dyoniſiaques en marbre, avec le nom du célébre ſculpteur *Salpion*, & le mot ΕΠΟΙΗΣΕ, repréſentant Bacchus enfant avec un chœur de Baccantes ; vous le

trouverés Monſieur, dans SPON [*Miſcell. Erudit. Antiq.* lect. II.]

Dans le X. à la fin on voit une nèfle & une pêche, PLINE [XV. 20.] obſerve que du tems de Caton le Cenſeur, il n'y avait point encore de nèflier en Italie. PALLADIUS [IV. 10. 19.] enſeigne la maniére de les conſerver dans du miel, ou de la moutarde. Les arbres étrangers furent aiſément tranſportés de l'Aſie ou de la Gréce, & multipliés en peu de tems, comme aujourd'hui par le ſecours des greffes, que l'on appellait *Adoptivi rami*. MARTIAL XIII. 46.

La vignette du Tableau XV. préſente deux volumes fermés, arrétés en croix par un bouton, ou par une écrouë; un volume ouvert, écrit par petites colomnes, compoſé de pluſieurs feuilles liées par trois anneaux, ou charniéres.

Dans celle du N°. XVI. on voit une *Isis* à tête de vache, la même que *Io* [HERODOTE II. 41.] on y a joint un sistre, & un plat de fruits. Ils lui étaient consacrés. DIODORE I. 4. lui attribue l'art de la culture des plantes.

La vignette du XVII. Tableau contient des edifices à trois étages de portiques, & sur le plus élevé une colonnade en rotonde sans couverture. Elle servait en Eté de sale à manger; & on l'appellait *Triclinium versatile :* On le couvrait d'un voile ou tente, & l'on mettait pour ornement entre les colomnes, des piéces ou tentures que l'on changeait quelquefois à chaque service. Dans les grandes chaleurs, on entourait ces colomnes, ou l'on en remplissait les intervalles par des pentes de réseaux, ou de gaze, pour empêcher les oiseaux, & les insectes d'y pénétrer. On

appellait alors ces piéces *Cenationes laqueatæ.*

La vignette finale porte un vaſe de verre ou de criſtal, rempli d'œufs.

Le N°. XVIII. donne un vaſe de couleur de cuivre avec des bandes incruſtées couleur d'argent; les anciens uſaient beaucoup de ces incruſtations de divers métaux.

Le N°. XIX. offre deux vaſes de Créte à deux anſes, & des fruits.

Le XX. à la finale, repréſente un pain apuyé contre un boccal de verre, à demi plein de liqueur. Le pain eſt de la même forme que celui qu'on a trouvé entier, & que l'on conſerve dans le cabinet du Roi.

Dans la vignette du N°. XXIV. on voit une eſpéce de pilaſtre élevé ſur une baſe, auquel ſont attachés une couronne de feuillage, une bandelette,

une baguette & un dard. A côté un beau vaſe couleur d'argent, couronné, & un long rameau de palmier, avec pluſieurs bandelettes pendantes. Un grand cercle de métal dans lequel roulent trois boucles; un grand vaſe couleur de cuivre à col ſerré auſſi couronné, & un autre à large goulot de même: tout cet attirail appartenait viſiblement à quelque cérémonie Réligieuſe; le cercle à trois anneaux roulants eſt le *Garrulus annulus orbe vagatur* de MARTIAL. On lui faiſait rendre des ſons aigus, en le ſecouant pour avertir la foule de s'écarter.

La vignette du N°. XXV. offre trois vaſes couleur d'argent d'une belle forme, & une cuvette de même métal, d'un très beau travail.

Au N°. XXVI. on voit un autre vaſe d'orfèvrerie, avec une coupe en conque, couleur de cuivre & couronnée.

Au

Au N°. XXVI. La vignette préſente une fontaine de marbre, du milieu de laquelle jaillit un bouillon d'eau ; on y voit appendus une couronne & des bandelettes, & près d'un petit Edifice, on en voit d'autres attachées à un arbre, ſans doute ſacré, un trépied couleur de cuivre, & deux baguettes à droite & à gauche ; un petit autel, & un vaſe couronné, de couleur d'argent, achévent de remplir ce petit tableau.

La vignette finale du N°. XXVII. montre une table ſacrée, *Menſa ſacra*, un vaſe d'eau luſtrale, & une aſpergille, ou un rameau deſtiné à en faire l'office.

Celle du N°. XXVIII. à la fin, eſt un panier de figues, qui ſe verſe & qui imite très bien le naturel.

Enfin le XXIX. raſſemble des fruits, un panier de prunes qui ſe renverſe,

& deux madreperles qui reſſemblent à des amandes partagées.

Voilà, Monſieur, les principaux ſujets des peintures du ſecond Volume. Vous les trouverez ſans doute aſſez variés pour ne pas laſſer votre patience. J'oſe vous aſſurer, que le troiſiéme n'eſt pas moins digne d'une ſavante curioſité.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

A Laufanne ce 25 Novembre 1758.

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur.

LETTRE VI.

MONSIEUR,

NOus voici parvenus au III Volume de la riche collection de peintures qui ont été rendues à la lumiére: mais avant que d'en reprendre la ſuite, je dois vous parler d'une ſingularité d'un autre genre, que Mrs. les Editeurs ont inſérée dans leur Préface, comme un objet digne de la curioſité relative aux arts. C'eſt d'un cadran ſolaire de bronze, figuré comme un jambon, ſuſpendu par une boucle, trouvé dans les excavations de Portici, le 11 Juin 1755; cadran, qui ſur les ſinuoſités inégales de la peau, préſente avec une ſimplicité & une groſſiéreté apparente, un horloge très ingénieux. Il eſt compoſé de 7 lignes droites paralelles entr'elles,

croiſées par d'autres lignes qui ne ſont ni parfaitement droites, ni exactement paralelles; mais compoſées de pluſieurs petites lignes droites diverſément inclinées, l'une par raport à l'autre, d'où il réſulte que les quadrilatéres ne peuvent point être égaux.

Le cadran étant vertical, doit néceſſairement être parcouru par des ombres tournantes, [*ombre verſe*] la longueur deſquelles à leur entrée dans chacun des ſignes du Zodiaque, eſt repréſentée ſelon les loix de la Gnomonique, par les 7 lignes paralelles verticales. L'Auteur de cette piéce ayant voulu faire ſervir de *Gnomon*, ou de ſtile, le manche du jambon, qu'il a placé à la gauche, un peu ſaillant, a dû néceſſairement placer à la droite l'ombre la plus courte du ſigne du *Capricorne*, qui eſt le premier des ſignes aſcendans, & à la gauche, en premier, la ligne la plus longue de

solstice du *cancer*, qui est le premier des signes descendans, & entre ces deux lignes les cinq autres signes successivement; chacune des lignes correspondant au commencement de deux signes, l'un ascendant & l'autre descendant, qui étant à distance égale des deux premiers, ont la même déclinaison & la même ombre; ainsi sur la ligne du milieu tombe l'ombre équinoxiale du *bellier* & de la *balance*, distans de 90 dégrés, des deux points solstitiaux, & sur la seconde, l'ombre des *Gémeaux* & du *Lion*, qui sont à 30 dégrés de l'*Ecrevice*; à la troisiéme, celle du *Taureau* & de *la Vierge*, qui en sont à 60 dégrés; à la cinquiéme, l'ombre du soleil au commencement des deux signes correspondans des poissons & du scorpion, à 60 dégrés du solstice du *Capricorne*; enfin à la sixiéme, celle du soleil entrant dans les signes du *Verseau* & du *Sagittaire*,

qui en ſont à 30 dégrés : & comme l'ouvrier du cadran n'ignorait pas que le ſoleil parcourt dans les ſix premiers mois de l'année les ſignes aſcendans, & les deſcendans dans les ſix derniers mois, pour exprimer la progreſſion ſucceſſive du ſoleil d'un ſigne à l'autre, ce qui importait beaucoup à l'uſage de ſon horloge; il devait néceſſairement placer le mois de *Janvier* entre les lignes du Capricorne & du Verſeau, *Fevrier* entre le Verſeau & les Poiſſons, &c. juſques au mois de *Juin*, entre les Gemeaux & l'Ecrevice, & de-là en ſe repliant ſur les ſignes deſcendans, placer *Juillet* entre l'Ecrevice & le Lion, *Aouſt* entre le Lion & la Vierge, *Septembre* entre la Vierge & la Balance, *Octobre* & *Novembre* entre les ſignes qui leur correſpondent, & enfin *Décembre* entre le Sagittaire & le Capricorne.

Ce que l'on vient de dire, Monſieur, ſert de réponſe au doute que l'on éléve

dans le *Dictionnaire Encyclopédique*; vers la fin de cet article, sur l'exactitude de cette piéce qui est admirable, [disent Mrs. les Editeurs] par l'art de l'ouvrier, à placer les noms des mois, non sous les lignes verticales, mais entre l'un & l'autre; car pour prendre le même exemple que prend l'Encyclopédiste, comme le soleil en passant en Avril, du signe du Bellier à celui du Taureau; son ombre acquiert successivement une plus grande extension; il arrive au contraire qu'en descendant en Septembre du signe de la Vierge, à celui de la Balance, l'ombre s'accourcit à proportion: mais la correspondance de l'ombre dans ces deux mois, ne doit pas se prendre à raison des jours; mais à raison des dégrés dans lesquels le soleil se trouvant à égale distance des points Cardinaux, a la même élévation & la même extension de son ombre.

Mrs. les Encyclopédiſtes ont fait la deſcription de ce cadran dans l'article *Gnomonique*, au Tome VII. de leur Dictionnaire. Mais Mrs. de l'Académie de Naples ont fait plus, que d'en relever les erreurs; ils ſe flattent de les avoir démontrées avec beaucoup de détail dans leur deſcription. Les deux ſurfaces du *Gnomon* ne ſont ni convexes, comme on le ſuppoſe, ni concaves; mais irréguliéres & inégales, comme l'eſt d'ordinaire celle d'un jambon. Le ſtile qu'on dit être *dentelé*, *& faire la quatriéme partie du diamétre de cet inſtrument*, n'eſt autre choſe que le manche tronqué du jambon, ſans qu'on puiſſe dire de quel diamètre il ſerait la quatriéme partie. C'eſt encore une erreur que la ſuperficie ſupérieure ſoit toute couverte d'argent; on voit ſeulement dans les plis de la peau, & par d'autres endroits, qu'il a été entiérement argenté. *Il n'eſt*

pas vrai non plus, [disent ces Mrs.] *que la superficie supérieure soit divisée en* 12 *lignes paralelles, qui forment autant de petits quarrés.* Ces lignes sont au nombre de 14, dont 7 seulement sont droites & paralelles; les 7 autres ne sont ni droites absolument, ni paralelles, mais composées de plusieurs petites lignes droites différemment inclinées; d'où il parait que la superficie n'est, ni ne peut être divisée en quarré, qui d'ailleurs ne sont point creux comme on le dit, mais qui suivent les inégalités de la figure du jambon, tantôt unie, tantôt concave ou convexe. Quant à *la circonférence du cercle*, il se trouve qu'il n'y en a pas la moindre trace. Mrs. les Académiciens badinent sur le reste des méprises, & s'égayent en particulier sur cette phrase: que la disposition des mois est remarquable, en ce qu'elle est en *Boustrophedon*, & sur

le doute qu'éléve l'Auteur de l'article, ſur l'exactitude du cadran, dans la poſition des mois.

Ju. Ju.	Ma. Au.	Av. Se.	Ma. Oc.	Fe. No.	Ja. De.

Les caracteres ſont tout de ſuite, ſans ſéparation d'aucune ligne, & l'on juſtifie très bien la parfaite exactitude de la poſition, & la juſteſſe de la piéce, ſans être du tout myſtérieuſe.

Juſqu'ici, Monſieur, j'ai ſuivi ſcrupuleuſement, ſans gloſe, ni commentaire, ce qu'en diſent les ſavans Editeurs de cet Ouvrage. Mais voici d'un autre côté les réflexions qui m'ont été communiquées ſur ce ſujet, par un Philoſophe très éclairé.

„ Cette deſcription, quoique très ju-
„ dicieuſe ſans doute, me parait cepen-
„ dant peu propre à ſatisfaire les ama-
„ teurs, par les raiſons ſuivantes.

„ 1°. On dit que le manche du jam-
„ bon ſert de ſtile ; mais en ſupoſant
„ que le manche a la poſition ordinai-
„ re, par raport au corps même du
„ jambon ; ſi l'on imagine l'inſtrument
„ pendu verticalement, par ſon anneau,
„ comme la deſcription l'indique, le
„ manche ſe trouvera à peu près dans
„ le même plan qu'une partie de la ſur-
„ face du cadran, & l'on ne voit pas
„ comment il peut lui ſervir de ſtile.
„ Il parait donc qu'il aurait fallu indi-
„ quer la hauteur de ce ſtile au-deſſus
„ du plan, comme paſſant par le cer-
„ cle de l'anneau, de même que la hau-
„ teur de la partie du cadran la plus
„ élevée ſur ce plan, afin qu'on put
„ comprendre comment ce manche ſert
„ de ſtile, & marquer dans la figure
„ qu'on donne, l'endroit du manche
„ qui fait cet office, de façon à le faire
„ bien ſentir.

„ 2°. On ne dit rien de l'uſage des
„ points de ſection des lignes lattérales
„ avec les verticales paralelles; on ne
„ parle uniquement que de la longueur
„ de l'ombre ſolaire dans les différens
„ ſignes de l'Ecclyptique, de maniere
„ qu'on ne ſait ſi ce cadran était uni-
„ quement deſtiné à cela, ou s'il l'é-
„ tait en même tems à marquer les
„ heures. On ne parle point non plus
„ de la latitude pour laquelle il a été
„ conſtruit; ni du plan vertical dans
„ lequel il a dû être ſuſpendu; objets
„ qui ſont cependant bien connus de
„ Mrs. les Editeurs, puiſqu'ils ſont l'é-
„ loge de ſa bonté, & qui feraient ce
„ ſemble à déſirer, pour ceux qui ne
„ la connaiſſent que par leur deſcription.
„ 3°. Je ſerais porté à croire qu'il y
„ a quelque équivoque dans la contro-
„ verſe de Mrs. les Editeurs, avec Mrs.
„ les Encyclopédiſtes, ſur la poſition

„ des mois, non sur les lignes paralel-
„ les, mais entre deux; car il suffit
„ de savoir les principes de la Gnomo-
„ nique,' pour être de l'avis des Edi-
„ teurs sur ce point, & peut-être sur
„ les autres. Ceux-ci ont parlé en An-
„ tiquaires, & les autres en Physiciens.

Pour moi, Monsieur, je ne suis point assez Gnomoniste pour en dire mon sentiment. Mrs. les Académiciens de Naples doivent avoir un grand avantage, ayant les principes dans l'esprit, & le *Gnomon* sous les yeux. Il me suffit de vous avoir fait connaitre cet ouvrage singulier de l'antiquité; & je me hâte de passer à des sujets plus rians.

Le I. Tableau de ce III. Volume est une belle figure d'Apollon, assis, la tête entourée d'un Nymbe, & couronné de laurier, un manteau [*Chlamis*] jetté sur l'épaule gauche, & chaussé de brodequins; il a le bras droit apuyé sur

une lyre à 11 cordes, & le gauche élevé sur la tête, d'un air de méditation; on voit une branche de laurier à ses côtés. Cet arbre a toujours la préférence sur tous les autres, quoique ce Dieu portât indifféremment du myrthe, du lierre ou du laurier, & qu'OVIDE dise :

Tempora cingebat arbore de quolibet Phœbus.

Le II. Tableau est un Bacchus, debout, d'un beau dessein & d'un coloris très naturel; il est représenté nud par devant, tenant de la droite un vase d'or à deux anses, & de la gauche un Thyrse, espéce de lance dont la pointe était cachée sous du feuillage; sa tête est ornée d'un bandeau ou diadème de lierre, le dos est couvert légérement d'un manteau, & il s'apuye contre un Autel, de ceux qu'on apellait *Ara.*

Le III. Tableau repréſente ingénieuſement la fable d'*Endimion* & de *Diane*. Cette Déeſſe, déſignée par un croiſſant, ſur la tête, la chevelure très bien arrangée, le corps à demi nud par devant, avec un manteau volant, d'un rouge changeant ſur les épaules, & conduite par un amour auprès du berger dormant, qu'elle ſemble craindre d'éveiller, en marchant ſur la pointe de ſes pieds. CICERON dit, qu'elle l'avait aſſoupi pour le baiſer plus à ſon aiſe, *à quâ conſopitus putatur Endymion, ut eum dormientem oſcularetur.* [Tuſcul. Quæſt. 1.] & pour mieux exprimer l'aſſoupiſſement, il eſt peint tenant deux dards qui lui échappent des mains durant ſon ſommeil.

Le IV. Tableau exprime la fable de *Phrixus* & d'*Hellé*, qui ſe noya en paſſant la mer, avec le mouton à toiſon d'or. Le frére veut inutilement ſauver

ſa ſœur, dont on voit l'extrême frayeur; tandis que le mouton portant *Phrixus* en croupe, s'élance à la nage. Les ſavans conviennent que c'eſt là ce fameux bélier que la Mythologie met au rang des conſtellations, & qu'ayant été conduit à *Colchos*, où il fut ſacrifié à *Jupiter*, ſa toiſon devint enſuite l'objet du voyage des Argonautes: mais comme la fable a toujours pour origine un fait hiſtorique, les uns on dit, qu'*Atamante* ayant voulu faire mourir *Phrixus* & ſa ſœur *Hellé*, ils s'enfuirent en *Colchide*, ſur un vaiſſeau qui avait pour enſeigne un bélier; d'autres qu'il fut ſauvé par un ami, nommé *Crio*, [qui ſignifie bélier,] Thréſorier d'*Atamante*, qui prit la fuite avec lui.

Le V. Tableau repréſente une Nymphe, vuë par derriére, vêtuë d'un voile gazé, qui laiſſe voir au travers ſa nudité; c'eſt une femme très bien faite, nuds

nuds pieds, tenant d'une main une corne d'abondance remplie de fleurs, tandis que de la droite elle en cueille une sur sa plante avec beaucoup de grace. On a conjecturé que c'était *Flore*, ou *Cloris*, femme du Zephyre.

Le VI. Tableau nous peint une belle femme, assise sur une escabelle d'un travail délicat, les cheveux blonds en partie épars, couverte d'un manteau de couleur tirant sur le violet, le regard baissé & incertain, gesticulant de la main droite; un homme debout parait lui adresser la parole, son habillement est une veste rouge bordée de bleu turquin, sur laquelle voltige un manteau de couleur d'or, les jambes enveloppées d'une étoffe d'un bleu clair; il lui tend la main droite, & de la gauche il tient un arc débandé, ayant un carquois rempli de fléches sous le bras. On a douté si c'était *Ulisse*, parlant à *Peneloppe*;

mais comme il a l'air trop jeune, on a préféré l'idée que ce pouvait être *Paris* & *Oenone*; cependant toutes les conjectures ont paru également incertaines.

Le VII. Tableau eſt une piéce myſtérieuſe & d'un gout particulier. Il préſente deux chambres, dont l'une eſt obſcure & l'autre éclairée; dans celle-ci on voit *Vénus* habillée & aſſiſe, ayant derriére elle la *perſuaſion* qui la conſeille, en lui apuyant la main ſur l'épaule; un amour placé entre ſes jambes, la conſidére avec admiration. Dans l'autre chambre dont la porte s'ouvre, une femme aſſiſe, qu'on croit *l'indigence*, en la regardant, tient par les aîles un autre amour, qui lui tend ſes petites mains pour obtenir ſa délivrance, ou le bonheur de ſa liberté; uu troiſiéme amour eſt à ſes pieds renfermé dans une cage, dont il voudrait s'échaper. Cette allégorie parait exprimer l'idée que les an-

ciens donnaient des trois amours, dont l'un eſt celeſte; c'eſt celui qui conſidére la Déeſſe, & qui jouit de la contemplation du beau, en la perſonne de Vénus. Celui qui eſt dans la cage eſt l'amour terreſtre; & celui qui eſt retenu par les aîles, tient le milieu entre l'un & l'autre, & voudrait les réunir. Peut-être auſſi le peintre a-t-il voulu exprimer dans celui-ci, le déſir, l'ignorance dans le captif, & la poſſeſſion du bonheur dans le troiſiéme. *Vénus* a la tète en partie couverte d'un voile blanc, mis en bandeau, & la robe joignant partout, d'un bleu celeſte, comme fille du ciel, & la *Vénus pure*, ou celeſte, pour la diſtinguer de la Vénus commune, ou populaire. *Bion*, *Anacréon*, & d'autres, comparent l'amour à un oiſeau. Le premier le repréſente ſur un arbre, où un jeune chaſſeur encore novice, s'éforce de le prendre; l'autre lui fait batir un

nid dans son cœur. STACE le représente dans une cage d'yvoire, à legers treillis d'argent.

Le VIII. Tableau, est *Léda*, sur pied & à demi nue, recevant Jupiter déguisé en cigne.

Le IX. exprime la même fable avec plus de feu & de liberté. *Léda*, la tête entourée d'un Nymbe, est représentée presque nue au bord de la mer, embrassant un cygne, qui aproche amoureusement son bec de la bouche. L'on sait ce qui se débitait des cygnes mourans, sur la beauté de leurs derniers chants, en faveur desquels cet oiseau était consacré à Apollon. Mais ATHENÉE nous assure le contraire, sur la foi d'*Alexandre de Mynde*, qui atteste avoir vu plusieurs cygnes mourans, qui n'avaient jamais chanté. PLATON dit dans son *Phædon*, que le cygne, instruit par Apollon des délices d'une au-

tre vie, chantait en mourant, pour célébrer son futur bonheur. On a donné aux Poëtes célébres le nom de cygnes, à raison de la douceur de leurs chants.

Le X. Tableau représente *Némesis*, fille de la Justice vengeresse du crime; sa tête est voilée de jaune, & le corps couvert d'une robe blanche. Son air est sévère; elle tient de la main droite une épée dans son fourreau. Quelquefois on la figure tenant d'une main une mesure, & de l'autre, une bride, pour marquer qu'elle met un frein à quiconque veut la passer. Les anciens se plaisaient à instruire par l'allégorie, comme par la fable; elle frappait mieux l'imagination d'où elle pouvait passer dans le cœur.

Le XI. vient à propos en tempérer l'austerité, par la peinture des graces. Elles sont placées de façon qu'en mettant la main sur l'épaule l'une de l'au-

tre, elles forment un group des plus agréables. Leurs cheveux ſont artiſtement arrangés, deux ſont vuës de face, & la troiſiéme par le dos; leur taille eſt riche & legére, leurs têtes ornées de feuillages & de fleurs: deux en tiennent à la main, & la troiſiéme tient une pomme, du reſte toutes trois ſont abſolument nuës. C'eſt ainſi qu'elles ſont dépeintes en divers monumens de l'antiquité. Le nom de *Karis* que leur donnérent les Grecs, était tiré d'un verbe qui ſignifiait *ſe réjouir*. On les diſait Miniſtres, filles ou compagnes de *Vénus*. LUCRÉCE [IV. 1155.] ſuppoſe qu'elles étaient petites, dans cet éloge d'une jeune beauté.

Parvula, pumilio, Charito mea, tota merum ſal.

Les Grecs confondaient le ſel & les graces, comme aſſaiſonnant toutes choſes. Cet enchainement de mains, mar-

que l'harmonie qui régnait entr'elles, *Gratia triplex vicissim nexa.* On a cru que celle du milieu était celle qu'on appellait, *Mére des graces.* Elles ont *Mercure* pour conducteur. Dans quelques monumens elles sont habillées, mais le plus souvent nues, comme rejettant la gêne & le déguisement; *soluta ac pellucida veste*, dit SENEQUE; elles ne peuvent souffrir de contrainte, & si elles avaient une robe, c'était une robe transparente. Elles étaient au nombre de trois, du moins chez la plûpart des Auteurs, & l'on voyait en *Elide*, leurs statuës, l'une portant une rose, l'autre du myrthe, & la troisiéme un *Aliosso*, ou Osselets, pour exprimer leur enjouement & leurs jeux.

Le XII. Tableau est curieux. Au pied d'un rocher & sous un grand arbre, parait un jeune homme, assis nonchalamment & comme couché, nud par

devant, de carnation brune, un manteau cramoisi pend derriére son dos, des ailes à la tête, paraissent sortir du front, il en a d'autres attachées aux pieds; une longue baguette à côté de lui & une épée dans le fourreau; de la droite il embrasse une jeune beauté, assise auprès de lui & nue jusqu'à mi-corps, & de la gauche il soulève nonchalamment un voile couleur de laque qui lui couvrait le visage; elle a un diadème couleur d'or, un collier & des pendans de perle aux oreilles: elle s'appuye tendrement sur lui. On a cru que c'était *Mercure terrestre*, avec *Vénus*, ou plutôt avec la Déesse *Mania*, la même que la Nymphe *Lara*, mére des *Dieux Lares*, auxquelles on avait anciennement sacrifié de jeunes garçons, & offert ensuite à leur place des têtes figurées, qu'on suspendait à des arbres, ou qu'on plantait sur des pivots, com-

me on en voit en effet ici deux, l'une à leurs pieds, & l'autre sous l'arbre qui est derriére eux. D'autres ont cru que ces têtes représentaient les jeux; mais les têtes des jeux étaient aîlées.

Le group est beau, & je crois, Monsieur, que vous penserez comme moi, que l'explication que l'on donne est assez douteuse.

Le XIII. Tableau est une belle figure de *Diane*, se repoſant au retour de la chasse, tenant un arc détendu & une fléche.

Le XIV. Tableau, détaché d'un mûr à *Réſina*, est très considérable. C'est une belle, antique & curieuse peinture. On y voit quatre personnages, dont le principal, assis & apuyé de la droite sur le bras d'une espéce de thrône, tenant une longue lance de la gauche, parait être *Enée*, Roi des *Calidoniens*, recevant l'Ambassadeur des Etoliens qui sem-

ble lui parler, tandis que deux autres personnages ont l'air de s'entretenir derriére lui. A ses pieds, on voit une tête de sanglier, avec un pied & la peau, & un limier, ayant un collet rouge armé de pointes. Le jeune homme qui est derriére lui, serait *Méléagre*, parlant à sa femme *Cléopatre*. Toutes les figures sont habillées, excepté le Roi qui est nud, hors le manteau, & qui a l'air très majestueux. Tout cela paraît avoir trait à la fameuse chasse du sanglier de la forêt *Calidonienne*.

Le XV. Tableau est composé de quatre personnages. Une belle femme assise sur un siége d'un beau travail, habillée, & la tête ornée d'une espéce de diadème ou d'un bonnet garni de perles, les pieds sur un marche-pied qui caractérise sa dignité, a l'air pensif & dolent. On a cru que ce pouvait être *Phédre*, sœur d'*Ariane*, dont HOMERE

parle, & que le célébre *Polignote* repréſentait penduë à une corde dans un tableau, comme le raporte PAUSANIAS. Une ſeconde femme qui parait être ſa meſſagére, parle avec action, à un grand jeune homme, qui ſerait en ce cas *Hypolite*, frappé d'horreur de la déclaration d'amour de ſa belle-mére: hors de la chambre, on voit un jeune homme vêtu d'un habit court, tenant un cheval par la bride, peut-être pour ſervir à la fuite d'Hyppolite qui veut s'éloigner. D'autres ont cru que c'était l'hiſtoire de *Pelée*, pére d'*Achille*, qui étant allé chez le Roi *Acaſte*, *Hyppolita*, ou *Aſtidamie*, femme de ce Roi, épriſe d'amour pour Pelée, lui fit faire des propoſitions, qu'il rejetta, pour ne pas violer l'hoſpitalité.

Le XVI. Tableau eſt une peinture à Freſque, repréſentant ſur un fond rouge obſcur, une très belle perſonne nuë;

sa chevelure blonde & abondante est retenue par un leger bandeau ; sa carnation est délicate, elle porte aux bras & aux jambes de petits cercles d'or ; on la voit mollement étendue sur le dos d'un cheval marin, de couleur verd de mer, qu'elle tient en bride : elle est nué à un voile près qui s'éleve en voltigeant. C'est une Nereide ; le tout a beaucoup d'action. On en trouve plusieurs dans les antiques représentées avec le corps d'une belle femme, qui se termine en poisson.

Desinit in piscem mulier formosa superne.

Mais les Poëtes ont préféré de représenter les Nereides comme de belles & gracieuses Nymphes. Ainsi OVIDE, [XIII. 789.] nous peint *Galathée*, & dans un très beau Camée, trouvé à *Résina*, que l'on conserve dans le cabinet du Roi, une Nereide parait avec un

bouclier & une épée, assise sur un cheval marin, tel que celui-ci.

Le XVII. Tableau représente une Nymphe, vuë par le dos, entiérement nuë, les cheveux arrangés en tresse, des perles aux oreilles, étendue sur un monstre marin dont la tête est comme celle d'une panthére, & la peau tachetée comme la sienne; une drapperie verte qui ne couvre que la poitrine est rattachée sur les épaules par un lacet couleur d'or; de la gauche elle tient une coupe d'or qu'elle présente en se penchant sous la bouche de l'animal, tandis que de la droite elle y verse de la liqueur avec un vase de même métal. Cette piéce est une fantaisie du peintre, d'un dessein hardi & qui a beaucoup de feu.

Le XVIII. Tableau a deux parties, dont la supérieure peint une Néréide, dont le corps vu par le dos est nud,

à l'exception d'un leger voile qui voltige en l'air : elle embraſſe un taureau marin qui ſe tourne gracieuſement de ſon côté ; ſa tête eſt ornée d'un leger bandeau, entrelaſſé de fleur. Une partie de la piéce eſt un peu gâtée par l'humidité.

La ſeconde partie repréſente un Centaure qui galoppe, en tenant de la gauche, une maſſue, & élevant le bras droit ſur la tête, comme pour retenir ſa chevelure qui s'écarte au gré du vent ; une peliſſe qui paſſe de l'épaule gauche ſous le bras droit, eſt nouée ſur la poitrine ; le corps eſt de peau très liſſe, & la partie du cheval eſt velue, de très longs poils.

Le XIX. Tableau eſt le ſatyre *Marſias*, très barbu, avec des cornes, aſſis ſur un rocher, n'ayant ſous lui qu'une peau qui revient paſſer ſur la cuiſſe gauche ; tout le reſte eſt nud, il a devant

lui le jeune *Olympe*, jouant de la flutte de la main gauche, que le satyre conduit, & de la droite il en tient une autre en l'air; elles ont toutes deux des méches comme les hautbois. Selon quelques Auteurs, c'était une invention de *Pronome* Thébain, qui l'imagina pour varier les modulations. Cette legére découverte lui valut une statue qu'on crut devoir lui ériger par reconnaissance. *Olympe* devint très habile, & porta de *Phrygie*, en Gréce, des régles nouvelles pour exécuter les premiers concerts sur la lyre & la flutte, mariés ensemble. Cette peinture est très belle, & digne de l'attention des curieux.

Le XX. Tableau rassemble trois figures. La premiére est un génie aîlé, couronné de feuillages, vètu d'une drapperie jaune qui voltige par derriére; il tient d'une main une houlette. La seconde figure est une femme, vuë par le

dus, vêtue d'une tunique violet changeant, avec un manteau blanc par-dessus; elle tient un chyrie, orné de bandelettes de la gauche, & un vase de la droite. La troisiéme est un Silène ou Bacchus Indien, la tete chauve couverte de pampre, pançu, couvert depuis la ceinture, tenant un long bâton couronné de feuillage, entortillé d'un serpent qui est le symbole ou le monument de ses victoires aux Indes.

Le XXI. Tableau est la peinture en clair obscur, d'un morceau singulier d'architecture. Sur une corniche avancée & tres saillante, le peintre a exprimé une image allégorique de *Scylla*, ce Promontoire redouté de Calabre, entre lequel & le gouffre de *Carybde*, fameux en Sicile par tant de naufrages, la navigation étoit estimée si périlleuse. Il a rendu cette idée par une femme furieuse qui assenne de toute sa force un

coup

coup avec le timon d'un vaiſſeau, qu'elle tient en l'air des deux bras : ſon corps eſt celui d'une femme, juſqu'à la ceinture, d'où il ſe diviſe en deux grands feuillages ou rinceaux, ſous leſquels ſont comme attachés trois monſtres marins, de différentes eſpéces, qui paraiſſent vouloir dévorer trois jeunes hommes dont la frayeur eſt très bien rendue, & qui font des efforts pour leur échapper. Le fond du tableau eſt rempli par un palais d'une grande & majeſtueuſe Architecture en marbre. *Scylla* eſt figuré à peu-près de même ſur des médailles de *Pompée* & ſur d'autres de la ville de *Tarſe*. Le chien marin qui s'y trouve était un attribut de Scylla. OVIDE [Metam. XIV. 62.] dit :

Refugitque, abigitque, timetque
Ora proterva Canum.

Le XXII. Tableau préſente la ſtatuë

feinte d'une femme, placée sur une colomne ; elle est vêtuë d'une longue tunique, appellée *talaris*, couleur de ciel, frangée d'un rouge changeant, & d'une surveste verte, qui se termine à la ceinture ; les manches en sont fort larges ; elle a un anneau d'or au doigt, des souliers & un fleuron sur la tête de meme couleur ; de la main droite elle reléve avec grace un pli de sa tunique, & de la gauche elle étend délicatement un leger voile verd sur sa tête, son habillement semble être celui d'une Vestale, ou d'une Prêtresse, & le fleuron qu'elle a sur la tête a paru un ornement dans le gout Egyptien, tel que le portaient les *Prêtresses Isiaques*, & à d'autres une piéce qui servaient aux statuës Théatrales, ou à celles qu'on plaçait dans le *forum*, pour y attacher des voiles contre le soleil. D'autres encore crurent que c'était la

Déeſſe *Matuta*, la même que *Leucithoe*, ou *Ino*, favorable aux navigateurs, ſelon OVIDE & HYGIN: mais on abandonna cette conjecture. J'abandonne auſſi, Monſieur, ce leger travail, pour le reprendre dans peu avec moins d'ennui.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

à Lauſanne ce 30 Novembre 1750.

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur.

LETTRE VII.

MONSIEUR,

NOus en étions au XXIII. Tableau, où l'on voit une *Citharifte*, ou joueuse de lyre : celle-ci est nuë jusqu'à la ceinture, la drapperie jettée sur le reste du corps est amarante ; elle a un anneau d'or au pouce de la main droite, tenant une lyre à cinq cordes qu'elle touche de la gauche. Les Citharistes & les joueuses d'instrumens en général étaient très libres ; souvent elles paraissaient nuës dans les festins, & même en public. Les femmes de qualité se le permettaient quelquefois sans pudeur ; comme PROCOPE le dit de la sœur de l'Impératrice *Théodora*, qui se deshabilla absolument devant tout le peuple sur le Théatre, sans autre couverture

qu'une écharpe très legére autour du corps. Ce furent de tels excès qui engagérent les Peres de l'Eglise à écrire contre le Théatre, & qui furent cause que l'on interdit par des loix formelles, les Citharistes & les Musiciens, dans le Code Théodosien, & dans les Novelles.

On a cru que la femme ici dépeinte pouvait être la célébre *Sapho*, de Mitiléne, amante de *Phaon*, & en effet on la voit dans les médailles des Mitiléniens, représentée de la même façon, & avec la même attitude, en habit de Cithariste & presque nuë; ce qui cadrait très bien avec ses mœurs, qu'OVIDE même n'a pas ménagés.

Nota sit & Sapho, quid enim lascivius illâ.

A la partie gauche du front, elle a un fleuron près de l'oreille; c'était une coquetterie des femmes de plaisir. L'ancien Poëte *Cratinus*, dans ATHENÉE,

dit, d'une femme de cet ordre, qu'elle mettait une rose, un bouton, ou un petit lys près de l'oreille.

Le XXIV. Tableau présente sur un fond blanc deux figures séparées, de jeunes hommes, dont le premier est nud, avec le simple manteau tirant sur le violet, jetté sur le dos & rattaché sur l'épaule droite, les cheveux arrangés & rattachés. Il tient des deux mains un vase couleur d'or, le manteau dont il est couvert est la *Chlamis* puerile, ou robe Thessalienne, qu'on apellait *alicula*. C'est peut-être le jeune *Hylas*, qui fut enlevé par deux Nymphes, comme il allait puiser de l'eau avec une cruche, apellée *hydria*, vase d'airain destiné à cet usage. Cet enlévement amoureux fut célébré, peint & sculpté par les Artistes. L'autre jeune homme est nud, avec une *Chlamis* de couleur de laque changeante, les cheveux arran-

gés & bouclés, tenant un éventail de plumes de paon ; on s'en servait pour chasser les mouches, ou pour donner de l'air ; ils étaient même en usage dans la cuisine pour allumer & souffler le feu. Le *flabellum* se trouve souvent dans les monumens Etrusques ; & le mois d'Aout est représenté chez les Anciens par un jeune homme, qui boit, tenant un tel éventail : ceux de paon étaient reservés aux grands Seigneurs & aux Dames de qualité.

Et quùm se rapido fessam projecerat æstu
Patricius roseis pavonum ventilat alis.

C'est ainsi que CLAUDIEN dépeint la molleſſe des mœurs de son tems. Ces éventails étaient tenus par des Officiers ou domestiques, apellés *flabelliferi* ; car on ne voulait pas même, comme aujourd'hui, se fatiguer à se rendre ce petit service. La couronne radieuse que

tient celui-ci de la main droite, joint à l'éventail de plume de paon, indiquerait peut-être *Ganimede*, l'Echanſon de Jupiter : mais l'idée la plus ſimple, eſt, que ce jeune homme préſente des couronnes aux convives, & l'autre des parfums, ou des pâtes odoriférantes, ſelon l'uſage dans les feſtins, après le premier ſervice. Ces couronnes étaient de fleurs de myrthe, ou de quelqu'autre feuillage de cette eſpéce ; comme nous l'apprenons d'ATHENÉE. [IV. 5.]

Le XXV. Tableau offre un vieillard aſſis & nud juſqu'à la ceinture, avec une grande barbe, des cheveux en déſordre & un grand bâton, tel en un mot qu'étaient les Philoſophes Cyniques, qui faiſaient gloire d'être Gymnoſophiſtes, & de ne porter qu'un manteau, [*pallium*] ſans tunique, de façon à laiſſer voir tout le devant nud. Il ſe préſente une ſeconde figure d'un jeune

homme, robuſte, entiérement nud, portant un diſque ſous le bras droit; les *Diſcoboles* du nombre des Athletes, ou Gymnaſtes, paraiſſaient abſolument nuds dans les jeux publics & dans les Gymnaſes, chez les Grecs: mais les Romains retinrent l'ancien uſage de couvrir les parties; comme l'ateſte DENYS d'HALYCARNASSE [Lib. VII.] Vous ſavez, Monſieur, qu'on érigeait des ſtatuës à ceux qui avaient remporté le prix, & PLINE [Lib. XXXIV. 8.] fait mention de la ſtatuë de bronze d'un Diſcobole, faite par *Myron*, & [Lib. XXXV. 11.] d'une peinture excellente d'un autre par *Tauriſque*. Le morceau dont il s'agit eſt excellent par le ſoin d'exprimer la force des muſcles, en quoi il reſſemble beaucoup à une excellente peinture de *Lanfranc*.

Le XXXVI. Tableau, ſur un champ noir, eſt partagé en deux; dans l'un

une belle jeune femme nuë, juſqu'aux cuiſſes, & dès là couverte d'une étoffe pourpre bordée d'argent, parait à ſa toilette, ſe mirant dans un miroir de métal rond, & couleur d'or qu'elle tient par le manche, & raccomodant ſa chevelure, comme l'on repréſentait *Vénus*, pour ſe préparer à paraitre devant *Paris*, dans la fameuſe conteſtation des Déeſſes ſur la beauté.

Les miroirs étaient plats, ou concaves, & leur matiére de métal, ou de verre. PLINE dit qu'avant ceux d'argent, les plus précieux étaient ceux de *Brindes*, qui étaient de cuivre ou d'étaim. Les prémiers qu'on fit de verre furent faits à *Sydon*, [Lib. XXXVI. 26. & XXXVII. 7.] où Pline explique la façon de les travailler. On en fit de verre verd, en guiſe de loupe, ou de lorgnette, & *Néron* en avait une d'émeraude, dont il ſe ſervait pour co-

dérer les combats des Gladiateurs. ÆLIEN parle des miroirs d'or, [Lib. V. H. 58.] comme usités en Gréce. Un Orfèvre nommé *Praxitelle*, fut le premier qui fit des miroirs d'argent du tems de *Pompée le grand*; & PLINE [XXVIII. 9.] dit que l'on préféra les miroirs de verre, en mettant sous la glace une feuille ou lame d'or, qui reflechissait très bien les objets. Les Dames Romaines en faisaient un grand usage, & les portaient toujours avec elles.

L'autre figure est un beau jeune homme nud, de même jusques aux cuisses, & assis; que le Peintre a voulu sans doute, faire contraster avec celle qui est à côté.

Le Tableau XXVII. représente deux belles femmes à demi nuës, assises à terre, l'une couronnée de verdure, des boucles d'or aux oreilles, tenant un feuillage couleur d'or, & entourée d'une draperie couleur de lacque.

La seconde femme est blonde ; elle est couronnée comme la précédente, avec des pendans de perle aux oreilles. Du bras gauche elle s'appuye sur une cymbale, & de la main droite, elle tient un cornet à boire de couleur d'or. La cymbale, le cornet, & les couronnes de pampre ou de liére, étaient les marques caractéristiques des Baccantes.

Le Tableau XXVIII. présente sur un fond noir une jeune femme, dont la blonde chevelure est ceinte d'une fascette, ou mitre qui la relève. Elle a le corps & les mains, comme enveloppés d'une robe transparente gazée en jaune, avec un voile qui s'enfle, & s'éléve par dessus la tête. Elle la tourne en arriére, & parait en l'air, sans toucher la terre. Son mouvement est si vif, qu'elle semble voler, & l'étoffe est comme jettée au vent avec une légéreté, qui fait souvenir de l'expression de PETR

NE, qui appelle un voile de cette espéce un *vent tissu*. C'est là vraisemblablement une danseuse.

Le Tableau XXIX. est sans doute le pendant du précédent. La couronne de liére, la chevelure éparse, & voltigeante, l'attitude de la tête renversée sur les épaules, feraient croire que c'est la figure d'une Baccante. Du bras droit, elle souléve un pli de sa robe, tandis que du gauche élevé & étendu à la hauteur de la tête, elle soutient en l'air un pan d'une robe large, d'un bleu foncé, d'une finesse égale à la gaze. Mais toute sa posture caractérise une danseuse, qui s'éléve avec force & avec agilité.

Dans le XXX Tableau, on voit une femme couverte d'une longue & large robe, couleur d'aigue-marine, d'une telle légéreté, que malgré la multitude des

plis qui fuyent en arriére, elle laiſſe voir tout le corps correctement deſſiné ; une eſpéce de capuchon avec la mantille qui y eſt attachée lui enveloppe la tête, & la mantille s'éloigne du corps, comme emporté par le vent, ou par la rapidité de l'agitation : du bras droit, étendu en avant, elle ſoutient un pan de ſa robe, & du gauche elle porte une caſſette, couleur d'or, ſa chauſſure & ſes ſouliers ſont d'un rouge foncé. Il ſemble que le peintre ait voulu repréſenter une danſe Ionienne, qui était des plus animées & des plus laſcives, & que l'on exécutait en robe longue, mais tranſparente. LUCRÈCE [IV. 1121.] appelle cette robe *Thalaſſina Veſtis*, *Cumatilis*, ou *Marina*, de la couleur bluatre des flots, & VIRGILE [*Georg.* IV. 235.] donne aux Nymphes des robes couleur de verre, pour en exprimer la tranſparence. Quant à la

cassette, elle faisait allusion aux mystéres de Bacchus.

Le XXXI. Tableau présente une femme en robe longue & volante, comme les précédens, le thyrse en main, orné de banderoles; de la droite elle soutient sur sa tête un vaisseau couleur d'or, rempli d'herbages & de fleurs, couvert en partie d'une étoffe aurore; le ruban dont le bras est lié, & les souliers, sont de la même couleur. C'est une femme de l'ordre des *Canephores*, ou *Kernophores*, qui portaient les prémices des champs consacrés à *Bacchus* & à *Cérés*. On dépeint ainsi les femmes qui gardaient la sacristie de *Rhée*; le vase était de craye, & contenait d'autres petits vases rangés, remplis de divers légumes, destinés aux Ministres ou Prêtresses de son Temple. Le vase s'apellait *Kernos*, ou *Vas mysticum*, destiné à l'offrande des choses sacrées.

Le XXXII. Tableau eſt curieux, il montre le jeu des funambules ou danſeurs de cordes, ſur deux plans différens, poſés l'un ſur l'autre: Dans le premier, un faune tout rouge ſur un fond noir, tenant un thyrſe ſur l'épaule, en bonnet, & une piéce d'étoffe jaune ſur le bras gauche, le bras droit étendu, en attitude de danſeur; la corde tiſſue de cordons blancs & rouges, tenduë avec trois feſtons verds, rattachés en ſymetrie par des nœuds en forme de pommes de pin. Une petite chaine pend au centre du feſton du milieu, comme un poids, & aux deux autres qui aboutiſſent aux extrèmités & à leur milieu, pendent de petits vaſes couleur d'argent, pour faire le contrepoids & un ornement. Le ſecond faune funambule eſt tout verd, avec le bonnet & les ſouliers jaunes, de mème que les deux flutes dont il joué, en ſe courbant & ſautant d'un

d'un air groteſque en pantomime. Les bonnets paraiſſent épais, comme les tocquets des enfans, peut-être pour préſerver la tête en cas de chute. Dans la pompe Bachique de *Ptolomée* qu'ATHENÉE nous a décrite, il parut quantité de ſatyres de diverſes couleurs, exerçans ces divers jeux. Les anciens danſeurs de corde étaient très leſtes; les uns ſautaient en gliſſant ſur une corde poſée obliquement, comme on le voit dans une médaille de *Caracalla*, illuſtrée par l'ABBE' DE CAMPS. D'autres plantaient un long pal en terre, de la pointe duquel ils faiſaient deſcendre une corde qu'ils remontaient, en ſautant juſques à ſa ſommité, ſur laquelle ils poſaient la tête en faiſant divers mouvemens du corps: d'autres tendaient une corde horizontale entre deux colomnes, ou poſaient des perches legéres entre deux murs, & y marchaient

avec liberté. HORACE [Epiſt. IV. 5. v. 210.] employe cette image pour caractériſer les difficultés de la marche des Poëtes.

Ille per extentum funem mihi poſſe videtur
ire Poëta.....

D'autres enfin, non-ſeulement marchaient ſur la corde, mais ſautaient, danſaient, & faiſaient toutes les poſtures burleſques des mimes, mêlés de tours de forces; ainſi l'un d'eux, au raport de NICEPHORE GREGORA, portait un enfant ſur l'épaule avec lequel il marchait ſur la corde, les yeux bandés. PLINE [VIII. 2.] parle avec admiration, d'un Elephant, qu'on avait accoutumé à marcher & à danſer ſur la corde, portant des hommes & des litiéres.

Les chaines placées par intervalle, étaient vraiſemblablement des cordes par leſquelles les danſeurs ſe coulaient ſur d'autres cordes inférieures & horizon-

tales ; peut-être auſſi les vaſes ſuſpendus portaient des lampes, ou répandaient des parfums, comme cela avait lieu dans les fêtes de Bacchus. Pour ce qui eſt des fluttes, BEGGER nous dit, qu'on apellait *Tityres*, tous ceux qui danſaient en jouant de la flutte, ou du chalumeau. HESICHIUS les apelle Τίτυροι Σάτυροι ; EUSTHATTE dit la même choſe, & SERVIUS ajoute, que dans l'Idiome Laconien, *Tityrus* était le bélier ou le bouc qui était à la tête du troupeau, d'où l'on emprunta, ſelon lui, la figure de ſatyre, avec des cornes de ces animaux ; ce qui donna lieu ſans doute au *Tityre* de VIRGILE.

Le XXXII. Tableau en préſente douze plus petits, ſur un fond noir ; tous repréſentent des funambules. Le premier, en verd, tenant une jambe fort étendue, & l'autre très raccourcie, verſe la liqueur d'un vaſe dans une coupe.

Le ſecond, joue de la lyre en ne ſe ſoutenant que ſur un pied. Le troiſiéme, juſques au ſeptiéme, ſe jouent ſur la corde avec un thyrſe, en différentes poſtures, tous ſur la pointe d'un ſeul pied, & faiſant des équilibres. Le cinquiéme & le huitiéme, ſont en rouge; ce dernier jouant de la flutte. Le neuviéme joue d'une lyre couleur d'or. Des trois derniers en verd; le premier joue de la lyre: le ſecond fait équilibre de ſes deux bras, étendus & joints enſemble, avec la poſition forcée d'une jambe étendue. Le troiſiéme étend un bras, dont il tient une coupe, & de l'autre élevé & fort étendu, il verſe de la liqueur d'une corne Bachique, tandis qu'en ſe courbant il étend la jambe droite qui ne porte que ſur le talon: l'autre fort éloignée ne touchant la corde que par la pointe du pied.

Les XXXIV. & XXXV. Tableaux

repréſentent ſur un fond noir, quatorze petits tableaux, de forme ronde ou circulaire, ſur un fond verd, avec un orle ou bordure, couleur d'or. Les quatre premiéres figures ſont des génies avec des ſymboles rélatifs aux fêtes ou aux cérémonies de Bacchus; toutes les attitudes ſont vives, animées & naturelles. Un Arabeſque partage ces quatre tableaux de haut en bas, en colomnes, & avec beaucoup de gout.

A l'occaſion de ces tableaux, on apprend à connaitre le nom & la figure de divers vaſes & uſtenciles relatifs aux repas: *l'Urceolus*, dont on verſait le vin: celui dans lequel on le préſentait aux conviés, apellé par les Grecs, *Φιάλαι*, & par les Latins, *Patera*, où d'un mot général *poculum*, d'où l'on dériva celui de *pocillatores*, les Officiers du gobelet, & qui verſaient la liqueur. On y voit auſſi l'uſage de laver les mains

avant le repas : *Pollubrum* était le baſſin qui recevait l'eau ; on l'apellait auſſi *pelvis*. *Guttum*, *Gutturnium*, ou *ſympulum*, était le vaſe d'où on la verſait, comme pour dire qu'on la fait diſtiller goute à goute. *Scyathus* ou *Epichiſis*, était un verre : *Crater*, une cuvette profonde qu'on mettait remplie de vin ſur la table, & où l'on puiſait dequoi remplir de plus petits vaſes pour les libations.

Les Anciens mèlaient l'eau avec le vin. ANACREON, dans un fragment raporté par ATHENE'E, dit, φέρ' ὕδορ ; φέρ' οἶνον, ὦ παῖ. HESICHIUS dit, qu'on mettait les trois quarts d'eau ; ARISTOPHANE, trois parties ſur deux de vin ; & HYPPOCRATE la moitié. Le vin, ſans eau, s'apellait *Scythica potio* ; σκηθικὴ πόσις, la boiſſon des Scythes, qui étaient de grands yvrognes ; quelquefois on mettait dans ſon verre de l'eau chaude, qu'on croyait propre à reparer les forces.

Entre les génies dont je vous parle, l'on en voit un qui tient une tour, instrument du jeu des dés: dans l'intérieur de cette tour, étaient des gradins tournans, par lesquels les dés descendaient pour se mêler; on l'apellait *Pyrgus:* une ancienne épigramme en fait mention d'une maniére qui le fait connaitre.

In parte alveoli Pyrgus, velut urna resedit,
Qui vomit internis tesserulas gradibus.

SAUMAYE distingue le *Pyrgus*, en forme de tour quarrée, où les dés se mêlaient naturellement du *fritillus*, espéce de cornet dans lequel on les agitait, d'où vient avec beaucoup d'aparence le mot *fretiller*, pour dire, s'agiter, ou se mouvoir par vivacité. Le *Pyrgus* avait une ouverture au fond par laquelle les dés s'échapaient. Cette façon de jouer fut inventée sans doute pour

empêcher la tricherie. Le jeu des dés était fort usité chez les anciens, & comme les autres jeux, il s'uniſſait à ceux de Bacchus & de Vénus. On l'offrait ſouvent après le repas. PLAUTE [Curc. III. Scen. V. 15.] dit:

Poſtquam cœnati, atque appoti, talos poſcit in manum.

C'était aux dés que ſe décidait la Royauté du feſtin; on apellait ce Roi, *Arbiter*, *Rex*, *Dictator*: il impoſait diverſes loix aux bûveurs, pour boire ou pour s'en abſtenir; il décidait dans quels verres on boirait, & en quelle quantité. C'eſt à quoi le génie fait alluſion. La fureur des dés était telle, qu'un gouteux, qui ne pouvait manier le cornel, payait, à tant la journée, un homme qui jouait pour lui. Le joueur invoquait en jouant, *Vénus*, ou ſa beauté favorite, & lorſqu'il amenait trois dés différens, *cùm nullus vultu ſtet talus eo-*

dem, il l'apellait le *coup de Vénus*, & quand il amenait trois ſix, c'était le coup Royal, *Ictus Baſilicus.*

Le XXXVI. Tableau a deux parties l'une ſur l'autre. La premiére repréſente en marbre feint, ſur un pié-d'eſtal, poſé ſur une table, un vieillard, qu'on a cru être un Priape habillé, couvert d'une robe longue; à côté, une branche de palme & un vaſe, couleur d'argent, très bien travaillé à feuillages. Les Priapes de cette eſpéce s'apellaient *Itifalli*, couvert d'une telle robe, apellée *Talaris*, d'où vient peut-être le nom de *Talard*, qu'on donne aujourd'hui aux plus amples rédincottes. Il parait par l'épigramme 94. de l'Anthologie, [IV. 12.] que dans les villes, l'on voulut pour obſerver la décence, que les Priapes fuſſent couverts, & à découvert ſeulement dans la campagne. Cette figure peut-être un Bacchus, ou

Mercure, ou quelqu'autre des Dieux Priapes, avec l'indication de l'érection ſous la couverture, pour exprimer les myſtéres occultes de la génération, qui avaient lieu dans toutes les initiations, d'abord en Egypte, d'où ils paſſérent en Gréce & en d'autres lieux.

La ſeconde piéce repréſente un *Hermes tetragone*, autre ſorte de Priape; il eſt repréſenté en vieillard, couronné de feuillage, orné de bandelettes, & tronqué dès les épaules, ſur une baſe quarrée, formée en guaine ou caryatide, avec des anſes, où pendent des deux côtés des couronnes de même verdure. A ſes pieds eſt un rameau de palme, & un large baſſin tourné en conque à anſes, de couleur d'or, porté ſur trois pieds, figurés en oiſeaux, dont les aîles ſoutiennent le baſſin; un cercle, couleur de bronze eſt appuyé contre l'*Hermés*. On plaçait de telles figu-

res auprès des portes de maisons privées, ou des Temples de cette Divinité. Ce furent les Pelasgiens, qui commencérent à représenter *Mercure*, en Priape. Les Athéniens plus polis le corrigérent, & furent imités par les autres Grecs, en les figurant tronqués en buste. Ακώλους. Les Payens croyaient que cette statue les préservait des enchantemens de la magie, & rendait les forces, à quoi l'on destinait aussi les lustrations.

Le XXXVII. Tableau est une très belle figure de Bacchus, couronné de pampre, avec une peau de tigre, couvrant le bras gauche qui se rattache sur la poitrine, le reste nud. De la gauche il tient le thyrse, & de la droite il verse, en riant, du vin d'une corne Bacchique, dans la coupe d'un satyre yvre, qui la tend encore, couché à ses pieds, dont l'un est apuyé sur son ven-

tre, comme pour marquer l'empire & le pouvoir que la Divinité des bûveurs a ſur leur raiſon. On voit à côté, ſous un arbre, un Priape, ſur un pié-d'eſtal élevé; on le plaçait dans les bois, ou à l'entrée des jardins. Il paſſait pour fils de Vénus, *Nympharum Bacchique Comes* [PETRONE] dans les jardins il ſervait d'épouvantail aux oiſeaux.

Le XXXVIII. Tableau eſt la ſtatuë de Bacchus barbu, ou de Bacchus Indien, qui porta l'uſage du vin & des preſſoirs par toute la terre. On le voit armé d'une eſpéce de cuiraſſe, il tient une couronne de la main gauche avec une lance à pointe découverte, c'eſt-à-dire, ſans pomme de pin, & de la droite un vaſe, apellé *Cantarum*, dont il parait verſer la liqueur; près du pié-d'eſtal eſt une branche de palmier, ou de quelqu'autre arbre qu'on ne diſtingue pas bien: une coupe, apellée *Crater*,

qui se renverse, comme pour une libation, avec un reste de liqueur rouge, & une cruche, ou *hydria*, couleur de métal : sur un terrain un peu élevé, est un grand plat à une anse, fait en disque, dans lequel est une pomme de pin, un serpent formant un cercle, & au milieu divers fruits. On sait que la pomme de pin & le serpent entraient essentiellement dans les mystéres & les fêtes de Bacchus.

Dans le XXXIX. Tableau, on voit un Trophée attaché à un arbre ; les sages anciens trouvant trop de faste à rendre ces monumens durables, & à éterniser la mémoire des maux qu'ils avaient causés. Les Thébains furent accusés devant le Tribunal des Amphictions, pour avoir érigé un trophée de bronze, pour une victoire remportée sur les Lacédémoniens. [CICER. *de invent.* II. 23.] *Domitius Ænobarbus*

& *Fabius Maximus*, [dit FLORUS III. 2.] les premiers qui firent trophée des dépouilles de leurs ennemis en furent blamés. Dans celui de ce tableau, on voit un heaume avec des cornes, selon l'usage des Etrusques, une visiére au casque, comme en usaient les Perses, pour garantir le visage; surquoi l'on a observé que le bouclier & le casque étaient la marque d'une victoire complette. Une victoire ailée travaille à former ce trophée, un marteau ou une hache d'armes à la main.

Le XL. Tableau, à cadre double, représente l'introduction du cheval de Troyes, tiré par une troupe d'hommes masqués, de diverses façons usitées dans les fêtes de Minerve, de Bacchus & d'Isis, précédés d'une processíon nombreuse de personnages à longues robes, portans des flambeaux; usage très connu dans les Orgies. Le

peuple, yvre de joye, ſaute & danſe, tandis que pluſieurs citoyens âgés, montrent leur douleur; l'un d'eux étant à genoux aux pieds de la ſtatuë de Pallas. Le cheval parait couleur de bois, avec une eſpéce de cimier ſur la tête, & d'écharpe couleur de laque autour du col. Une autre proceſſion de femmes & d'enfans en robe longue, la tête voilée, avec des rameaux en main, le côtoyent. Le cheval porte une tour, & l'on voit le tombeau d'Hector, avec une urne ſur une colomne.

Quoique ce ne ſoit pas ici l'une des colomnes d'Hercule, agréez, Monſieur, qu'elle termine ma lettre, en vous aſſurant que je ſuis très ſincérement,

MONSIEUR,

à Lauſanne ce 8 Decembre 1750.

Votre très-humble, &c.

LETTRE VIII.

MONSIEUR,

LE XLI. Tableau auquel nous en étions reſtés, réunit cinq piéces, qui ne ſont ſéparées que par des filets. Elles repréſentent des marchés, des boutiques, & des écoles répandues ſous des Portiques, comme c'était l'uſage à Rome & en Gréce. Ces *Forum*, ornés de colomnes, étaient vaſtes & avaient des réduits, pour les marchands, les nouvelliſtes, les politiques, & les maitres des ſciences. Dans l'un, un Philoſophe en long manteau & debout, parait enſeigner pluſieurs jeunes gens aſſis, qui ont devant eux des livres ou des papiers. A côté de l'école, parait un jeune garçon que l'on châtie, il eſt tenu ſur les épaules d'un autre, tandis qu'un

ſecond

ſecond le tient par les pieds, & qu'il eſt battu de verges ſur les feſſes par un troiſiéme. Dans la ſeconde piéce, on voit de jeunes Demoiſelles aſſiſes; à qui un homme debout montre une étoffe tirant ſur le violet, & un peu plus loin un jeune homme offre quelque choſe qu'on ne diſcerne pas, à une jeune Dame, ſuivie d'une vieille. La troiſiéme eſt une boutique de cordonnier, avec des ſouliers en forme, de diverſes ſortes, arrangés contre le mur; on voit à côté un cordonnier qui prend meſure à genoux. Dans la quatriéme, un jeune homme aſſis dans le *forum*, deſſine une ſtatuë Equeſtre ſur des tablettes. La cinquiéme eſt un Rheteur, qui geſticule en parlant à une aſſemblée, tout près d'une ſtatuë Equeſtre.

Le XLII. Tableau eſt un *forum*, découpé en différentes parties, où l'on voit des marchands & des ouvriers de

diverſes profeſſions, avec des étalages d'étoffes, de vaſes en cuivre, de ſouliers, de victuailles, avec des perſonnes des deux ſexes qui les marchandent; le tout peint au naturel. Sur trois de ces petits tableaux on voit une ſtatuë Equeſtre: dans la foule qui y eſt repréſentée, il parait en pluſieurs endroits des hommes vêtus d'un habit ſerré & en capuchon; on l'apellait *ſaga cucullata*, que COLUMELLA dit être celui des gens de la campagne; en certains endroits de ces marches, on voit des colomnades entourées de voiles ou de rideaux. PLINE [IV. 19.] nous apprend qu'on le faiſait pour ſe garantir du ſoleil, ou pour ſe ſéparer de la foule.

Dans le XLIII. Tableau on trouve quatre piéces réunies. La premiere repréſente un chariot à deux rouës, & à deux chevaux, dont les têtes ſont effacées, avec

un charretier à côté. Les Latins l'appellaient *Plauſtrum*, & il ſervait à voiturer des fardeaux. Celui à quatre roues s'appellait *Carrus*, ou *Carrum*. Les roues de celui-ci ſont d'une ſeule piéce, avec une bande de fer, & non à rays, ou rayons. A côté eſt un mulet ſellé d'un bât ou ſelle blanche, ayant un poitral, une ſangle & une croupiére, ſuivi de trois hommes. Dans la ſeconde on voit un vieillard aveugle, conduit par un chien qu'il tient par un cordeau. Vis-à-vis de lui eſt une Dame en habit verd, qui lui fait l'aumone, ſuivie d'une jeune fille, portant un panier. Un peu plus loin ſe voit une ſtatue Equeſtre, de couleur de bronze ſous un portique, & deux perſonnes qui font quelque jeu d'exercice, entre les colomnes. La troiſiéme repréſente un portique avec des feſtons, couleur d'or, entre les colomnes qui le ſoutiennent. Une vendeuſe

de fruits ou d'herbes, assise près de sa table, & plusieurs figures de personnes, qui vendent ou achetent, autour d'une chaudiére qui est sur le feu, & qui contenait vraisemblablement quelque nouriture, qu'on vendait au peuple. Dans la quatriéme, on voit une colomnade à deux étages, & entre les colomnes ornées de festons, trois statuës Equestres, au devant desquelles sont posées des tables, sur lesquelles on voit quelques lignes d'écriture, que lisent quatre curieux. Les Inscriptions sous les statuës sont remarquables, & leur usage est attesté par divers Auteurs. OVIDE [Fast. V. 563.] parle des Inscriptions qu'on lisait dans le *forum Augusti*, au devant des statuës des Rois Latins, des Rois & des Généraux Romains. Les fables d'Ancyre, sont aussi connuës; & contenaient comme vous le savés, Monsieur, les faits d'*Auguste*.

On trouvait auſſi ſur les portiques, les loix & les édits; ſurquoi ISOCRATE dit, *Que les ſages Magiſtrats, ne rempliſſent pas nos portiques de loix; mais qu'ils faſſent enſorte qu'elles ſoyent gravées dans tous les cœurs.* Comme l'on voit dans les places publiques qui y ſont repréſentées, des mendians; Meſſieurs les Académiciens obſervent d'après ISOCRATE [*in Æreopag. ult.*] qu'anciennement il n'y avoit aucun pauvre qu'on laiſsât dans le beſoin de mandier, & qui en demandant l'aumone fit honte à la ville. ὃς δὲ προσαιτῶν τὰς ἐγτυγχάνοντας, τὴν πολιν κατήσκυνε. L'on ſçait la loi fameuſe de *Solon* ou de *Dracon*, qui puniſſait de mort les fainéans; & ceux qui ne pouvaient prouver dequoi ils vivaient; conforme en cela à celle d'*Amaſis* en Egypte. ATHENÉE rapporte une loi à peu-près pareille à *Corinthe*, contre ceux

qui n'ayant aucun bien connu vivaient graſſement, préſumant qu'ils dépouillaient de nuit, ceux qu'ils rencontraient pour ſe bien traiter de jour. Outre que les fainéans ne pouvaient qu'être à charge à leur Communauté, & au public. VALERE MAXIME dit, qu'à Marſeille on ne recevoit ni on ne ſouffrait aucun mendiant. Les Payens avaient cependant des eſpéces d'ordres mendians autoriſés. CICERON dit, que la loi *Metella* permettait aux Prêtres de la Déeſſe, qu'on appellait *magna mater* de mendier. Et CLEMENT D'ALEXANDRIE rapporte un bon mot, d'*Anthyſthéne* à ces Prêtres qui lui demandaient l'aumone, *je ne nouris pas la Mére des Dieux, que les Dieux eux mêmes nouriſſent.*

Le XLIV. Tableau a deux parties dont l'une eſt trop éffacée pour en rien dire; l'autre préſente un homme monté

à cheval, qui en conduit trois autres, dont il tient les rênes. On connaissait bien les cavaliers appellés *Desultores*, & dans les jeux du Cirque & à la guerre. TITELIVE [XXIII. 29.] on voyait souvent dans les armées, des tels cavaliers avec deux chevaux, sautans de l'un sur l'autre, au plus fort de la mêlée, *inter acerrimam pugnam in reccatem equum ex fesso transilire, mos erat.* Ce que faisaient aussi par exercice les plus nobles des jeunes Romains. *Equos desultorios agitaverunt nobilissimi Juvenes.* SUETONE *in Cæs.* Cap. 39. Cet exercice se faisait pour l'ordinaire à deux chevaux ; mais HOMERE [Iliad. XV. 679] en nomme quatre. " C'est une image qu'il emprunte d'un „ homme, qui assemblant quatre chevaux „ de son choix, & les animant à la course, „ les poussait du côté d'une grande ville „ par la route publique, aux yeux d'une

„ foule de ſpectateurs qui ne ſe laſſaient „ point de l'admirer; ſautant avec autant „ d'agilité, que d'aſſurance de l'un à „ l'autre ſur tous les quatre, quoiqu'ils fuſſent en pleine courſe. D'autres *Deſultteurs* dit POLLUX, [I. cap. II.] pouſſaient la hardieſſe plus loin, & ſe tenaient debout ſur leurs chevaux, ſautants & galoppants de l'un à l'autre, & faiſants ainſi la plus forte épreuve de l'art de manier les chevaux.

Le XLV. Tableau contient deux petits portraits de forme circulaire, l'un deſquels eſt d'une femme à cheveux blonds, contenus par un rézeau d'or. Elle parait méditer ce quelle a à écrire ſur des tablettes à quatre feuillets qu'elle tient, en apuyant le ſtile ſur ſa bouche. A l'occaſion de cette poſture, Mrs. les Académiciens donnent ce petit anecdote d'ATHENÉE tiré d'un ancien Comique nommé *Macon*. " Un jour,

„ dit-il, *Lays de Corinthe* rencontra „ *Euripide* dans un Jardin, ayant ſes „ tablettes à la main, & le ſtile ſur la „ bouche, d'un air penſif, & l'apoſtro- „ pha en ces termes. Dis moi Poëte, „ qu'as tu voulû dire dans une de tes „ Tragédies par ces mots; *Vas à la malheure, faiſeur de choſes malhonnêtes & d'écrits obcénes*, [ἀισχροποιέ.] Et dans ce recit, il exprime le ſtile par γραφεῖον.

L'autre portrait de même grandeur, eſt d'un jeune homme couronné de liére, le bras & l'épaule gauche couverts d'un manteau jaune, tenant un volume en rouleau; d'où l'on conclud que c'eſt un Poëte, *Calliope* étant repréſentée tenant un pareil volume. HOMÉRE s'eſt figuré de même dans les médailles de *Chio*. On voyait à Athénes, au devant du portique Royal, une ſtatuë antique de *Pindare*, tenant un livre

déroulé; mais comme on voit une bandelette sortant du rouleau pour en indiquer le titre, il parait que c'était plutôt un livre d'étude; au reste les tablettes chez les Grecs étaient de peau enduites de cire, sur laquelle on écrivait ou gravait. Elle se faisaient la plupart à Chypre.

Dans une piéce qui suit, on voit un livre ou tablette ouverte dont les feuillets sont de couleur rousse, & la marge jaune, avec une petite élévation au milieu, pour empêcher l'écriture de s'effacer par le frottement. On apprend par divers passages de *Martial*, d'*Ovide* & de *Pollux*, que les tablettes communes chez les Romains étaient de buis, & les plus propres de bois de cédre. On voit ici quelques lignes écrites, le stile est représenté à côté, de couleur de fer, & fort pointu comme l'étaient les premiers stiles des Grecs & des Tur-

ques. L'autre côté du ſtile quarré, eſt fait de maniére à pouvoir ratiſſer, ou combler les traits; ce qui explique très bien le conſeil d'HORACE.

Sæpe ſtilum vertas, iterùm quæ digna legi ſint, ſcripturus.

Le XLVI. Tableau repréſente une belle femme dans un cadre, tenant un dyptique, ou tablette à deux feuilles, comme deux portes roulans ſur leurs gons, le ſtile ſur la bouche, & derriére elle une autre femme qui parait ſa confidente. Les Romains apellaient ces tablettes *duplices*, & les Attiques *dityres*, διθυρον, ou à deux portes; on les employait aux citations ou exploits de Juſtice, en y écrivant le nom du Rée, avec la cauſe de la citation, & le remettant au porteur ou *appariteur*, & payant au Juge une dragme pour la permiſſion; on l'apellait alors *libellum*. On en uſait ainſi à Rome. OVIDE

[*Remed. Amor.* 665.] dit, qu'un mari étant en procès avec sa femme, & prêt à lui faire signifier une citation, tendante au divorce; à la vue de cette femme charmante, à laquelle l'art ou la douleur prêtaient de nouvelles graces, le libelle lui tomba des mains.

. . . . *Visa conjuge mutus erat,*
Et manus, & duplices manibus cecidere tabellæ;
Venit in amplexus, atque ita, vincis, ait.

On distinguait des *diptiques*, les *codicilles*, ou billets que l'on écrivait aux personnes même présentes; comme nous l'apprend TACITE [Annal. IV.] *Componit ad Cæsarem Codicillos, moris quidem tùm erat, quamquam præsentem scripto adire:* & SENEQUE [Epist. 55.] disait à son ami: "Je crois vous voir, „ mon cher Lucile; je suis si près de „ vous que je doute si je vous écris

„ une lettre ou un codicille". *Adeò tecum ſum, ut dubitem an incipiam non Epiſtolam ſed codicillos.* *Céſar* commença à introduire des billets à ſes amis, ſur des affaires même ſérieuſes. PLUTARQ. [*in Cæſar.* 716.] n'ayant pas le tems de leur parler en perſonne, vû la multitude d'affaires & la grandeur de la ville. Du tems de PLAUTE, on avait déja l'uſage des billets galands par des dyptiques, ou par les tablettes que l'on envoyait. OVIDE [*Metam.* IX. 520.] dépeint *Biblis*, écrivant un billet doux à ſon frére. Rien n'eſt plus animé que cette peinture.

. . . Et meditata manu componit verba trementi :
Dextra tenet ferrum ; vacuam tenet altera Ceram.
Incipit & dubitat ; ſcribit, damnatque tabellas.
Et notat & delet, mutat culpatque probatque :

Inque vicem ſumtas ponit, poſitaſque reſumit.

Quid velit ignorat; quicquid factura videtur.

Diſplicet, in vultu eſt audacia mixta pudori.

„ D'une main tremblante, elle ar-
„ range des paroles très réfléchies : de
„ la droite elle tient le ſtile, & de la
„ gauche les tablettes encore vuides. Elle
„ écrit & elle éface ; elle change, elle
„ blâme & approuve preſqu'à la fois ;
„ tantôt elle abandonne ce qu'elle avait
„ d'abord choiſi, & tantôt elle reprend
„ les termes qu'elle avait abandonnés.
„ Elle ne ſait à quoi s'en tenir, &
„ condamne à l'avance ce qu'elle va fai-
„ re. L'audace & la pudeur ſe confon-
„ dent ſur ſon viſage ".

Avouez, Monſieur, qu'il eſt doux de voir d'un œil tranquille & ſeulement en tableaux, les orages des paſſions ;

comme on voit avec satisfaction la peinture d'une mer agitée, ou d'un naufrage.

Le XLVII. Tableau est relatif à la fable d'*Hercule* & d'*Euristhée*.. Le premier portant le sanglier d'*Erimante* sur ses épaules, tandis que son frére qui le lui avait commandé se cache dans une espéce de vaisseau ou de tonneau enfoncé en terre. Ce tableau pouvait avoir été appendu à l'honneur d'Hercule. La piéce qui est au-dessous représente des Athlétes, dont l'un est un *Discobole*, ou jetteur de disque.

Le XLVIII. Tableau a deux piéces d'un bon dessein; mais dont le sujet est inconnu.

Le XLIX. Tableau a deux figures legéres, en deux fragments, qui représentent *Psyché*, avec des aîles de papillon & des amours. Les Platoniciens regardaient le papillon comme l'emblême de l'ame, ψυχή. La métamorphose

de la Nymphe ou Chryſalide, leur donnait une idée de la réſurrection. SPON rapporte une ancienne image, où l'amour était repréſenté, clouant un papillon à un arbre, pour marquer qu'on fixait le cœur en aimant.

Le L. Tableau repréſente un nombre de portraits circulaires en buſtes, mais plus petits que les précédens. Ils furent trouvés en 1760, dans une chambre dont les murs étaient peints en jaune, ils y étaient rangés en ſimétrie à la hauteur de ſix palmes, autour de la chambre. D'un côté étaient repréſentés ſur une bande à Freſque, les ſept jours de la ſemaine; la bande du milieu contenait les ſept Planettes, ſelon l'ordre des jours. Le 1, *Saturne*, habillé en jaune, tenant une faulx. Le 2, *Apollon*, ou le Soleil, la tête rayonnante, en habit rouge, avec un fouet à la main, comme en équipage de cocher. ARTÉ-

MIDORE

MIDORE [II. 36.] le repréſente σκευὴν ἐχων ἡνιόχε, de même que PRUDENCE [*Contr. Symmach.*] Le 3, *Diane*, ou la Lune, en habit blanc, tenant un ſceptre. Le 4, *Mars*, armé d'un caſque avec la mentonniére, d'un bouclier & d'une lance. Le 5, *Mercure*, ayant le chapeau aîlé, attaché ſous le menton. Le 6, *Jupiter*, en habit rouge foncé. Le 7, *Vénus*, en habit blanc, un carcan & une couronne d'or fleuronnée, avec un amour aîlé à ſes côtés. Deux fragmens au-deſſus, l'un d'une femme, tenant une corne d'abondance; l'autre du Dieu *Pan*, encore jeune; avec un bouquet de verdure, la flute de ſyrinx en écharpe, & le bâton Paſtoral, orné de fleurs & de banderolles. Ces petits tableaux avaient deux pendans, un Bacchus, tenant un thyrſe, le front entouré de lierre & de

corymbes, & un jeune homme en bonnet Phrygien.

On a reconnu dans ces peintures, les trois saisons. Les Egyptiens n'admettant que ce nombre; le Printems, l'Eté & l'Hyver. Pour ce qui est de la division du tems en semaines, elle est très ancienne. Cette division parait avoir passé des Hébreux aux autres nations; elle avait pour origine l'Astrologie des Babyloniens, qui croyaient que les sept Planettes avaient beaucoup d'influence dans la nature & sur les actions des hommes. Les Chaldéens & les Egyptiens, sectateurs de Zoroastre, empruntérent du nombre des Planettes, celui des jours de la semaine. HERODOTE [II. 82.] en attribue formellement l'invention aux Egyptiens. Ils liérent chaque mois & chaque jour à une Divinité, & prétendirent pouvoir fixer, le caractere, la destinée & le genre de

mort de chacun, ſuivant le jour & l'époque de ſa naiſſance. Le comput de 7, paſſa des Juifs aux Chrêtiens. LUCIEN dit, que le ſeptiéme jour était un jour de férie pour les écoles, uſage que l'on ſuit encore aujourd'hui. SELDEN ſoutient que la premiére Planette dans l'ordre ſeptennaire était le Soleil; le plus grand nombre des Auteurs eſt de ſon avis: mais ADRIAN JUNIUS, & d'autres, ſoutiennent que c'eſt *Saturne*. Ce ſentiment, appuyé par DION & par des ſavans très eſtimés, a pour lui de forts argumens.

Les Anciens ont ſur le ſyſthême planétaire, qu'ils apellaient la *lyre céleſte*, un jargon qu'eux ſeuls entendaient, mais qu'ils ne comprenaient pas. Cette lyre était compoſée de ſept tons. PLUTARQUE parle des proportions harmoniques qu'ont les Planettes dans ce concert, & des heures planétaires, com-

mençant par *Saturne*, & suivant dans le cours de la semaine. Au reste, un fragment de marbre antique, raporté par GRUTER, p. CXXXVI. où sont marqués les jours de féries & de foires, *Nundinæ Lunares*; semble décider la question. Les trois derniers jours de la semaine s'y trouvent ainsi marqués... V.R. IOVIS VENERI. c'est-à-dire, *Mercurii*, *Jovis*, *Veneris*; le dernier jour étant Vendredi, la semaine commençait par le Samedi, ou par le jour de *Saturne*. Mr. DU PUY a cru pouvoir fixer la date de cette Inscription peu après le tems de *Vespasien*, ce qui enlève tout doute; & quoique cette observation soit sujette à plusieurs difficultés, il est certain, selon ce savant, [PUTEAN. *de Nundin. Cap. 26.*] que le marbre dont il tire sa preuve, est du tems des Payens & non des Chrètiens, qui commençaient la semaine par le Di-

manche, ou par le jour du Soleil. L'on en a d'autres preuves encore; l'une, tirée de MONTFAUCON [Tom. II. p. 27.] où les ſept planettes ſe trouvant placées ſelon l'ordre des jours: le premier ſigne eſt *Saturne*, & ſur un vaſe antique du cabinet Royal; les planettes ſe trouvent rangées dans le même ordre. Cette peinture eſt donc d'un grand poids, pour autoriſer cette opinion, comme la plus vraiſemblable; & en effet il ſemble très naturel que la période ſeptenaire des jours ayant tiré ſon origine de l'Aſtrologie, le premier jour portat le nom de *Saturne*, la plus élevée des Planettes, & la plus ancienne des Divinités. Au motif que SELDEN tire de ce que le Soleil & la Lune étaient les plus importantes des Divinités, revérées par les hommes, & apellées, Roi & Reine des Aſtres; on peut opoſer ce que dit TACITE [Hiſt. V.]

cité par *Selden* lui-même : *Quod è septem sideribus queis mortales reguntur, altissimo Orbe, & præcipua potentia Saturni ferätur.*

Si l'on me demandoit, comment l'usage de désigner les jours de la semaine, par les noms des planettes, a passé chez les Chrètiens, je repondrai que cet usage étant établi chez les Payens, qui avaient l'Astronomie en grande estime, tout le monde étant accoutumé aux noms Astronomiques, lorsque la Religion Chrètienne devint dominante, le peuple se servant déja de la période Sabbatique ou septennaire, il parut également commode & facile d'adopter à l'usage public les noms des planettes, déja employés dans le comput civil des Payens, qui sans cela serait resté limité à l'usage privé & superstitieux. Il s'établit ainsi peu à peu chez les Chrètiens, par un abus plutôt toleré qu'a-

prouvé par l'Egliſe, qui retint le comput *par féries*. St. AUGUSTIN dit, que déja de ſon tems, nombre de Chrêtiens tenaient à ce ſujet, le même langage que les Gentils. On trouve dans quelques loix de CONSTANTIN & de ſes premiers ſucceſſeurs, *Dies Solis*, par un reſte de paganiſme qui régnait encore, comme on le voit dans une Inſcription raportée par GRUTER [p. CLXIV.] qui témoigne que les foires ſe tenaient toute l'année, *Die ſolis*; d'où il arriva que même ſous les Empereurs Chrêtiens, on retint l'uſage du comput civil, & pour la Religion, le comput hebdomadaire, [L. 7. C. *de feriis*] lequel ſe trouvant introduit parmi le peuple Gentil, on ſuivit la dénomination uſitée des Aſtronomes dans la pratique publique & particuliére, civile & religieuſe. Ce langage devenant toujours plus familier depuis *Conſtantin*; l'uſage favoriſé de

plus par la période ſeptennaire, uſitée dans la Religion, fut enfin univerſel.

Après cette diſcuſſion, aſſez ennuyeuſe par elle-même, comme la plûpart des diſcuſſions purement ſavantes. Obſervons, Monſieur, ſur les figures de ces petits portraits, que *Jupiter* y eſt repréſenté ſans la foudre, pour inſinuer que ſa planette était abſolument bienfaiſante. *Vénus*, couronnée de roſes rouges & blanches; *Diane*, ou la Lune, avec un ſceptre, ſelon le titre de *ſiderum Regina*, que lui donnent les Poëtes, [HORAT. *Carm. Sec.* 35.] & les Aſtrologues même. Les Payens ne voulant laiſſer aucune de leurs Divinités oiſives, chaque mois, comme chaque jour, avait la ſienne. Ainſi Janvier était le département de *Junon*; Fevrier, de *Neptune*, Mars de *Minerve*, Avril de *Vénus*, May d'*Apollon*, Juin de *Mercure*, Juillet de *Jupiter*, Aout de *Cerés*,

Septembre de *Vulcain*, Octobre de *Mars*, Novembre de *Diane*, Décembre de *Veſta*. On le trouve ainſi marqué dans un Calendrier antique, cité par GRUTER, p. CXXXVIII.

Le LI. Tableau préſente cinq figures peintes à Freſque, parfaitement conſervées, & de couleurs vives, repréſentans des Miniſtres de la Religion, en longues tuniques blanches, ſur leſquelles eſt une robe étroite à manches larges & à mi-jambes, de couleur amarante, pour les deux premiers, & pour les autres d'un bleu turquin. Tous ont la tête voilée avec un bandeau, couleur d'or. Trois ont une longue barbe, & tous portent une aigrette ou thiare. Le grand Prêtre a la ſienne d'or. Cet habillement était celui des Etruſques, & était d'uſage dans les cérémonies Bacchiques. Les Egyptiens étaient vêtus de lin blanc, & ſe raſaient tout le corps.

Les Hébreux ne devaient jamais se raser. [Levit. XIX. 27.] Les Grecs l'avaient réellement en horreur. Quand des suppliants adressaient quelque requête, & qu'ils conjuraient leur supérieur de l'entériner, c'était par sa barbe. EURIPIDE [*Hecat.* 752.] fait dire à celui qui implore la faveur d'Agamemnon : *Je t'en supplie par tes genoux que j'embrasse, par ta barbe, & par ta droite fortunée.* La première figure pourait être une Prêtresse, elle a des bracelets d'or, les cheveux épars, la chaussure d'une étoffe couleur d'or, un pectoral ou lame d'or, posée en busq, avec des lignes horizontales entre lesquelles on voit quelques caractères. Les Prêtres de la mére des Dieux sont apellés *Galli*, par PLINE [XXXV. 12.] peut-être était-ce des espéces de serviteurs du Sacrificateur en chef. Tous ces personnages ont en mains des vases où

un couteau, ou une aſpergille, ou de petits ſceaux, le tout d'or, ou un trident comme une grande fourchette, qui ſervait à ſaiſir les viandes.

Le LII. Tableau repréſente en clair obſcur, le culte de Vénus, à Paphos. Cette Déeſſe y eſt repréſentée par une pyramide, tournée en rond, avec quelques figures, & la pointe coupée par un cercle ſaillant horizontalement. *Simulachrum Deæ, non effigie humana*; dit TACITE, [*Hiſt.* II. 2.] & MAXIME DE TYR [*Diſſert.* XXXVIII.] dit, que *Vénus* était adorée à *Paphos*, ſous la forme d'une pyramide blanche; une colomnade ſemi-circulaire l'entoure, avec certains ornemens; le tout eſt poſé ſur un roc au bord de l'eau. On voit à côté trois figures, dont deux ſont des femmes; l'une parait être *Diane* avec ſon chien, & un cerf qui boit au ruiſſeau. On voit encore à l'écart,

un homme, & le payſage en lui-même eſt très ſingulier.

Dans un hors d'œuvre, on voit des ceriſes par bouquets. PLINE [XV. 25.] dit, que *Lucullus* en apporta l'eſpéce de *Ceraſonte*, ville du Pont qu'il avait détruite, l'an DCLXXX. de Rome: mais *Servius* [Georg. II. 18.] avertit qu'avant Lucullus, on avait un fruit, appellé, *Corno-Ceraſa*. ATHENÉE [II. 11. p. 61.] cite *Diphyle*, qui vivait du tems d'Alexandre le Grand, & qui vante les ceriſes comme très ſaines, τὰ κεράσια εὐχύμακα. de bon ſuc, faciles à digerer: les meilleures, [ajoute-t-il] ſont les plus rouges, & celles de *Milet*, ſont les plus diurétiques.

Le LIII. Tableau eſt un payſage très agréable. Une jeune bergére, à cheveux chatains, en robe longue, tenant ſa houlette qu'elle laiſſe tomber

nonchalamment dans sa rêverie, est assise près d'un morceau d'une belle Architecture, surmonté de deux vases de métal, traversé par un grand arbre, à côté duquel on voit sur une base assez élevée la statuë de Diane. Deux bœufs, une chevre, deux brebis & un chien, sont répandus autour d'un ruisseau, un peu plus loin est un vieillard à demi couché, qu'on conjecture être le pére de la bergére; & enfin un petit bosquet arrête la vuë d'un côté, pendant qu'elle s'échape au loin de l'autre. Ce mêlange d'objets variés fait un très bon effet.

Le LIV. Tableau, en quatre piéces, présente des fruits très bien peints; un panier proprement tissu, rempli de figues, un boccal & un autre vase de cristal dont le transparent est très bien imité, à demi rempli, d'une liqueur

rouge, une corbeille qui préſente divers fruits, une médaille à côté &c.

Le reſte des Tableaux, depuis le N°. LV. au N°. LX. ſont des morceaux d'Architecture *groteſque*, qu'on apellait ainſi, dit-on, parce qu'on l'employait dans les *grottes*, ou dans les ouvrages de pur caprice. Les colomnes y ſont, comme on l'a vu, quelquefois minces comme des cannes, lices, cannelées, ou torces, mais abſolument hors de proportion, avec des corniches & des entablements chargés d'ornemens inuſités. L'on y trouve un mêlange de gout Egyptien & Chinois, qui pourait accréditer, dit-on, l'idée que l'on a eue, que les Chinois étaient une colonie d'Egyptiens. D'autres, ont cru ſimplement que c'était une corruption de la belle Architecture Grecque, introduite par les Artiſtes en or-

nemens. Des ouvriers, ou Egyptiens, ou Grecs, pour ſurprendre par des idées neuves & ſans vraiſemblance, introduiſirent ce faux gout, à titre de décorations, qui n'étaient peut-être d'abord que Théatrales. On y voit cependant beaucoup de hardieſſe, d'imaginations d'un caprice brillant, & de legéreté dans l'exécution. Ces perſpectives ſinguliéres offrent dans le prochain, des ſphinx, des dragons, des cariatides, & le tout eſt embelli par des vaſes, des oiſeaux, des guirlandes, des feuillages, des colomnes de fleurs, & d'autres objets d'un gout élégant.

Ne croirez-vous pas, Monſieur, que cette varieté pouvait faire un très agréable effet dans les ſalles de feſtins ou de ſpectacles, en des maiſons de plaiſance, ou ſous des Portiques

mais qu'elle ne devait jamais passer dans les Edifices publics, où tout devrait respirer la régle, le bel ordre & la Majesté.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

à Lausanne ce 15 Décembre 1750.

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur.

LETTRE

LETTRE IX.

MONSIEUR,

JE vous préviens, que cette lettre ſera fort courte, vû les circonſtances. Elle n'aura pour objet que quelques obſervations de Mrs. les Accadémiciens de Naples, ſur les vignettes qu'on a gravé à la tête ou à la fin des deſcriptions de chaque tableau. Elles ſont toutes priſes des petits morceaux de peinture, qui ſont ſortis des excavations, & il en eſt très peu où il n'y ait à apprendre quelque choſe, & qui ne ſe lie à l'hiſtoire de l'Antiquité. Je ne vous parlerai que des principales, c'eſt-à-dire de celles qui peuvent mériter à quelque égard, le goût des amateurs ou leur curioſité. Ces vignettes ſont relatives aux numeros des tableaux.

Dans la I. on a crû voir les colomnes du temple de Jupiter à *Dodone*. L'Hiſtoire de cet oracle eſt très incertaine, les uns ayant crû qu'il ſe rendait par les colomnes; d'autres par les chênes & les Hêtres; d'autres encore par le murmure des eaux, par l'agitation du feuillage, le rétentiſſement des vaſes &c. On voit au milieu de la vignette une niche derriére un grand vaſe, qui maſquait ou rendait inviſible la Prétreſſe, dans le tems qu'elle y rendait ſes oracles.

La II. offre deux Trirèmes avec leurs agrêts. C'était une eſpéce de galéres, auxquelles on envoyait les criminels, comme l'obſerve AVERRANI [Diſſert. 13. & 14. in Eurip.] & cela parait clairement par un paſſage de VALÉRE MAXIME [IX. 15.] *Imperio Auguſti remo publicæ triremis affixus eſt.* On voit au milieu de l'une de ces Tri-

rèmes un homme armé d'une longue perche. C'était le *Proreta* ou *Custos navis*, que les Grecs appellaient Ναυφύλακος, chargé de veiller sur les écueils, pour en garantir le vaisseau. Vous sentés Monsieur, combien cette manœuvre est interressante & combien il serait important qu'il y eut des espéces de *Proreta* dans tous les corps.

La IV. ne présente que la moitié d'un melon avec d'autres fruits. PLINE [XIX. 5.] témoigne que ce fruit commença à paraitre dans la Campanie: mais comme il dit que ce fut une nouvelle espéce, de la grosseur d'un coin, *Nova forma eorum in Campaniâ provenit mali Cotonei effigie*, ce pourrait être seulement la premiére découverte de la petite espéce de melons qu'on appelle *Cantaloupe*, qui abondent en effet dans les environs d'*Acerra*; & il se peut qu'il y fut remarqué, comme récemment con-

nu & cultivé dans cette Province. SAUMAISE dit qu'ils venaient de Gréce.

Le N°. XI. nous peint un boccal de verre rempli de cerises moitié rouges, moitié blanches, qui pouraient être nos *bigareaux*; ce qui prouve l'usage dont parle *Diphyle* en disant qu'on les trouve plus saines servies dans l'eau; & aujourd'hui même on les sert en Italie dans de l'eau de neige. PLINE dit aussi qu'on en séchait au soleil, & qu'on en conservait dans des vases, comme des olives. Il en nomme trois espéces; les rouges [*apronianæ*] les noires [*actiæ*] & les bigarées.

Dans cette même piéce, on voit un Paon peint au naturel. Les prémiers qu'Alexandre vit aux Indes, excitérent son admiration; & il déffendit à ses sujets de les tuer. [dit ÆLIEN] Ils n'étaient point connus en Gréce; à telles enseignes qu'une paire de Paons

fut payée à *Athènes* mille dragmes, ou cent ducats, au rapport de PLUTARQUE [X. Orat. p. 882.] & ÆLIEN ajoute qu'on gagna beaucoup à en montrer à Athénes pour de l'argent. HORACE [II. Sat. II.] se moque de la vanité de ceux qui en faisaient servir sur leur table, parce qu'ils coutaient beaucoup & qu'ils avaient de belles plumes; car on les servait avec leur brillante queüe. Ce qui était d'autant plus ridicule que leur chair passait pour être très coriace, & si dure qu'étant cuite, elle pouvait dit-on être gardée prés d'un an sans se corrompre. NONIUS [*de re cibar.* II. 24.] sans doute en les prenant à certain age; vû que BENVENUTO CELLINI Artiste célébre, qui vivait au commencement du XVI. siécle, assure que relevant d'une maladie très griéve, qui lui avait absolument ôté les forces, il s'avisa de tuer de

jeunes Paons dans le Parc du Grand Duc de Toscane, ce qui le ranima & le rétablit en très peu de tems.

Des Cyprés qui accompagnent ce petit tableau donnent occasion d'observer qu'ils étaient consacrés à *Pluton* & qu'on en plantait autour des tombeaux des personnes de distinction, comme on le voit dans LUCAIN [III. 442.]

Et non plebeios luctus testata cupressus.

On en plantait aussi au devant de la maison du défunt, ce qui n'empêchait pas qu'on n'en établit aussi autour d'un Hippodrome; & que dans PETRONE, une plantation de Cyprés n'entre dans la description d'un lieu de délices; on voit dans une des lettres de PLINE LE JEUNE [V. Ep. 8.] qu'il en avoit orné sa campagne.

Au N°. XIV. on voit des vases, un cercle & une longue perche, ou lance, que l'on a crû une *Hasta pura*. C'était

ou ce pouvait être des prix que l'on distribuait en de certains jeux; peut-être encore la lance était une marque d'autorité, de ceux qui y présidaient sous le nom de *Gymnasiarques* ou d'*Agonothetes*. Près des vases de couleur d'argent, était peinte au naturel une couronne qui parait être une de celle des jeux Olympiques. On la prenait d'un olivier sauvage consacré à *Hercules*. On avait aussi à *Athénes* un olivier sacré, dont on donnait une couronne au vainqueur des *Jeux Panathénées*, avec un vase d'une belle sculpture servant à l'huile, très usité dans la gymnastique pour se délasser de la fatigue.

Le N°. XVI. a deux petites piéces jointes ensemble. Dans l'une se voit un Paon consacré à Junon, avec une espéce de hotte couverte d'un linge blanc. Dans l'autre est l'aigle consacré à Jupiter avec la foudre couleur de feu, ap-

puyé contre un vaſe ſphérique couleur d'azur, entouré de verdure, pour exprimer le tonnere. Une eſpéce de ſceptre entouré de bandelettes, & un *Ara* ou petit autel élevé.

Sur le N°. XVII. on ne voit qu'un cheval ailé; un diſque apuyé contre un autel; ſurquoi l'on obſerve que le ſoleil était adoré chez quelques Peuples ſous cette figure d'un diſque.

Le N°. XX. porte la ſtatuë d'un *Hermés*. On le plaçait anciennement près des tombeaux. *Solon* le déffendit comme un excès de luxe & de magnificence. On le plaçait auſſi ſur les grands chemins.

Le N°. XXII. repréſente une ſtatuë de *Neptune* avec ſon trident dans un lieu qui n'eſt cependant pas maritime, ni voiſin de l'eau; ce qui a fait demander qu'elle pouvait en être la raiſon; à quoi on répond qu'ici il eſt peint à cheval, & qu'on attribuait à ce Dieu

l'art d'avoir le premier dompté les chevaux, & même d'avoir produit le premier cheval dans sa contestation avec Minerve.

La XXV. Vignette présente un morceau de colomne fruste ou naissante, qui indique un Temple, une lyre, un carquois, avec sa couroye, & un rameau de laurier. C'étaient les attributs d'Apollon. La forme courbe & connue de la lyre est remarquable. OVIDE [Fast. V. 34.] & HORACE [I. 10. & III. 28.] l'apellent *Curvam lyram*, pour rapeller la simplicité de sa premiére invention, prise d'une écaille de tortuë, dont le nom lui fut conservé. On lit, *Epod.* XIV.

Qui persæpè cava testudine flevit amorem.

On a observé ailleurs que la lyre avait toujours une cavité, en quoi elle differait de l'instrument, appellé *Cetra*, dont les cordes étaient simplement ten-

dues sur deux espéces de chevalet, placés en haut & en bas.

Le N°. XXVI. contient des grotesques. Les anciens avaient ce genre de peintures, qu'on a apellé *Caricatures*, comme le savant *Buonarota* l'avait observé. [*Medagl.* p. 322.] CICERON [De Orator. lib. II.] le fait connaitre. *Valdè autem ridentur imagines quæ in deformitatem . . . ducuntur &c.* Et ULPIEN L. *Lex Cornelià* 5. *de injur.* fait allusion à ces portraits burlesques, ridicules & injurieux, que l'on faisait quelquefois, sous le nom de *Pictura caricata*, ou ἐπίθεσις. PLINE [XXXV. 10.] parle d'un peintre Egyptien, apellé *Antiphyle*, qui peignait dans ce gout. *Jocoso nomine grylluin ridiculi habitus pinxit.* On tirait ordinairement le caractère des caricatures de quelque animal, comme ici du singe, avec une tournure de pigmées ou de pagodes. GALLIEN est

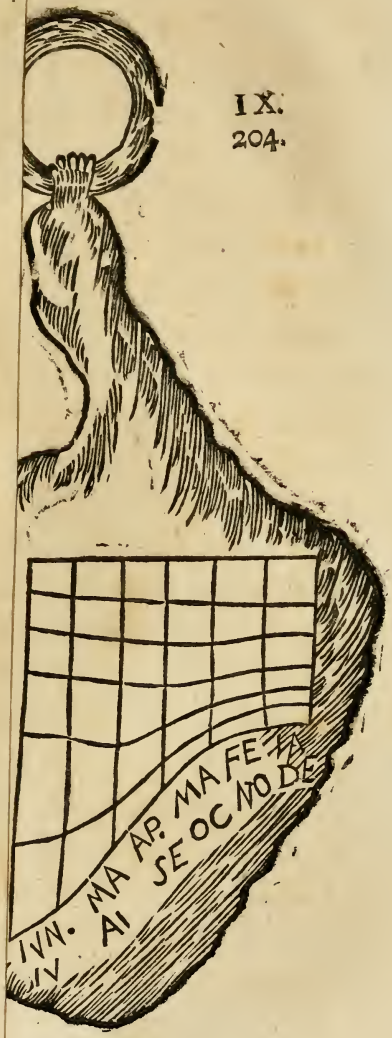
déguisé sous la physionomie de Bouquetin, dans le médaillon rapporté par le BUONAROTTI.

Quant aux Pigmées, on avait cru qu'il se trouverait en Æthyopie, vers les sources du Nil, un peuple de Pigmées, dont la taille était d'environ trois quarts de pied, logeans dans des trous de rochers; [tous les animaux dont ils usaient leur étant proportionnés] mais hardis & guerriers. PHOTIUS [p. 7.] nous le débite. Il y en avait, dit-il, qui avaient exactement la figure humaine; mais noirs & velus par tout le corps. On ne peut douter que ce ne fussent des singes. Les Phéniciens avaient coutume d'en avoir la figure sculptée à la proue de leurs vaisseaux. HERODOTE suppose que les Pygmées eurent une guerre avec les Grecs; ce qui donna lieu à de fort agréables fictions.

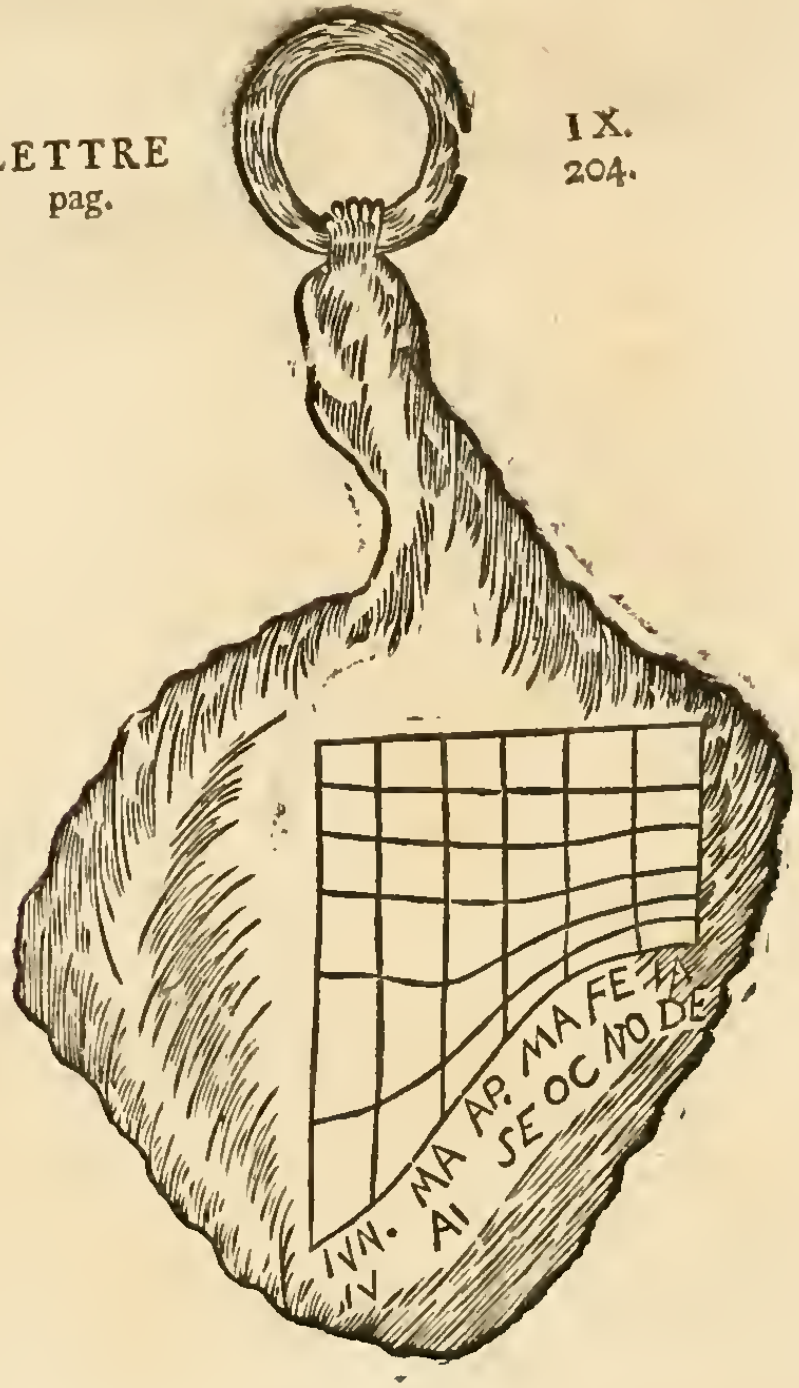
La Vignette finale du Volume, est

un horloge ou cadran ſolaire de marbre. Il fut trouvé dans les excavations de *Civita*, en 1762. VITRUVE [IX. 9.] décrivant celui qui fut inventé par BEROSE; Chaldéen le décrit ainſi: *Hemicyclium excavatum ex quadrato ad enclymaquo ſucciſum.* Le premier de cette conſtruction, qui fut trouvé ſur le mont *Tuſculum*, fut publié en 1746, avec une Diſſertation ſavante du P. ZUZZETI, & dans le Journal des Savans de cette année, Art. XIV. Peu d'années après, on en découvrit deux autres. BENOIT XIV, de glorieuſe mémoire, en fit placer un au Capitole, avec une Inſcription, pour marquer le cas qu'il en faiſait; & M. LE ROY, dans ſon Livre, intitulé, *les ruines des plus beaux monumens de la Gréce*, [p. 15. 12. 8.] fait mention d'un pareil cadran, horloge hemicycle, ou ſemi-circulaire, qu'il dit avoir vu ſur un roc

IX.
204.



LETTRE IX.
pag. 204.



méridional de la Citadelle d'Athénes. Remarquons que ceux de Rome ont, outre le cercle correſpondant à l'équateur, les deux autres cercles des Tropiques, du cancer & du Capricorne, qui manquent à celui qu'on a trouvé à *Civita:* mais ils ont la même élévation du pole d'environ 42. dégrés.

Celui dont je parle, parut être de marbre de Paros, & les autres de Travertin: il parait avoir été fait pour le Méridien de Memphis, & apporté d'Egypte, à 29°. 18′. par l'angle mèſuré de l'élévation du pole de ce cadran. Ce qui étant un peu au-deſſous de la meſure aſſignée par PTOLOMÉE à Memphis de 20°. 50′. Il parait aſſez clairement qu'il a été apporté d'Egypte, comme les Romains le faiſaient dans leurs conquêtes, pour tout ce qui leur paraiſſait digne de la curioſité,

Je souhaite que la votre ait été satisfaite des fleurs de l'antiquité, que je me suis amusé à cueillir dans ce III. Volume. Et j'ai l'honneur d'être toujours avec les mêmes sentimens,

MONSIEUR,

à Lausanne ce 20 Decembre 1750.

Votre très-humble, &c.

LETTRE X.

MONSIEUR,

LEs Illustres Editeurs de la riche collection d'*Herculane*, avertissent dans la Préface de leur IV Volume, qu'ayant à parler de nombre de peintures appartenant au Théatre; ils ont cru dignes de la curiosité, deux marques ou contremarques Théatrales, qui furent trouvées en 1760, à *Civita*; & c'est déja

une circonſtance à obſerver, que ce Bourg occupe préciſément la place de l'ancienne ville de *Pompeii*, qui fut enſevelie dans le même tems qu'*Herculanum*, & où ſelon DION, était un Théatre magnifique, qui portait le nom de *Pompée*.

Ces deux marques ſont d'os, & de la figure des jettons. L'une préſente d'un côté un vieux bâtiment, dont la porte a un perron de trois marches, & au revers AICXYAOY. *Æſchyli*, avec le N°. Latin XII. au-deſſus & au bas, I. B. qui eſt le même N°. en Grec. L'autre repréſente une eſpéce d'amphithéatre ſemicirculaire, vû en dedans, & au revers le mot Grec HMIKYKAIA, *Emicyclia*, avec le N°. XXI. au-deſſus & au-deſſous le même N°. en Grec, I. A. C'étaient évidemment des marques ou contremarques de Théatres que l'on apellait, *Teſſeræ Theatrales*, & elles ont

deux ſingularités qui les diſtinguent ; l'une que l'on n'avait vu encore aucune piéce de ce genre, qui porta le nom d'un Poëte dramatique ; l'autre, que ſelon BRISTON [*De V. S. in Teſſer.*] & d'autres, les marques employées dans les libéralités publiques, qu'on apellait *Congiaria*, étaient rondes, & celles des ſpectacles, quarrées. Celles-ci ſont un exemple rare du contraire.

Le mot primitif, *Teſſeræ*, pour déſigner des marques de toute eſpéce, venait du mot Grec, τέσσαρες *quàtuor*, & indiquait un quarré, ou quarré long, qui était anciennement la forme de toutes les marques de cette eſpéce ; on les apellait auſſi *Symbolum*, ou σημεῖον, parce qu'elles étaient des ſignes, ou des repréſentations de quelque uſage ou de quelque avantage qui y répondait.

Ces marques ſe faiſaient indifféremment, de bois, d'yvoire, d'os, de bronze

ou

ou de cuivre, de pierre ou de criſtal, comme on le voit dans TOMMASINI, dans FABRETTI, & autres; & on les employait dans le commerce d'hoſpitalité, entre les amis, dans le militaire pour les ſoldats, dans les libéralités publiques, pour les dons du Prince au peuple, qu'on apellait *Miſſilia in Vulgus*, & qui conſiſtaient en vin, en bled, en huile ou en argent; dans les contracts même, en un mot, dans tous les uſages ſacrés ou profanes. Tous ces divers emplois dont on a une infinité d'exemples, étaient caractériſés par des lettres, des chiffres ou des figures; comme on le voit dans POLLUX, [18-70.] dans le *Scholiaſte d'Euripide*, [Med. 613.] & dans nombre d'autres Auteurs anciens & modernes.

Les *marques Théatrales*, ou *méreaux*, ſont le plus grand nombre dans la quantité de celles qu'on a découvert, & on

les distribue encore en diverses classes ; selon la nature des spectacles. On en a beaucoup sur ceux des Gladiateurs ; on les apellait *Tesseræ Gladiatoriæ*, sur la plûpart desquelles on ne voyait que le nom du Gladiateur, avec les lettres S. P. qu'on interprètait par *Sportulam*, ou, selon FULVIO ORSINO, par *Spectatus* ; quelquefois on y marquait le jour où le Gladiateur s'était signalé : celui dans lequel il avait été déclaré Emerit & exempté de paraitre à l'avenir dans l'Aréne, avec permission d'assister aux jeux, ou combats, comme une marque d'honneur ; & dans ce cas on voit sur la piéce le mot *spectavit :* la plûpart des antiquaires ont adopté cette conjecture ; & comme la plûpart des Gladiateurs étaient des esclaves qui avaient des maitres : on voit souvent leur nom avec celui de l'esclave ; ainsi on y lit, *Felix Mundici*, *Philargurus Lucili*, pour

dire *Felix*, Gladiateur de *Mundicius*; *Philargurus*, Gladiateur ou eſclave de *Lucilius*, *&c.*

On trouve auſſi fréquemment ſur ces méreaux, des figures ou des têtes différentes, pour caractériſer les divers ſpectacles; telles que celle d'*Apollon*, pour les jeux où il s'agiſſait de Muſique; celle de *Caſtor*, pour les courſes à cheval. Une larve ou maſque pour la Comédie, avec le N°. de la place que chacun devait occuper, en caractères Grecs & Latins, comme III. & au-deſſus Γ. Ces contremarques, pour les entrées, diſtinguaient les divers ordres de places; celles qui ſe payaient de celles qu'on nommait *gratuites*; les places d'honneur, de celles qui leur étaient inférieures, ou de celles qu'occupait le peuple; & c'était ſans doute pour maintenir cette Police qu'on avait établi des Officiers, apellés *deſignatores*, qui fai-

faient lever de leur place, ceux qui en avaient occupé une qui ne leur était pas duë. Depuis que *Pompée* eut établi le premier Théatre, ſtable & ſolide, on prit à cœur d'y prévenir tout déſordre. *Auguſte* le fit par de ſages réglemens, qui fixaient les places des Veſtales, des Prêtres, des Sénateurs, des Chevaliers, des femmes mariées, des jeunes gens, &c. Chaque tribu eut ſon quartier deſigné, & dans chacune de ces diviſions, il y avait quelques loges, ou balcons, qui pouvaient contenir un certain nombre de perſonnes ; il ſemble même que ces loges fermées, ſe louaient, au lieu qu'auparavant on entrait par tout gratis, ſi ce n'eſt que les premiers venus cédaient quelquefois pour de l'argent, à ceux qui venaient trop tard, la place avantageuſe qu'ils occupaient. Ceux [qui en faiſaient en quelque ſorte métier, & au Cirque &

au Théatre] s'apellaient *Locarii*, & ceux qui, faute de place, ſe trouvaient obligés d'être ſur leurs pieds, s'apellaient *Excuneati*, comme étant hors des places qu'on apellait *Cunes*, ils achetaient alors la liberté de s'aſſeoir, ou d'être plus à portée du ſpectacle, & d'ailleurs les Comédiens avaient des places dont ils pouvaient diſpoſer & qu'ils louaient à ceux qui les demandaient. A cela près, l'uſage des Romains n'était point de payer ou de faire payer l'entrée des ſpectacles, qui était libre pour tout citoyen. Les Grecs en uſaient d'une autre maniere. Il eſt certain qu'à *Athénes*, les ſpectateurs payaient l'entrée au Théatre; au commencement, une dragme, qui valait environ la huitiéme partie d'un écu; elle fut réduite enſuite à 2 oboles, petite monoye Attique: mais *Péricles* la fit payer du thréſor public, à l'entrepreneur, qu'ARISTO-

PHANE apelle *Théatrona*, ou *Theatropola*. CASAUBON, sur THEOPHRASTE [Char. Cap. 7. 10. & 12.] observe que pendant que dura l'usage de payer, on recueillait cette finance, après que tout le peuple était assis, par une personne masquée, qui passait dans toutes les files, & qui l'exigeait de tous ceux qui n'avaient pas des billets formels d'exemption. L'usage des *méreaux* ou contremarques Théatrales, devint commun à toutes les villes Grecques, & les villes de la Campanie le suivirent.

Si je m'étendais davantage sur cet hors d'œuvre, je vous ferais trop payer la curiosité qui vous portait d'abord à en être instruit; ainsi, Monsieur, changeons de sujet, en passant à la suite des tableaux.

Dans le 1, Jupiter parait assis sur la nuë, couronné de feuilles de chêne,

l'aigle à ſes côtés, & prêt à lancer la foudre au travers d'un nuage épais, lorſqu'un amour, placé derriére lui, s'empreſſe à lui retenir le bras, en lui montrant le ſceptre de paix qu'il tient de la main gauche, comme pour le faire ſouvenir que des créatures raiſonnables doivent être gouvernées moins par la crainte que par l'amour. D'autres ont cru que le peintre avait voulu exprimer l'empire de l'amour ſur tous les Etres, puiſqu'il a le pouvoir de déſarmer le plus grand des Dieux. Autour de Jupiter s'éléve un Arc-en-Ciel, qui dans la religion Payenne avait un ſens bien différent de celui qu'on lui attache dans la nôtre. La mythologie en avait fait la meſſagére des Dieux; mais une meſſagére de triſtes nouvelles, qui n'annonçait que des guerres & des tempêtes. Auſſi NONIUS l'apelle Αυτάγγελον; & HOMERE la donne pour

meſſagére, à Junon, Déeſſe de la diſcorde & de la fureur. Au lieu que Mercure était le meſſager de la paix & de l'allégreſſe. C'était une idée bien différente de celle qu'en donne MOYSE. [Geneſ. IX.] en le préſentant comme un ſigne de l'alliance que Dieu daigna faire avec les hommes après le Déluge.

OLYMPIODORE raporte un fait ſingulier au ſujet de l'arc-en-Ciel [III. *Meteor. Ariſt.*] que *Ptolomée* obſerva un Iris de ſept couleurs, enſorte dit-il, que les anciens purent avoir l'idée des ſept couleurs qui entrent dans un rayon du ſoleil.

Au-deſſous de ce Tableau, & dans le même encadrement, ſont trois figures; l'une d'une Prêtreſſe, portant une caſſette [*acerra*] très proprement travaillée, deſtinée aux ſacrifices & aux parfums, poſée ſur un baſſin couleur d'or, elle eſt couronnée de verdure, avec un

grand vaſe, les pieds & le bras droit nud, le corps habillé d'une longue robe violette.... dans un compartiment à part, eſt un jeune homme couronné de même, habit & manches courtes de couleur verte, chauſſé & portant une de ces Tables ſacrées, portatives, couleur de métal, qu'on apellait, *Anelabria.* Une figure placée au milieu, repréſente un *Hermés*, ou *Jupiter terminal.*

Le N°. II. repréſente une Chapelle, de marbre feint, apellée *Ædicula*, *delubrum*, ou *Templum* par les Latins, & *ναὸν* par les Grecs. La tournure de celui-ci reſſemble beaucoup à une niche. Sur un pié-d'eſtal arrondi, ou une baſe, qui pourait ètre un petit Autel, [*Ara*] on voit la ſtatuë nuë du Dieu Mars, le caſque en tète, tenant de la droite l'épée Laconienne que les Romains apellaient *Parazonium*, & de la gauche, la lance & le bouclier. Son

culte fut d'abord un hommage à la valeur, qui dégénera en adoration. ARNOBE [IV. p. 63.] prouve par l'autorité d'*Epicarme*, que Mars était un ſimple homme, de *Sparte*, qui ſelon *Sophocle*, nâquit en Thrace, où il était particuliérement revéré. Vous n'ignorez pas, Monſieur, qu'il était adoré chez les Scythes, ſous la figure d'une épée, chez les Romains ſous celle de la lance, qu'on apellait *haſta*, & par les Amazones, ſelon APOLLONIUS [Arg. II. 1175.] ſous la forme d'une pierre noire. C'était une choſe ſinguliére de le voir à Rome, préſider à la paix & à la guerre: *Mars Quirinus*, ou Romain, était le Mars pacifique, & *Mars Gradivus* était le guerrier. Le premier avait ſon Temple dans l'enceinte de Rome, & le ſecond hors de la ville, près de la porte, & ſur la route qu'on apellait, *Via Appia*; peut-être

pour marquer combien la paix eſt précieuſe & eſſentielle dans l'intérieur de l'état, & que la guerre ne doit être employée qu'à en éloigner les ennemis.

Le N°. III. préſente une Venus dans toute ſa nudité, couchée ſur une conque marine, au milieu de la mer. Ayant près d'elle un amour, & un Dauphin qui ſe jouë ſur les flots. Elle parait apuyée nonchalemment ſur le coude droit. La carnation eſt aſſés délicate; ſa chevelure blonde & annellée, lui tombe ſur les épaules, & ſur le ſein; de la main droite, elle tient une eſpéce d'évantail, de couleur de roſe ſéche. Du bout des doigts de la main gauche, elle ſoutient une drapperie légére, ſur laquelle elle repoſe en partie, & que le vent éléve par deſſus ſa tête, & enfin en guiſe de voile. Elle eſt d'une couleur changeante, entre le jaune & le verd doré. La partie interne de la conque eſt

d'un œil incarnat au jour, & dans l'ombre de couleur de plomb, & la partie externe d'un verd lavé tirant sur le blanc. L'amour qui semble mettre en mouvement la coquille, est d'une carnation vive. La mer & le Dauphin de leur couleur naturelle.

Cette piéce à Fresque fut trouvé à *Civita* en 1762. On avertit ici que *Vénus* était ordinairement représentée dans les Jardins. Une Inscription rapportée par GRUTER. p. CII. nomme la Vénus des fameux Jardins de Salluste, *horti Sallustiani :* & PLINE [XXXVI. 7.] parle de celle qu'on voyait à *Athénes* dans les Jardins du sculpteur *Alcaménе*, ἐν κήποις, *inhortis*, peut-être parce que les anciens Payens lui attribuaient la génération, ou la production de toutes choses; delà vient sans doute que les Grecs appellérent κῆπος, *hortus* la partie naturelle de la femme qui sert à la

génération, & qu'on l'appelle *nature* dans notre langue.

Je ne vous dirai pas Monſieur, tout ce que je lis de ſavant ſur ce chapitre, dans le Commentaire des Illuſtres Académiciens, ſur la *Vénus céléſte*, & ſur la *Vénus marine*, qu'ANACREON parait confondre dans les hymnes. La Théologie Payenne eſt ſouvent métaphyſique: la diſtinction & la réunion dont je parle, indiquait les deux principes de la génération, le *feu* & *l'eau* ou l'humeur, dont la combinaiſon à formé le genre humain. Ce tableau fait alluſion à la fable que faiſait naître Vénus de l'écume de la mer; ſon nom d'*Aphrodyte* qui vient d'ἀφρος, *Spuma* l'indique. Les pays où elle fut le plus & le plutôt revérée furent la *Phénicie* & l'*Aſſyrie*, d'où ſon culte paſſa en Egypte & chez les Grecs. Il eſt ſurprenant que les Romains tardérent long-tems à le connaitre; il leur

vint des Etrusques qui l'appellaient *Mur-tia*, & qui du nom *Benoth* ou *Benos* que lui donnaient les Assyriens firent celui de *Vénus*. Surquoi permettez moi de vous renvoyer à SELDEN de *Diis Syris. Synt.* II. 7.

Quant aux coquilles, je vous épargnerai bien des détails d'ailleurs curieux; en me bornant à vous dire qu'il y en avait deux espéces, principalement qu'on appellait Vénériennes; le *Murex* & le *purpura*, mais plus particuliérement celle qui produisait les perles qu'on nommait *Margaritifera*, ou *oreilles de Vénus*, parce que la perle passait pour être comme Vénus, fille du Ciel. Ajoutons sur cette piéce que la mythologie donnait pour attelage à Vénus, les Dauphines dans l'eau, les colombes, les passeraux dans l'air, & les cygnes sur la terre.

Le N°. IV. réunit trois petits tableaux, de femmes couchées & à demi nues.

La premiere d'une Leda qui préſente à manger à un Cigne dans un vaſe ; la ſeconde d'une Baccante qui parait appeller quelqu'un par le petit bruit que rendent les deux premiers doigts, en les gliſſant fortement l'un ſur l'autre, ce qu'on appellait *Concrepare digitos*, ou *Exſcreare*, & dont on uſait ſouvent pour appeller les domeſtiques, ou pour attirer l'attention, comme le faiſaient un Rhèteur nommé *Granius*, dont *St. Jerome* parle *qui adducto ſupercilio, contractiſque naribus, ac frontè rugata, duobus digitulis concrepabat, hoc ſigno ad audiendum Diſcipulos provocans.* Je vous cite ce morceau, parce qu'il peint merveilleuſement un Pedant. Mais ce bruit des doigts était ſurtout le ſignal nocturne dans les rendez-vous. Ainſi OVIDE le maitre en gallanterie dit [Epiſt. XXI. 24.].

Exſcreat ; & fictâ dat modo ſigna notæ.

La troiſiéme figure eſt une citharifte qui pince délicatement les cordes d'une lyre, ou citre. Ces deux derniéres ſont couronnées de liére & demi vétuës, d'une légére drapperie, de couleur changeante du verd au rouge.

Le N°. V. eſt un très beau tableau à freſque, repréſentant Hercule jeune encore, ayant à côté de lui ſur la terre, ſon habit, ſon carquois, ſon arc & ſa maſſue, & combattant tout nud un lion qui veut le dévorer, & dont il déchire lui même la gueule de ſes mains. Cette piéce donne lieu à diverſes recherches, ſur le nom & l'origine des divers Hercules. Hercule Grec s'appella d'abord *Alcée*, d'où on dériva *Alcide*, & enſuite *Heracles* ou *Eracles* de la haine qu'eût pour lui *Junon*. Mais il était plus ancien chez les Orientaux. *Har-Kulle* en langue Punique, ſignifiait un chef de troupes guerriéres. Et ſans entrer dans

la

la distinction des divers Hercules ; le héros de ce nom passa pour être le fondateur de plusieurs villes, & de celle en particulier où se trouve le Tableau. D'autres prétendent que ce fut aux Osques, ou Etrusques, que celle-ci doit sa fondation ; d'abord sous le nom de *herac*, qui en langue Chaldaïque, signifie *brulé ;* ce qui indiquerait que les incendies du Mont Vésuve étaient très anciennes.

Quant au lion, on juge que c'est celui de la forêt de *Némée*, qui étant invulnérable par les armes, ne pouvait, dit la mythologie, être détruit qu'en le suffoquant, selon le langage des Mythologistes & des Poëtes. Cet Hercule y était propre par sa taille giganteſque qu'on lui donne de quatre coudées, τετραπηχυαῖον μὲν γὰρ εἶχε τὸ σῶμα. Ses historiens en font un grand chasseur de lions, dont les trois principaux

étaient celui d'*Helicon*, le *Lesbien*, & celui de *Némée*. Les anciens les nomment sous d'autres noms; mais le nombre est sans doute bien indifférent pour sa mémoire.

Le N°. VI. est l'enlévement du jeune *Hylas*, par trois Nymphes, dans le tems qu'il puisait de l'eau dans le fleuve *Ascanio*. D'autres nomment ce beau jeune homme, *Hilos*, fils d'Hercules, qui en fut très affligé, n'ayant pu découvrir ce qu'il était devenu. Les trois Nymphes sont représentées toutes nues, deux dans le fleuve, & la troisiéme au bord, le saisissant & se disputant leur proye. Les cheveux d'Hylas sont clairs bruns, ou chatains; leurs carnations différent & contrastent agréablement avec celle d'Hercules, qu'on voit entre des arbres cherchant Hylas, & méditant profondément sur sa perte, ou sur le moyen de la reparer. On le voit ronger ses on-

gles dans l'attitude, où PERSE [V. 162.] repréſente *Chereſtrate*, délibérant s'il abandonnerait *Chriſeïde*; en ces termes: *Crudum unguem abrodit.* THEOCRITE [I. C. V. & Idylle XIII. 7.] raconte cette aventure, de même qu'APOLLONIUS, & bien d'autres qui en ont parlé.

Le N°. VII. eſt une des plus belles Freſques que l'on ait découvert, & mérite toute l'attention des amateurs, non ſeulement par la force du deſſein & de l'action, mais encore par l'excellence du coloris & la délicateſſe des carnations. C'eſt une vuë de mer & d'éceuils ſur l'un deſquels, au pied d'un rocher eſcarpé, on voit deſcendre Andromède, ſoutenue d'un bras par Perſée, qui vient de la délivrer. Elle a les cheveux blonds, rattachés d'un ruban, une robe legére de couleur d'or, avec un bord frangé de bleu turquin, qui tombe de l'épaule

gauche sur la hanche droite, en laissant tout ce côté, de même que les bras à découvert: son air dolent & touché de reconnaissance est très bien rendu. *Persée* a la carnation vive & forte, les cheveux d'un brun clair, absolument nud, à l'exception d'un manteau [*Chlamis*] d'un rouge terne qui lui tombe sur le dos, rattaché sur la poitrine par un lacet, en lui couvrant une partie de la cuisse droite & du bras gauche, & en partie la tête de Meduse, qu'on entrevoit suspendue à un cordon qui passe en travers du corps; il a la main gauche apuyée sur une arme formée comme une petite hallebarde, dont l'extrémité a deux pointes, l'une longue & droite, & l'autre plus courte & recourbée en faucille: elle est précisément ainsi dépeinte sur diverses médailles, qu'on voit dans BEGGER [Th. Br. p. 1551. & 567.] derriére sa tête pend

une espéce de capuchon, que HYGIN apelle *petasus*, ce fameux chapeau ou bonnet qui le rendait invisible. A quelque distance on voit assises sur un rocher, deux Nymphes, qui paraissent attentives à la délivrance d'Andromede, en robes blanches, le bras & le flanc découverts. Ce tableau a de grandes beautés, quoique la fresque manque en quelques endroits; ce qui empêche de voir le monstre. OVIDE [Art. I. v. 53.] dit que la scène de cet événement s'était passée aux Indes.

Andromedam Perseus nigris portarat ab Indis.

Selon le langage des anciens, qui apellaient *Indes* & Ethyopie, tout ce qui était au-delà de la mer Mediterranée. *Persée* fut illustre dans la fable, par sa naissance & par ses exploits, il naquit de Jupiter & de Danaë, chez laquelle il s'introduisit, changé en pluye d'or.

Surquoi, Monſieur, en faiſant un petit écart, on nous rapelle cet endroit de TERENCE [Eun. A. III. Sc. 5.] qui repréſente une courtiſanne dans ſa chambre, où l'on voyait le tableau de cette avanture; DONAT ſon commentateur, dit agréablement, *quæ aptior pictura domui Meretricis?* Auſſi les Payens en firent des plaiſanteries. St. AUGUSTIN [Civ. Dei VII. 12.] aſſure qu'il y avait à Rome un Jupiter monnoyé; *Jupiter pecunia*, & PAUSANIAS, [III. 19.] dit, qu'à Sparte, il y avait un Temple conſacré à *Jupiter Plouſios.* HOMERE [Iliad. XIV. 320.] apelle Perſée le plus illuſtre des hommes. HERODOTE [VII. 61.] ajoute qu'on l'adorait en Egypte, & qu'Hercule faiſait gloire de deſcendre, de Perſée & d'Andromede, qui eurent pour petit fils *Alcée*, pére d'Amphytrion, & *Electrion*, pére d'Alcméne.

Je pourais, Monsieur, vous dire bien des choses sur la tête de Meduse l'une des Gorgones : mais comment accorder ce que les uns disent de son étonnante beauté, qui pétrifiait ceux qui la regardaient, avec la figure hideuse d'une tête que la vengeance de Minerve avait hérissée de serpens ?

Le sujet du N°. VIII. n'est pas bien développé. Cependant il parait que le peintre en représentant une jeune beauté, couchée sur un lit de repos très propre ; embrassant un beau jeune homme, couronné de lierre, & nuds l'un & l'autre ; a eu intention de peindre le lit nuptial de Bacchus & d'Arianne.

Ce pourait être aussi une de ces peintures libres, dont nous avons parlé cidevant, que l'on plaçait fréquemment dans les appartemens consacrés à la volupté, qui font briller l'art en deshonorant l'artiste ; comme le dit très bien

SIDONIUS APOLLINAIRE. II. Ep. 2. *pictura quæ sicut ornat artem, sic devenustat artificem.* Auprès de ce lit est placée une femme jouant de la lyre.

Le N°. IX. présente un Tableau qui contient deux figures séparées. On voit une femme couronnée d'olive, vêtue de verd, avec de longs cheveux épars ; une partie du sein découvert & un rameau d'olivier à la main, qui parait désigner la paix. L'autre figure est celle d'un bel homme, vû par devant, & nud, à l'exception d'un espéce de manteau Royal, tenant de la droite une épée courte dans son fourreau, & de la gauche une longue lance. On a conjecturé que ce pouvait être *Pelée*, que les anciens disaient l'inventeur de l'épée courte, ou du poignard.

Le N°. X. est médiocrement intéressant. C'est un jeune homme nud, à l'exception d'une drapperie violette qui

lui paſſe du bras gauche ſur le dos ; la maniére dont il eſt placé ſur un grand diſque, ou plat antique, rend aſſez vraiſemblable que c'était la figure de *Comus*, le Dieu des feſtins, ou de l'yvreſſe. On connait le *Bacchus Comuſte*, dans les *Nub. V. boſ.*

Le N°. XI. réunit deux morceaux de peinture, dont l'un préſente un jeune homme, nud, dans un char leger à deux roues, attelé de deux licornes qu'il preſſe à la courſe. D'autres veulent que ce ſoit le char du ſoleil, quoique la plûpart des Auteurs ayent repréſenté le char d'Apollon à quatre courſiers. Mais il eſt vrai qu'HOMERE ne parle jamais de quadrige pour les Dieux, & que dans les tems héroïques, il ne fut queſtion que du *Biga*, ou du char à deux chevaux.

Le N°. XII. raſſemble dans un ſeul

tableau, trois *Canefores*. Ces vierges nobles, conſacrées à Minerve, qui dans les ſolemnités des Panathenées, & les autres proceſſions faites à l'honneur de cette Déeſſe, portaient ſur leur tête les paniers ou corbeilles, remplies des choſes deſtinées à ſes ſacrifices. Il ſe peut que ce fuſſent des copies des belles Canefores de bronze de Policléte, que Verres avait enlevées en Sicile, outre tant d'autres déprédations dont *Ciceron* l'accuſe dans ſes fameuſes harangues. *Verr. VI. 3.*

Le N°. XIII. repréſente deux femmes nuës, d'une belle figure à mi-corps & plus, entre leſquelles eſt une figure d'homme habillé, à tête rayonnante, comme celle de la femme qu'il a à ſa droite; mais on n'y apperçoit rien d'inſtructif, ni d'hiſtorique.

J'eſpére, Monſieur, de vous préſenter dans la ſuite, des images plus intéreſſantes.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

à Lauſanne ce 30 Décembre 1750.

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur.

LETTRE XI.

MONSIEUR,

LE N°. XIV. eſt un ſacrifice ou une offrande des prémices de la campagne. Un jeune homme d'une carnation fort brune, nud juſqu'à la ceinture, ceint d'une peau, la tête couronnée d'herbages, tient des deux mains une eſpéce de van rempli de légumes & d'autres productions de la terre, qu'il eſt prêt à

verſer aux pieds d'un petit autel ruſtique, ſur lequel eſt poſée une très petite ſtatuë de Priape, couleur de bronze : vis-à-vis de l'autel eſt une femme couronnée de feuillages, tenant un vaſe de la droite & un diſque ou plat de la gauche, pour les libations, l'un & l'autre de couleur jaune ; le van parait de paille, comme on en voit encore aujourd'hui : cette femme eſt vêtuë d'une tunique aurore, avec une mante verte. La place où ſe faiſait la cérémonie eſt fermée par deux petits termes ou hermes. On a conjecturé que la figure du milieu dénotait la Déïte locale, & les deux autres les confins du territoire, ou que les trois enſemble indiquaient *Mercure Triſmegiſte*, apellé autrement *Tricephalos*, ou à trois têtes ; peut-être encore avait-on en vuë *Hecate*, à trois faces, qu'on plaçait aſſez communément dans une place où ſe préſentaient trois

chemins, comme garde de leur ſureté.

Ce Tableau ſert néanmoins à prouver divers uſages de la mythologie, & de la Religion Payenne. *Priape* était la Divinité protectrice des vignes & des jardins, & en cette qualité, on lui offrait les prémices de la campagne dans chaque ſaiſon. En conſéquence dequoi on le fait parler ainſi.

Vere roſa, autumno pomis, æſtate frequentor ſpicis.... Epigr. 87.

C'était même dans un ſens plus général le Dieu de la Nature ou de la génération, adoré en Gréce, ſous le nom de Priape, en Egypte ſous le nom d'*Orus*.

Mercure ou le Dieu *Terme* était toujours repréſenté ſur une baſe quarrée, la tête ſeule, & ſans mains, comme pour exprimer que le Dieu de la Nature n'avait pas beſoin de mains pour obſerver. C'eſt peut être une idée nouvelle; mais que je crois en ce cas pouvoir préſenter.

Autour de l'*Hermes* on avait coutume d'amonceller des pierres, & c'était un acte de Religion pour les Payens, d'en ajouter une au monceau, comme pour affermir ſon culte & concourir à lui dreſſer un autel.

La triple face qu'on lui donnait était ſelon les uns, une image allégorique de ſa triple puiſſance dans le *Ciel*, ſur la *mer* & ſur la *terre*, & ſelon d'autres, une déſignation des trois parties de la Philoſophie, la *Phiſique*, la *Logique* & la *Morale*. Mais on donne trop de vuës, ou des vuës trop recherchées au Peintre, & peut être faudrait il ſe contenter de dire ſimplement avec *Senéque* [*de benef.* Lib. 3.] *Quia ita Pictori viſum eſt.*

Le N°. XV. réunit quatre portraits de figure circulaire, repréſentans deux hommes & deux femmes, à mi-corps; dont la parure ou les attributs n'apprennent rien de nouveau. La premiére eſt la feu-

le qui à donné lieu à quelque recherche. C'eſt une femme vêtuë d'une robe rouge ſans manche, coëffée d'une eſpéce de bonnet bleu turquin. Elle porte un plat qui parait d'argent, rempli de fruits, au milieu deſquels on voit élevé perpendiculairement quelque choſe d'aſſez indéfini, qui pourait être un carotte, & plutôt diſent Mrs. les Commentateurs, la figure d'un *Pallus* ou d'un fruit conſacré à Priape, ou à Vénus. Elle paraiſſait toujours dans les miſtères obcénes de Bacchus; dans les fêtes Priapées, & très ſouvent dans les feſtins, ou l'on buvait ſouvent dans des verres qui lui reſſemblaient, (1) de même que le pain qu'on ſervait dans les repas. On en faiſait de cuir rouge, & de bois, que l'on offrait à cette libidineuſe divinité. On en portait en pom-

(1) On les appellait *Phallovitrobola* ou *Pocula Priapea.*

pe ſur un chariot, dans la luſtration des champs; & c'était une Matrone qui l'avait couronné de fleurs. On en pendait qui étaient faits de métal, au col des enfans, dans l'idée de les préſerver de certains maux.

Les trois autres têtes ſont rélatives à Bacchus, dans un autre goût.

Le N°. XVI. n'a rien de remarquable. On y voit à côté d'une femme qui porte un plat, & qui pourait être une Prêtreſſe avec ſon offrande, un homme entiérement habillé de rouge, qui a les pieds & les jambes nuës; ſurquoi on rappellera que les Miniſtres de la Religion n'entrait dans les temples qu'avec cette précaution; outre que c'était fort l'uſage des Grecs, d'aller déchauſſés.

Le N°. XVII. eſt l'un des morceaux à freſque les plus curieux, & repréſente une cérémonie ſacrée à l'honneur de Bacchus, dont les attributs ſont indubitablement

bitablement le cymbale, & le thyrſe qu'on voit ici liés à une haute colomne cannelée, ſur l'abaque de laquelle s'éléve une piéce cylindrique qu'on ne peut pas bien déffinir. A la même colomne eſt attaché par de fortes bandelettes un arbre tronqué avec ſon feuillage, & un thyrſe poſé en travers, auquel eſt appendu le cymbale. On rapporte également aux cérémonies Bacchiques, l'échelle triangulaire qui était d'uſage dans les vendanges, à la pointe de laquelle ſont liés des ſarmens de vigne. Au bas de la colomne eſt apuyé un *Ara* ou petit autel, ſur lequel eſt placé un *Hermes*, avec une guirlande de pampre, autour de la guaine ronde qui lui ſert de ſupport, ſur cet autel, ou table ſacrée, eſt poſé d'un côté un vaſe, & de l'autre une branche de palmier; à terre eſt un roſeau ou canne à nœuds, & un livre ceint de bandelettes au pied

de l'autel. Aux deux côtés ſont deux figures debout, l'une & l'autre couronnées de pampre, & tenant un thyrſe.

Sur le thyrſe on obſerve d'après *Euſthatius*, qu'il y avait des thyrſes à accens graves qui étaient les *thyrſes Bachiques*, & d'autres à accent aigû qui étaient les *thyrſes nuptiaus.*

Les colomnes rondes étaient conſacrées à Bacchus; on les diſtinguait des colomnes quarées ou Pilaſtres, auxquels on attachait les noms des proſcrits, des débiteurs frauduleux & inſolvables, & des perſonnes infames, comme *Cornelius Nepos* le dit des colomnes *Eleuſines.* (2) Les Latins les appellaient *pilas lapideas*, & les Grecs στηλαι, d'où ſe dérivaient στηλιτευμα, στηλιτευτικὸς λογος. &c. pour dire les Satyres les libelles & les piéces infamantes.

(2) CORN. NEP. in Alcibiad. C. 4. & 6.

Non seulement la colomne ronde était consacrée à Bacchus ; mais anciennement elle représentait Bacchus lui même, sous le nom de Διόνυσος στύλος ou de *Bacchus columna.* Nous voyons dans *Plutarque* & dans *Clément d'Alexandrie*, que les premiéres statuës que les hommes élevérent à l'honneur des Dieux, ne furent autre chose que des perches, des bois élevés, des troncs d'arbres ; ce qui donne lieu ensuite, de former des colomnes rondes à l'imitation des bois qui croissaient ainsi naturellement ; d'où l'on passa aisément à les faire de pierre ou de marbre pour les rendre plus durables, & comme les perches, les colomnes, les termes furent ainsi employés pour limites des territoires, ou des possessions particuliéres, & qu'il importait aux hommes & aux sociétés qu'elles fussent respectées, pour rendre les menaces dénoncées aux violateurs, plus effrayantes,

on en fit des Dieux. Le bois & la pierre devinrent ainſi des divinités, d'où vinrent le *Jupiter terminale*, & les autres Dieux des confins.

Les Héros & les conquérans firent auſſi ſervir les colomnes & les arbres, même à marquer le terme de leurs conquêtes, comme les Mythologiſtes le diſent de Bacchus en Orient, & d'Hercules en Occident; *Hérodote* de Seſoſtris & de pluſieurs autres. Ceux qui voyaient ces monumens, accompagnés quelquefois d'un autel, ſe repréſentant le ſacrifice ſolemnel, qui avait été fait dans ce lieu là au Dieu *Terminus*, par les chefs des deux Nations voiſines, s'accoutumérent à les reſpecter, & à regarder comme inviolables les bornes qui ſéparaient les domaines même des particuliers. Que ſi l'on admet l'opinion, d'ailleurs plauſible, que l'idolatrie a eu en bonne partie pour origine la mémoire & la renom-

mée des illuſtres morts, ſur le tombeau deſquels on élevait ſouvent des colomnes; on comprendra ſans peine avec quelle facilité on en vint à diviniſer les defunts, qui s'étaient rendus célébres par leurs exploits. Ces colomnes leur furent d'abord dédiées, puis elles devinrent elles-mêmes les objets de la vénération religieuſe, & c'eſt de cet uſage ſi ancien des colomnes ſur les ſepulchres, qu'*Homére* [Iliad. 11. V. 14.] fait dériver l'uſage d'en faire l'image ou l'expreſſion même des Dieux. C'eſt ainſi que les Phéniciens & les Egyptiens honorérent les premiers ces hommes bienfaiſans, qui avaient procuré au genre humain quelque avantage conſidérable. Une ſimple verge marquant le tombeau, fut ſubſtituée à celui qu'elle déſignait; comme nous l'apprennent, *Sanchoniaton*, *St. Auguſtin*, *Tertullien*, & nombre d'autres: l'art leur ſubſtitua bien-tôt des colomnes, &

comme l'on écrivait le nom & l'éloge d'un défunt illuſtre ſur ſa colomne, on imagina enſuite l'idée de noter d'infamie ceux qui la méritaient, en gravant leurs noms avec des termes d'indignation ſur des colomnes d'un autre genre, comme étant morts civilement par leur infamie & par leurs forfaits. Ainſi, dit *Clément d'Alexandrie* [Strom. V. p. 574.] *Hyparque* ayant revelé les myſtéres de Pythagore, on érigea une colomne avec ſon nom, comme s'il fut déja mort.

Le thyrſe ne laiſſe aucun doute, que la Divinité déſignée ne fut Bacchus, qui était compté entre les Dieux des chemins, [*Dii viales*] comme le *Duſari* des Arabes, l'*Agieos* des Athéniens & d'autres. Un Paſſage de *Maxime de Tyr*, (3) nous apprenant d'ailleurs que les agriculteurs honnoraient Bacchus, ſous l'emblème ou

(3) Serm. XXXVIII.

la figure d'un pilier, ou d'une tige d'arbre pelée qu'ils plantaient dans leurs jardins, en guiſe de ſimulachre ruſtique de Bacchus & de Priape.

L'*Hermes* ou *Priape*, qu'on voit au pied de la colomne, & qu'on croyait fils de Bacchus, confirmerait cette idée.

L'arbre attaché à la colomne pouvait être l'eſpéce d'arbre conſacrée à Bacchus, outre que Priape était auſſi le gardien des bois, & que les arbres, ſur-tout les plus grands & les plus touffus, furent ſelon PLINE [XII. 1.] les premiers Temples conſacrés aux Dieux. *Hæc fuere Numinum Templa*, dit-il, *priſcoque ritu ſimplicia rura etiamnum Deo præcellentem arborem dicam*; le chêne verd [*Ilex*] était comme on ſait, ſpécialement conſacré à Jupiter & ſous ſa protection, & ſi, comme quelques ſavans l'ont cru, la colomne déſignait la Déeſſe *Tellus*, ou la terre, le chêne & le pin lui appartenaient auſſi;

& en ce cas la colomne marquerait la consécration, & l'autel, le sacrifice ou le culte. Si on l'explique de cette maniére, la tète qu'on a dit être celle d'Hermés, pourra aussi être celle de Bacchus. L'usage des Payens, même dans les villes, étant d'adorer ce Dieu, représenté de cette façon: Bacchus se trouvant fréquemment représenté avec la tète seule, sur une base en bois, en pierre, en bronze & en or. Dans cette supposition, ce Dieu se trouverait figuré dans ce tableau sous les trois différentes images, de *colomne*, *d'arbre* & d'une *tête*.

Les vases, les fascettes, & la table sacrée étaient employées dans les sacrifices.

La palme est communément un attribut du culte d'Isis, de même que de Bacchus & du soleil.

Le livre pouvait être le Breviaire des Prêtres qui devaient lire le formulaire des priéres, que le peuple repetait après lui.

On en a plusieurs exemples dans l'antiquité, & l'un des plus célébres est celui de l'Empereur *Claude*, qui, dans les cas de tremblement de terre, ou d'autre calamité publique, intimait la priére au peuple, en la prononçant à haute voix au Rostres, à la tête du peuple Romain, en qualité de Souverain Pontife. *Pro rostris populo Romano præibat.* [SUETON. Claud. 20.] ce qui était une véritable procession. On en recita de même, lorsque *Vespasien* eut rebâti le Capitole: *Valere Maxime*, dit, que la même cérémonie se célébra par Scipion l'Africain, le jeune, lorsqu'il fit la cloture du lustre en qualité de Censeur. Les formulaires dont *Aulugelle* fait mention, [XIII. 22.] s'apellaient *indigitamenta*, ou *libri Pontificales.* On avait aussi des Rituels, proprement ainsi nommés, qui étaient le recueil des cérémonies religieuses, observées par les Etrusques: on y trouvait toutes les

solemnités qui devaient être observées à la consécration des Temples, des Villes, des Autels, des Chapelles, des portes, des murailles.

Au N°. XVIII. peint sur un fond rouge, on voit une femme ailée, blonde, dont la carnation est délicate; elle est vêtue d'une robe jaune, bordée de blanc, liée par une ceinture de maniére à laisser à découvert la cuisse gauche: ses ailes sont blanches & peuvent également convenir à la *Fortune*, à la *Paix*, à la *Victoire* & à la *Justice*, qui sont toutes représentées avec des ailes, de même que tous les génies qu'on regardait comme les ministres ou les messagers des principales Divinités. Ici ce serait plutôt *la fortune*, ou un génie à ses ordres, parce qu'elle tient une corne d'abondance. Cette fameuse corne d'*Amalthée* qui avait la vertu de répandre les biens & les richesses à ceux que la fortune favorisait. On l'apellait *Cornucopia*, qui d'abord ne

désignait que les richesses du premier âge; l'eau naturelle qu'on bûvait alors dans une corne, & les fruits croissans sans culture, qui dans cet âge simple était le seul aliment des hommes. On crut voir sortir au milieu des fruits de cette corne d'abondance, la pointe ou le tranchant d'un soc de charuë; & l'on se souvient que l'*Agostino*, [Dial. II. §. 42.] rapporte avoir vû à Rome une corne de bronze antique, où ce soc paraissait à découvert, pour montrer dans ce premier instrument de l'agriculture, que le travail était la source des vrayes richesses: Mais quelqu'un observa que ce travail pénible ne répondrait pas à la simplicité de ce premier âge, où les hommes jouïssaient sans effort des présens de la nature. Il n'est pas surprenant qu'on eut déviniſé l'abondance. On en fit donc la Déesse *Copia*, comme nous le voyons dans ce vers d'*Horace*, [Carm. Sec. V. 59.]

. . . *Apparetque beata pleno Copia Cornu*,

Et le Scholiaſte de *Stace* l'apelle, *Miniſtre de la fortune*; ailleurs elle eſt apellée la Déeſſe des richeſſes; parce, dit-on, qu'Hercules dédia la corne d'Achelons à cette Déeſſe. *Quod & Copiæ Deæ Divitiarum* [Hercules] *dedicavit*. Elle eſt repréſentée avec une ſimple ſemelle aux pieds, rattachée par de legers fils. C'était la *ſolea* des Romains, différente de la chauſſure Grecque, apellée *crepida*, qui avait pluſieurs ſemelles couſues enſemble. CATULLE l'apelle *Arguta*, parce qu'elle faiſait plus de bruit que l'autre.

Le N°. XIX. préſente deux femmes nues par devant, juſqu'à mi-corps, peintes à Freſque, & l'une très endommagée, ayant perdu la tête, & tenant de la droite un rameau, les pieds nuds: l'autre couronnée de lierre, tient ſur le bras gauche

un panier long dosier, d'une figure peu commune, mais qui parait être un panier de vendange, couronné de fleurs & entouré d'une bande ou fascette, selon l'usage des offrandes dans les cérémonies sacrées. On a jugé avec beaucoup d'apparence que c'étaient deux Prêtresses de Bacchus, employées dans les *fêtes Thalisiennes*, que les agriculteurs célébraient après les recoltes, pour en offrir les prémices à Bacchus, à Cerés & aux autres Déïtes de la campagne, COLUMELLA [X. 300.] nomme divers paniers de joncs dans lesquels se faisaient ces offrandes, d'herbages, de legumes, de fruits & de fleurs. Vous trouverez, Monsieur, dans ce seul Passage, une description fleurie de ces présens champêtres, & des paniers ou corbeilles dont on se servait pour les présenter à Bacchus; tels que le *Calathus*, *fiscina*, *serpiculum*, auxquels on peut joindre le *Calathiscus*, qui était une cor-

beille legére, propre aux femmes. Je vous donne ce morceau charmant de vers, pour vous délaſſer de la ſechereſſe des deſcriptions Proſaïques.

Formoſo Nais puero formoſior ipſa
Fer CALATHIS *violam, & nigro*
permiſta liguſtro
Balſama cum caſia nectens, croceoſque
Corymbos
Sparge mero Bacchi; nam Bacchus con-
dit odores.
Et vos agreſtes, duro qui pollice molles
Demetitis flores, cano jam vimine tex-
tum
Sirpiculum ferrugineis onerata hyacin-
thiis:
Jam roſa diſtendat contorti ſtamina
JUNCI,
Preſſaque flammeola rumpatur fiſcina
CALTHA.

Je ne ſaurais, ce me ſemble, finir plus agréablement cette lettre, que par

une guirlande qui ſemble avoir été tiſſue de la main des graces.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

à Lauſanne

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

LETTRE XII.

MONSIEUR,

JE recommence mes deſcriptions par un tableau à freſque, N°. XX. partagé en deux piéces, dans leſquelles ſur un fond noir on voit deux jeunes femmes, dont les cheveux blonds ſont annellés & rattachés par des rubans ou des bandelettes jaunes, de petits cercles d'or aux oreilles, les bras nuds juſqu'aux épau-

les ; la tunique de l'une d'un verd clair, & le manteau ou la drapperie extérieure rouge ; la tunique de l'autre, rouge & la drapperie extérieure vert doré : l'une & l'autre ſont aſſiſes ſur des ſiéges de bois, couleur de noyer, garnis de couſſins d'un bleu céleſte. La premiére tient un feuillage qui pourait être d'oranger, arbre conſacré à *Vénus*, qui planta, dit-on, le premier dans l'Isle de Chypre, & qui procura peut-être, par ſes ſoins, ce beau fruit, qu'on apella dans le premier enchantement, *la pomme des Heſperides*, ou *la pomme d'or*. On voit ſouvent une large feuille d'arbre dans la main des Miniſtres de la Religion. L'autre femme tient des deux mains apuyé ſur ſa cuiſſe, un vaſe de couleur d'argent, de forme longue, cylindrique & le fond convexe, entouré de feuillage vers ſon bord, & vraiſemblablement rempli de parfums ; tout cela & la parure élégante de ces femmes, à fait

juger

juger que c'étaient des Prêtresses de Vénus, employées à lui faire une offrande; les parfums, les baumes, les miroirs, les fleurs, étant employés à cet usage, comme tout ce qui pouvait servir à relever la beauté.

Le N°. XXI. représente un jeune homme dormant, nud, en pleine campagne, hors un leger manteau rouge, qui lui passe derriére les épaules, & des bottines à mi-jambes d'un bleu turquin, un petit casque en tête, ou chapeau Thessalien, qu'on apellait *petasus*, & une lance qui lui échappe presque de la main gauche; toute son attitude & tous ses traits expriment très bien un profond sommeil. Il est assez aparent que le peintre a voulu figurer *Endymion*, à moins que ce ne soit un chasseur, vû qu'il a un chien à côté de lui; mais une lance, & la nudité ne paraissent être ni une arme, ni un équipage de chasseur.

Dans le même quadre, on voit au bas du tableau, deux très jolis morceaux circulaires, repréſentans deux génies, dont l'un tenant une ligne, a ſur la tête un chapeau aſſez reſſemblant aux nôtres. C'était le *pileus umbellatus*, qu'on a vû ſur la tête d'*Uliſſe*, & dans une médaille de la famille *Mamilia*. L'autre tenant un plat couleur d'or de la droite, & un ſceptre de la gauche, parait en attitude de faire une offrande à Vénus.

Le N°. XXII eſt une piéce aſſez ſinguliére. Deux femmes aîlées, qu'on croit être des génies, nuës juſques à mi-corps, avec une eſpéce de juppe d'un bleu céléſte, ſoutenuë par une écharpe rouge, qui prend depuis l'épaule, tiennent en volant une banderolle ou guirlande, attachée en ſimetrie à la perche d'un pavillon très artiſtement orné, en forme de dais, qu'on appellait *umbraculum*, ſouvent employé dans les cérémonies de la

Religion. On préſume que ce pouvait être ici dans les fêtes de Céres & de Bacchus, vû que ces femmes ailées, tiennent d'une main un plat chargé de prémices, dont elles paraiſſent faire l'offrande. Le dais était en uſage pour la plupart des divinités; il fut de peau, dans le tems que les ſimulachres étaient de bois; mais le luxe religieux y mêt enſuite toute la magnificence poſſible.

Aurea pellebant rapidos umbracula ſoles. dit OVIDE [*Faſt.* II. 311.] On n'épargnait rien ſurtout à Vénus. Une petite ſingularité eſt que les aîles des génies ſont de diverſes couleurs.

Le Tableau XXIII. n'a de remarquable qu'une demi buſte de femme, ſur un fond noir, mais d'un coloris qui étonna par ſa fraicheur & ſa parfaite conſervation. On le croit copié d'un vrai buſte de marbre avec quelque caricature pittoreſque de chevelure & de fleurs.

D'ailleurs il n'eſt pas ſans exemple, comme on la vû ci-devant, que le marbre antique ſoit coloré. On voit dans le cabinet du Roi, des ſtatuës de marbre blanc, dont les cheveux ſont peints en noir; & *Calliſtrate* [St. IV.] d'écrivant la ſtatuë d'un Ethyopien fait de marbre noir, dit que le ſculpteur avait eu l'adreſſe de ménager une veine blanche, pour en tirer la prunelle, comme les ont en effet les Négres; outre que cette piéce peut avoir été priſe d'un Cammée, avec lequel elle a beaucoup de rapport. Cette tête eſt ornée d'un Diadème, qui déſigne une Reine, ou une divinité. On ſe ſouvint à cette occaſion de la Déeſſe *Praxidice* ſœur de *Soter*, & mére de la *Concorde* & de la vertu; dont on ne figurait jamais que la tête, & à laquelle on n'offrait que la tête des victimes qu'on lui immolait: Mais Monſieur, comment pouvait elle avoir une ſi eſtimable famil-

le, ſi comme d'autres Mythologiſtes l'ont crû, elle était la même chez les Grecs qu'était chez les Latins *Laverna* Déeſſe des voleurs & des hypocrites, comme le dépeint HORACE [I. Epiſ. XVI. 60.] dans la priére d'un ſcélerat, qui voudrait garder les apparences de l'honnête homme.

Labra movet metuens audiri: pulchra Laverna
Da mihi fallere, da juſtum ſanctumque videri:
Noctem peccatis, & fraudibus objice nubem.

Mais il eſt vrai que preſque tous les Dieux des Payens avaient des vices, & que les hommes s'étaient faits des modéles qui puſſent autoriſer tous leurs penchans.

Au deſſous de cette piéce eſt une femme aîlée, en attitude de marcher; ſa robe eſt d'un rouge terni, bordée de bleu, el-

le eſt ſans manche, attachée par une ceinture, & ouverte ſur les côtés, de façon à laiſſer la cuiſſe à découvert. C'eſt ainſi que les portaient les filles de Sparte. La palme qu'elle tient de la droite caractériſe la victoire, il eſt fait ſouvent mention chez les anciens des *Statuæ palmares*, ou des peintures de cette Déeſſe, dans les palais des maiſons Illuſtres, par les exploits de leurs poſſeſſeurs.

Le XXIV. Tableau repréſente ſur une freſque rouge, une très belle figure de femme preſqu'entiérement nuë, vuë par le dos, un peu de côté : un voile léger, de couleur changeante entre le verd & la couleur d'or, frangé d'un bleu pâle, flotte à longs replis, paſſe du bras gauche ſur la cuiſſe droite, en voltigeant d'une maniére très gracieuſe; la carnation eſt très délicate, & ſes cheveux blonds, ſont rattachés en nœuds ſur ſa tête. L'attitude eſt celle d'une danſeuſe, de celles

qu'on appellait *Cernophores*, qui danſaient, en tenant un vaſe à la main. Celle-ci tient un grand plat d'argent de la gauche, tandis que de la droite quelle étend avec grace, elle pince légérement un pli du voile pour l'éloigner de ſon corps. Sa danſe eſt caractériſée, en ce que par un mouvement propre à la danſe Lacédémonienne, qu'on appellait *ecclactiſme*, elle ſe frappait le derriére en ſautant.

Le N°. XXV. préſente deux piéces dans un même cadre. Dans le premier, deux génies paraiſſent s'efforcer à dreſſer une lance alternativement colorée de jaune & de bleu, à laquelle eſt attachée une banderole blanche, & à la planter aux pieds d'un autel de porphyre, ſur lequel ſont deux colombes qui devaient ſans doute être ſacrifiées à Vénus. Un troiſiéme génie tient un uſtencile dont l'uſage n'eſt pas bien connu.

La ſeconde piéce eſt un morceau de friſe ſur lequel ſont peints des oiſeaux & des fruits, entre leſquels eſt *lunedum*, ou *unedo*, fruit de montagne, d'un gout auſtére & piquant, de la groſſeur d'une fraiſe qui ſerait inégale & raboteuſe.

Le N°. XXVI. de deux piéces, repréſente dans l'une une compoſition de caprice, ou d'architecture de fantaiſie, au centre duquel eſt une femme drappée & debout; aux côtés ſont poſées deux lyres, faiſant l'effet de deux anſes, contre leſquelles s'apuye une guirlande de verdure & de fleurs. Surquoi on obſerve que la lyre exprimait l'harmonie, l'union, & même l'amour conjugal, de même que la couronne de fleurs ou de verdure qui accompagnait toujours l'hymenée.

La ſeconde piéce eſt le tableau d'une danſeuſe toute nuë, & vuë par l'échine; ſa figure eſt belle & l'on penſa d'abord que ce pouvait être *Vénus Callipiga*, ou

aux belles feſſes ; mais ſon attitude en mouvement aſſez libre perſuada que c'était plutôt une de ces courtiſannes, qui dans les jeux floraux ſe dépouillaient nuës ſur le Théatre, & attiraient les ſpectateurs par la varieté & la laſciveté de leurs jeux.

Le XXVII. Tableau eſt la fable de Daphné, qui ſe défend des pourſuites d'Apollon : ce Dieu eſt nud, à une legére drapperie près qui lui flotte ſur le dos, & il eſt déſigné par un carquois couleur d'or : la Nymphe eſt nuë de même, à l'exception d'une drapperie d'un verd changeant qui tombe derriére l'épaule & qui revient ſur ce que la pudeur fait cacher ; elle eſt aſſiſe un peu de côté avec tous les indices & les traits de la frayeur. Auprès d'elle eſt un laurier pour indiquer ce qu'elle va devenir ; car dans ce moment, ſelon OVIDE, *Nondùm laurus erat.* [Metam. I. 450.]

Le N°. XXVIII. eſt un vrai tableau, par l'action vive & intéreſſante des deux perſonnages qui le compoſent. C'eſt Ariadne, qui d'un air paſſant & animé, ſuit Bacchus, qui, ſuivant la fable, la conduit au Ciel.

Et, pariter Cœli ſumma petamus, ait;
Tu mihi juncta thoro, mihi juncta vocabula ſume:
Jam tibi mutatæ LIBERA *nomen erit.*

C'eſt ainſi qu'OVIDE, [Faſtor. III. 510.] parle de cette Apothéoſe, & qu'il fait parler *Bacchus*, ou *Liber* à ſa nouvelle épouſe, qui fut adorée par les Romains, ſous le nom de *Libera*.

Elle eſt repréſentée avec des cheveux blonds, tombans en boucles, relevés par une eſpéce de thiaré couleur d'or, & une chaine de même couleur, qui traverſe de l'épaule gauche ſous le bras droit, elle eſt nuë juſqu'à la ceinture, dès-là elle eſt couverte d'un voile couleur de roſe fé-

che, qui descend jusques sur les pieds & qu'elle tient voltigeant par-dessus sa tête. Bacchus, couronné de lierre, les cheveux d'un beau chatain clair, un thyrse verd en main, une peau lui traverse la poitrine, & le reste du corps est couvert d'une drapperie legére de couleur changeante, du jaune au verd, dont la partie gauche voltige; l'un & l'autre ont des espéces de bottines blanches.

Le XXIX. Tableau devait être très beau, à en juger par ce qui en reste. Un homme tout nud d'une carnation fort brune, assis sur une large pierre, joue de deux flutes, ayant à côté de lui son *pedum*, houlette, ou baton crochu dont les bergers se servaient pour arrêter le bétail par les jambes, quand ils voulaient s'en saisir; *Virga incurvata*, [dit SERVIUS] *undè retinentur pecudum pedes.* Il ne reste du jeune homme qui est debout devant lui, qu'une partie des jambes;

tout ce morceau eſt gâté. On a jugé que c'était le ſatyre *Marſias*, enſeignant *Olympe*. Les anciens diſtinguaient & confondaient ſouvent les ſatyres, les faunes, les ſylénes & les tityres, comme on le voit dans THEOCRITE, [Idyl. IV. 63.] OVID. [Metam. I. 192.] & ailleurs. Les ſatyres étaient apellés tityres chez les Doriens; ils jouaient d'une eſpéce de fifre, & ce nom fut enſuite donné aux bergers. *Pan* était leur Divinité commune, & l'inventeur de la flute qu'on apellait *fiſtula*, & l'on apella *Panes* ceux qui en jouaient. Les faunes, comme les tityres, étaient ſouvent repréſentés comme les autres hommes, ſans cornes ni queues, avec une peau en travers du corps, & le bâton paſtoral en main.

Le N°. XXX. raſſemble dans un même cadre ſur un fond à freſque blanc, deux jeunes hommes nuds, legérement couverts ſur l'épaule d'une drapperie verte

de même que le bonnet. Ils ſont aſſis ſur une eſpéce de corniche, tenant de la droite un grand baſſin ou bouclier couleur de bronze, & de la gauche une eſpéce de ſceptre élevé de couleur d'or. D'autres ont cru que c'était la lance ou le *pilum* des Latins, armée d'une pointe droite au milieu de deux pointes crochues à chaque côté ; & quant à l'explication de cette piéce, l'opinion la plus vraiſemblable a été que ces deux jeunes hommes étaient les Dieux Pénates de l'hôtel, qu'ils étaient cenſés garder & deffendre avec la lance & le bouclier ; la corniche indiquait l'hôtel qu'ils devaient garder. Les Pénates faiſaient partie des Dieux domeſtiques, qu'on apellaient *Dei præſtiti*, comme on dirait, *qui præſtò ſint*, toujours prêts à la deffence.

Les chapeaux ou bonnets, ſont de ceux qu'on apellait bonnets Phrygiens, *galerus*, ou *pileus Phrygius*, avec leſ-

quels on peignait *Cabyre*, Dieu très révéré par les Macédoniens. Les anciens distinguaient le *cassis*, premier casque de fer, de *galea*, qui auparavant était de peau de bête, & chez les Romains de peau de loup.

Le XXXI. Tableau, réunit comme le précédent, deux figures distinctes & de grandeur inégale, dans un même cadre; l'une est d'un beau jeune homme nud, à une legére drapperie près, d'un azur clair, comme le bonnet, avec la lance & le disque ou bouclier, la femme belle, nue jusqu'à mi-corps, la tête couronnée de feuillage, la drapperie bleu céleste, bordée de violet, tient un cymbale garni de grelots & de banderolles; sur le fond qui est violet, on voit une figure blanche, les cercles concentriques sont rouges; elle semble parler en gesticulant de la main droite.

Les savans Académiciens ont jugé que

c'étaient encore là des Dieux Pénates, & à cette occaſion ils nous apprennent que l'on convenait peu dans l'antiquité même de leur origine, de leurs noms & de leur nombre. DION D'HALYCARNASSE n'en admettait que deux ; *Apollon* & *Neptune*, fondateur de Troyes ; VARRON & SERVIUS en conviennent & ne les diſtinguent pas de *Caſtor* & de *Pollux*. MACROBE dit, que ceux qui l'ont examiné de plus près, veulent que les Pénates ayent été les Dieux de qui l'homme tenait la vie, ſon corps & ſon ame, *Qui diligentiùs eruunt veritatem* [dit-il lib. C.] Pénates *eſſe dixerunt*, *per quos penitùs ſpiramus*, *per quos habemus corpus*, *per quos rationem animi poſſidemus*. Selon les plus ſavans Romains, les Pénates étaient les mêmes que les *Cabyres* des Etruſques, qui n'en comptaient que trois, comme les Grecs ; ſavoir *Tritopatreus*, *Eubuleus* & *Dyoniſius*, le même

que Bacchus, & qui probablement furent les premiers inventeurs des Arts néceſſaires.

Si la figure de la femme repréſente *Cybelle*, comme on la crû, on peut le juſtifier par le cymbale qui lui était conſacré, comme étant de ſon invention, & parce que les *Curétes* ou *Cabyrides*, étaient les Prêtres de cette Déeſſe. Le culte des trois Dieux Cabyres avait ſes myſtéres, dans leſquels ſe fit initier *Olympias*, mére d'Alexandre. On connaiſſait auſſi les *jeux Cabyriens*, qui n'étaient autre choſe que la danſe Pyrrique que l'on exécutait avec l'écu & la lance.

Quoique le XXXII. Tableau ait un peu ſouffert, il offre un group très bien deſſiné & d'un très bon coloris. C'eſt une Bacchante couronnée de lierre, preſque nuë, vuë par derriére, qui ſe deffend des violences que veut lui faire un jeune homme qu'elle frappe de la partie de

de ſon thyrſe la moins pointue, preuve qu'elle ne veut pas lui faire beaucoup de mal. La chute de reins eſt fort belle, & l'action fort bien rendue.

Le XXXIII. Tableau repréſente une ſcène Théatrale. Un homme maſqué d'un maſque moqueur, fait les cornes à une femme qui ſe cache avec confuſion une partie du viſage, tandis que ſa ſuivante, en l'embraſſant, parait répondre à l'homme avec colére & d'un air très animé. C'était l'uſage chez les anciens Grecs, comme aujourd'hui, de déſigner de cette façon, comme aujourd'hui la honte des maris qui ſouffraient tranquillement la débauche de leurs femmes; & ſelon ARTEMIDORE, on lui reprochait par ce geſte que ſa femme était adultére & qu'elle lui faiſait porter les cornes: ὅτι ἡ γυνὴ σὲ πορνεύει, καὶ, τὸ λεγομένον, κέρατα αὐτῷ ποιήσει. Un ancien Scoliaſte rapporte les geſtes ou ſignes in-

jurieux, *tria ſannarum genera*, qui étaient les mêmes que ceux qu'on voit pratiquer aujourd'hui par notre bas peuple.

Au reſte les anciens eurent des peintres célébres pour les repréſentations théatrales, *Calace*, ou *Calade*, pour l'action Comique, & *Antiphyle* pour le Tragique & même ſelon PLINE, pour l'un & pour l'autre.

Le XXXIV. Tableau eſt encore une maſcarade ou une ſcène. Un vieillard, vêtu de blanc, ſelon l'uſage des anciens & appuyé ſur ſon bâton, parait conſidérer deux perſonnages, dont l'un eſt un joueur de deux flutes, vêtu très proprement d'une robe rouge & or ſur une tunique verte, & accompagnant la voix d'un hiſtrion qui eſt près de lui, & qui, à ſa mine, chantait quelque choſe de plaiſant. Ce pouvait être dans un entr'acte, ou après un chœur, où un Muſicien choiſi paraiſſait ſeul pour amuſer les ſpectateurs. On

le voit dans PLAUTE [Pſeud. Act. I. Scen. ult.]

Tibicen vos interèa hic delectaverit.

Les intermedes étaient auſſi remplis par les pantomimes, ſur-tout dans *les Atellanes*, genre de Comédie venue des Etruſques & le plus libre.

Les jambes du vieillard chauſſé en ſoques, ſont couvertes d'une étoffe jaune; ſurquoi on obſerve que les hommes âgés portaient ordinairement des chauſſes, & les perſonnes jeunes & délicates entouraient leurs jambes de bandes de couleur qu'on conduiſait en ſpirale, depuis le genou juſques au pied; on les apellait *faſciæ crurales*, & l'on en faiſait un ornement. Les chaſſeurs & les guerriers avaient auſſi l'uſage d'une eſpéce de guêtres ou de bottines, & les gens de la campagne s'entouraient les jambes de peau pour n'être pas expoſés à être bleſſés par les épines.

Le N°. XXXV. nous montre dans un

cadre verd sur un fond blanc, deux figures presque à mi-corps ; l'une d'une femme cythariste, d'une belle carnation couronnée de lierre, jouant de la lyre, d'un air très attentif ; à côté d'elle est celle d'un jeune homme avec un demi masque entouré de lierre & relevé sur la tête, de maniére qu'il laisse le visage entier à découvert, & qu'en le baissant, il ne le couvrait que jusques au-dessus de la bouche. C'est ici, Monsieur, une singularité qui mérite quelque attention. On n'a pu jusqu'ici découvrir aucun monument antique, où l'on voye une figure masquée à demi. Dans aucuns des recueils de masques antiques, tels que ceux de *Ficoroni*, du *Marquis de Caylus* & autres, non plus que dans la multitude de ceux qui se trouvent dans le cabinet de S. M. le Roi des deux Siciles, on n'a pu en trouver un seul exemple. Les anciens ne semblent avoir connu d'autres masques que les *co-*

miques, les *tragiques* & les *satyriques*. LUCIEN [de Saltat. §. 29.] en fait connaitre une quatriéme espéce qui était propre aux danseuses, & qui ne différait des autres qu'en ce que ceux-ci représentaient la bouche fermée, au lieu que les autres la donnaient ouverte. La position de ce jeune homme à côté d'une cythariste, montre qu'il chantait & qu'elle accompagnait la voix de son instrument, & comme il fallait que les masques des Acteurs Comiques, Tragiques & Satyriques eussent une grande bouche qui rendit bien la caricature du rire, du chagrin, ou de la colere, de même que pour rendre la voix plus sonore & remplir mieux le théatre, & que les danseuses n'avaient besoin que d'un beau masque, sans ouvrir la bouche: ceux qui ne faisaient que chanter, devaient n'avoir qu'un demi masque, qui en laissant la bouche libre avec tous ses mouvemens, laissat un passage libre à la

voix & la flexibilité néceſſaire pour l'adoucir, de façon à exercer toutes les fineſſes de l'art. Cela était ſi peu connu, qu'il ne ſe trouve aucun mot ni grec ni latin, pour exprimer un demi maſque. Le προσωπίδιον de Pollux, n'indique que cette eſpéce de petit maſque dont uſent les femmes, pour ſe garantir du ſoleil ou de la pouſſiére, de ſorte que cette peinture a été d'un aſſez grand mérite pour les curieux.

Le N°. XXXVI. n'offre rien d'important; ce ſont divers maſques avec un étui pour ranger des flutes, qui étaient comme les nôtres, compoſées de pluſieurs piéces, & un bâton courbe, qui était dans le Comique une piéce eſſentielle aux gens de campagne.

Le N°. XXXVII. eſt de même genre. On y voit à côté un maſque couronné de lierre, le cymbale, le thyrſe, & tout autour du tableau un entrelaſſement de

feuillages, de fleurs & de fruits, par allusion à la décoration rustique de la scène satyrique; vû que comme le dit VITRUVE [V. 8.] *scenæ satyricæ ornantur arboribus, speluncis, montibus, reliquisque agrestibus rebus, in topiarii operis speciem deformatis.* On sait que *l'opus topiarium* répondait, disent nos célébres antiquaires, à l'ouvrage de nos espaliers dans les jardins. On observe ici qu'il ne nous reste des drames satyriques des anciens Poëtes, que *le Cyclope* d'EURIPIDE, où l'on voit les satyres, & Silène servant Polyphème, dans le soin de sa personne & de ses troupeaux.

Le N°. XXXVIII. est dans le même gout, en deux petits tableaux réunis en un. Ce sont encore les caractères de la scène satyrique; dans l'un on voit un masque, ou tête masquée sur un gradin, couverte d'un voile & entourée d'une espéce de dauphin, les côtés sont un ordre

d'architecture, accompagné en dedans d'une décoration de fruits & de feuillages, entre lesquels on voit un cymbale, l'instrument à sept flutes inégales, comme la dépeint VIRGILE [Eclog. II. 36.] quoiqu'on en voye souvent à six.

Disparibus septem compacta cicutis.

On y voit encore un panier & deux cornes, comme celles dont les anciens se servaient pour boire.

L'autre représente la tête de Siléne, entourée d'un serpent qu'on lui attribuait comme l'emblème de sa prudence. On y voit aussi le cymbale, la *fistula*, le panier & les cornes à boire avec des anses pour les soutenir.

Le N°. XXXIX. donne plus à réfléchir, quoiqu'il ait beaucoup souffert, puisque la tête manque à deux personnages. Celui qui est entier, est assis sur un siége couvert d'un drap rouge bordé de bleu : l'homme vêtu d'une robe à man-

ches courtes de couleur blanchatre, le manteau & les brodequins jaunes, parait enſeveli dans une profonde méditation : à côté de lui eſt apuyé ſur le même ſiége une eſpéce de petite armoire compoſée de trois feuilles couleur de bois, dont une fait le fond, qui préſente ſur un champ bleu une figure de perſonnage : cette eſpéce de niche eſt ſoutenue de la main droite par une jeune femme qui la préſente, le reſte du corps manque depuis la ceinture en haut ; la femme qui eſt auprès d'elle & dont la tête eſt effacée, eſt habillée d'une étoffe bleu céleſte, bordée de pourpre, avec un voile couleur de roſe, elle eſt aſſiſe ſur un ſiége orné, ſes pieds repoſants ſur un marchepied ; ſur ſes genoux eſt un maſque, & de la main elle tient un volume ou rouleau qu'elle tend à l'autre femme.

Mrs. les Académiciens ont eu diverſes idées ſur l'explication : mais leur reſultat

parait être pour le local que c'était la partie rectrice du théatre où les Acteurs se concertaient avant de paraitre sur la scène; on l'apellait *choragium*, ou ὠδεῖον, selon le scholiaste d'ARISTOPHANE. L'homme assis sera en ce cas le *Choragus*, ou le Directeur. D'autres ont cru que c'était le *Locator Scænicorum*, le *Scænarius*, qui distribuait les rolles, ou l'entrepreneur de la troupe, chargé de ses frais de tout ce qui appartenait à la représentation. On voit dans EPICTETE [Enchir. 16.] la maniére dont ce Directeur formait ses éléves. *Souvenez-vous de tout ce que vous dira votre Maitre*, [*Didascalus*] *& que vous serez Acteur d'un rolle dont il faudra rendre le caractère; si c'est celui d'un pauvre, mettez-vous exactement à sa place; si c'est celui d'un Magistrat, revêtez sa dignité; si c'est un Plebeien; qu'on croye voir & entendre un homme de son état*, &c. On comprend

bien que le Philoſophe tourne cet exemple du côté de la morale. D'autres ont cru que l'homme aſſis pouvait être l'auteur du drame : d'autres encore, le Magiſtrat prépoſé aux jeux, tels que les Ediles à Rome, ou les cinq Juges chez les Grecs, apellés ελλανοδίκαι.

Quant à l'eſpéce de niche qu'on lui préſente, elle répondait aux annonces modernes, dans leſquelles au titre de la piéce, on joignait la figure du principal Acteur, ou peut-être de l'Auteur. La principale femme pourait être la maitreſſe des Novices, *Didaſcala*, qui inſtruit celle-ci en lui remettant ſon rolle.

Le maſque ſur ſes genoux, dénote préciſément qu'il s'agit d'une action théatrale. Les Etruſques furent les premiers chez leſquels les femmes y furent admiſes ; on peut s'en convaincre par le *Muſeum Etruſc.* Tom. II. p. 349. Chez les Grecs & les Romains, les Mimes furent

représentés par des femmes; & selon CORNELIUS NEPOS [Præfat. N°. 4.] Les nobles Lacédémoniennes veuves, prenaient sans répugnance des rolles pour de l'argent. Chez les Romains il est très connu que sous la République même, les femmes jouaient des rolles Comiques, ou des Mimes, & PLINE [VII. 48.] rapporte comme un phénomène singulier, que *Lucceia*, Actrice Mime, joua un rolle, âgée de cent ans, & *Valeria Copiola*, qui sous le Consulat de *Pompée* & de *Sulpitius*, monta le théatre âgée de cent & quatre ans; quatre-vingt & onze ans après avoir commencé d'y entrer, à la vérité les jeux de théatre devinrent si indécens par la corruption des mœurs, & les femmes si affranchies de toute honte, que les loix *Julia* & *Pappia*, déclarérent nuls tout mariage contracté entre un homme constitué en dignité, & les femmes de cet ordre apellées *Scenicæ Mimæ*, ou *Thymelicæ*.

Le tableau XL. eſt encore la repréſentation de quelque action théatrale, quoique très endommagée dans une partie. Un homme âgé, dont la barbe eſt preſque blanche, drappé à la gauche & aſſis, conſidére un maſque tragique qui lui eſt préſenté par un jeune homme, prêt à le placer en vuë ſur un chevalet. A cette occaſion, on rapporte d'après PLINE, que l'hiſtrion *Marcus Oſilius hilarus*, ayant remporté le prix au théatre, & célébrant ſa victoire par un feſtin, fit apporter le maſque qui lui avait ſervi, prit de deſſus ſa tête la couronne qu'on lui avait donnée, la mit ſur celle du maſque, & en riant de ce badinage, expira, ſans reſſentir aucun mal.

Encore un mot, Monſieur, que nous diſent ces ſavans, à propos des repréſentations théatrales; c'eſt que les anciens avaient comme nous, un ſouffleur, appellé *ſuggeritor*, qui ſoutenait le rolle,

ou la recitation des Acteurs. Je ſuis obligé pour le coup d'interrompre ma correſpondance en vous diſant cependant, combien je ſuis,

MONSIEUR,

à Lauſanne

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur.

LETTRE XIII.

MONSIEUR,

VOici encore dequoi occuper vôtre curioſité; ſes objets dans le ſeul tombeau d'Herculane ſont inépuiſables, du moins ne vous flatez pas que je les épuiſe; ainſi ne ſoyez pas ſurpris Monſieur, que de tems en tems il faille reprendre haleine.

Je recommence par le XLI Tableau, pour vous entretenir de ce que les travaux

ont rendu au jour. C'eſt un des plus beau du cabinet Royal ſoit pour le coloris, ſoit pour la compoſition, & de plus les drapperies en ſont excellentes. Dans l'intérieur d'une chambre, au bord de laquelle eſt un gradin de marbre blanc, ſur lequel eſt placé un ſiége couleur d'or, avec des bandes couleur d'argent, l'homme qui y eſt aſſis, d'une carnation olivatre, porte des cheveux chatains; ſon habit eſt tout blanc, la ceinture large qu'il a ſous la poitrine eſt couleur d'or, & la drapperie qui couvre le ſiége, & en partie les cuiſſes, eſt d'un rouge incarnat; le ceinturon d'une épée qu'il tient ſur ſes genoux, dont le fourreau eſt verd; de la droite il tient un ſceptre d'argent, dont le pommeau eſt couleur d'or; la ſemèle de ſon Cothurne eſt d'un rouge foncé, le reſte eſt couleur de laque, & les courroies alternativement rouges & jaunes. La femme qui a un genou

en terre, eſt en attitude d'écrire; elle a des boucles d'or aux oreilles, & une bague au pouce. Ses cheveux blonds & bouclés ſont relevés & ſoutenus par des cordons verds, & nattés en pluſieurs treſſes. Sa robe eſt d'un verd doré changeant, rattachée par une ceinture couleur de roſe; le manteau d'un bleu changeant en laque. Sa plume ou ſtile eſt jaune; la table où le banc ſur lequel elle appuye le bras, eſt couleur de marbre, un autre repoſoir s'éléve au deſſus, ſur lequel on voit un maſque tragique, couleur de brique, & une tablette ſupérieure, couverte d'un tapis bleu. Un homme vétû de blanc, s'appuye contre, tenant des deux mains quelque choſe, qu'on a peine à diſtinguer, la freſque étant gatée en cet endroit.

Quant à l'explication, on a crû que le prémier perſonnage était un Poëte Tragique, dictant un Drame à la Tragédie

gédie même, & l'on observa que les trois plus fameux Poëtes Tragiques étant *Eschyle*, *Sophocle* & *Euripide*, & les traits des deux derniers ne se rapportant point aux bustes que *Gronovius* & d'autres nous donnent, comme étant deux, ce pourait être la figure du premier, dont on n'avait jamais vû jusques ici aucun portrait; ce qui rendrait en ce cas le Tableau très estimable. Une circonstance qui pourait le faire présumer, est la marque Théatrale, [*tessera*] avec el nom d'*Æschyle* dont on a parlé ci-devant, dans la Préface, & qui montre la vogue de ce Poëte à Herculane. On trouva que l'attirail magnifique qu'on donne à ce personnage, ne pouvait mieux convenir qu'à lui, non plus que l'acte pittoresque de dicter un Drame tragique, dans lequel il fût reconnu si grand maitre, & le premier qui en prescrivit les loix; sans compter qu'il fût l'inven-

teur des masques, de l'habit tragique & du Cothurne, comme le dit HORACE [Art. Poët. v. 278]

Et docuit magnumque loqui, nitique Cothurno.

On sçait encore que ce Poëte, ne se rendit pas moins fameux à la guerre, que célébre par sa Poësie, s'étant trouvé à la journée de Marathon, & à la bataille de Salamine. Le sceptre caractèrisant le Théatre & l'épée la guerre, il semble qu'on ait voulû désigner un homme qui excellait dans l'un & dans l'autre.

D'autres s'en sont tenus à croire que cette figure était celle d'un simple Acteur Tragique; les Acteurs de cette espéce de Drame, ayant coutume de paraitre sur la scéne en habits très magnifiques.

La femme présumée poëtiquement être la Tragédie même, semble au moins être en attitude d'écrire le titre du Drame, avec le nom de l'Acteur. On voit à

Milan un autel ſépulcral qui a été expliqué par *Scaliger* & *Saumaiſe*, dreſſé à la mémoire d'un Pantomime, qui s'y trouve repréſenté, avec ces mots au deſſus *Jona;* vis-à-vis de lui eſt une femme avec un maſque, ſur la tête de laquelle on lit *Troadas*, & cela pour célébrer le ſuccès du Pantomime, & peut-être de tous deux, dans la repréſentation des deux fameuſes piéces d'Euripide intitulées *Jone* & *Troades.* C'étaient ſans doute les deux principaux perſonnages, qui avaient brillé dans ces deux drames.

Il eſt à préſumer que dans ce Tableau le Peintre avait voulû célébrer par-là, l'Auteur & l'Acteur en même tems.

Dans le XLII. Tableau, vous trouverés un concert, de cinq perſonnages qui y paraiſſent; trois ſont Acteurs, un Joueur de flutte, une cythariſte & une chanteuſe, tous à l'exception du premier ſont couronnés de verdure & de fleurs.

Je n'entrerai pas dans tous les détails de leur ajuſtement; ſeulement dirai-je que ſur l'habit du joueur, on voit d'eſpace en eſpace de petites piéces d'étoffes ajoutées, qui ſur un fond pourpre ont de petites fleurs d'or. On a vû déjà quelques exemples de cet uſage, & entr'autres ci-devant ſur la robe de la Muſe de la comédie. On appellait ces piéces de rapport *Cruſtas* & *emblemata*, en les conſidérant comme des incruſtations.

Ce luxe devint comme propre au théatre & *Théodoſe* [L. II. C. de Scenic.] le deffendit aux Acteurs, *His quoque veſtibus noverint abſtinendum quas græco nomine ac latino* CRUSTAS *vocant; in quibus alio admixtus colori puri, róbur muricis inardeſcit.* C'était une imitation de ce qui ſe pratique dans les métaux, pour embellir les vaſes d'or ou d'argent, en y en caſtant des ornemens de diffé-

rentes couleurs. On a vû ci-devant que les joueurs de flutte [*Tibicini*] étaient habillés comme les femmes & très richement.

Le Muſicien joue de deux fluttes, avec la bande de peau qu'on appellait *Capiſtrum*, qui leur tenait les jouës ſerrées, en paſſant ſur la bouche pour régler leurs modulations, & laiſſant la bouche libre.

On voit ici un Concert de fluttes, avec la lyre & la voix. On l'appellait *συναυλία*, dit SUIDAS *ὅταν κιθάρα, καὶ αὐλὸς συμφωνῇ*, il avait lieu [dit POLLUX IV. 83.] dans les fêtes Panathénaïques, & l'on y jouait une muſique particuliére appellée *Nomi méniambi*, qui convenait également à la flutte & à la lyre. HORAT. Epod. IX. 5.

Sonante mixtum tibiis *carmen* lyra.

Si la chanteuſe couronnée de laurier, était une Poëteſſe chantant une hymne à la louange d'Apollon, & non une chanteuſe à gage, ce ſera un Concert

ſacré, peut être encore eſt ce un chœur, très uſité dans le Drame, & ſurtout tragique. POLLUX nous apprend [lib. IV. 108.] que le chœur était compoſé de quinze perſonnes, qui entraient trois à trois ſur le théatre, un deſſus, une baſſe & une taille ou hante-contre, pour lier les deux prémieres parties, & tous ſe réuniſſaient à la fin. SENÉQUE en d'écrit agréablement l'effet pour en exprimer l'accord, *Non vides quam multorum vocibus chorus conſtet? Unus tamen ex omnibus ſonus redditur. Aliqua illic acuta eſt, aliqua gravis, aliqua media, accedunt viris fœminæ. Interponuntur Tibiæ, ſingulorum ibi voces latent: omnium apparent.* Voilà Monſieur, l'harmonie, dans laquelle les anciens diſtinguaient le *nombre* ou le *Métre* du *Rithme* ou de la *meſure du chant*; ſurquoi on peut voir les ſavantes diſcuſſions qu'on a données dans la *Mélopée de la muſi-*

que ancienne, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, Tom. VII. La femme ici dépeinte pourait être celle qu'on appellait *Monodiaria*, qui était celle qui chantait seule, & non avec le chœur. Le *Solo* était appellé *Monodia* chez les Grecs, & *Sicinium* chez les Latins. On voit dans GRUTER pag. MXXXV, l'Inscription de *Eria Tisbe Monodiaria*. On en a dans GUTBERLET plusieurs autres de chanteuses célébres.

Quant aux joueuses d'instrumens à gage, dans les festins, ou sur le théatre, appellées *fidicinæ*, *tibicinæ* ou *citharistæ*, selon les instrumens dont elles jouaient. Elles avaient généralement très mauvaise réputation, & HORACE non plus que les autres ne leur épargne pas le titre de *Meretrices Tibicinæ*, & DONAT dit *Fidicinam esse Meretricum est.* Du reste ce Tableau a encore cet avantage particulier d'être d'un fini & d'une

délicateſſe qui approche de la mignature.

Le N°. XLIII. a été trouvé comme les précédens à *Portici*, aux environs du théatre auquel inconteſtablement ils appartiennent, ou du moins avec lequel ils ont un très grand rapport. On y voit quatre figures de femmes, dont la principale eſt aſſiſe ſur un ſiége d'un beau travail. Ses cheveux ſont d'un chatain clair, couverts d'un voile léger qui lui tombe ſur les épaules, & qu'elle reléve avec grace de la main gauche. Sa robe intérieure eſt blanche, ſi fine & ſi tranſparente qu'on voit la carnation au travers, avec une bande bleu de ciel; le manteau qui la couvre dès la ceinture en bas, eſt couleur de laque, le ſiége ſemble d'argent avec des filets ou moulures d'or; la femme ou fille qui eſt auprès d'elle & qu'elle embraſſe, a les cheveux blonds rattachés par des rubans blancs, ſa robe eſt blanche, la

ſurveſte aurore bordée de bleu turquin, des mules rouges à talons jaunes. Un peu plus loin [une colomne entre deux,] eſt une jeune Dame, dont une femme de chambre accommode les cheveux; elle a des boucles d'oreille, le collier, & les bracelets d'or; la tunique couleur de laque, avec un large bord au bas d'une couleur plus foncée & en broderie. La ſurveſte eſt d'un bleu de ciel. Auprès d'elle eſt un cabaret à pieds de biche, ſur lequel on voit des rubans blancs & rouges, un écrain, ou caſſolette, & un vaſe à terre qui parait de verre, par ſa tranſparence.

L'on a conjecturé avec aſſez d'apparence, que le Peintre avait voulu peindre l'appartement, dans lequel les Acteurs & les Actrices s'habillaient, & ſe préparaient à la repréſentation. On l'appellait *Choragium* ſelon VITRUVE [V. 9.] & POLLUX [IV. 106.]

peut être auſſi était ce un Tableau d'ornement pour un ſallon deſtiné à la toilette des Dames, dans une maiſon particuliére. Les Grecs avaient extrêmement à cœur que les femmes en général, ſurtout celles d'un ordre ſupérieur, ne paruſſent en public que bien & décemment arrangées. *Athénes* avait ſes γυναικόκοσμοι, comme on dirait, attifeurs de femmes; les *Gyneconomes* étaient des eſpéces d'Officiers de police qui de concert avec des Sénateurs de l'Aréopage, réglaient la façon de s'habiller des Athéniennes dans les jours de fêtes, & de cérémonies. Les loix même s'en mélaient en leur déffendant d'aller en deshabillé dans les ruës, ſous peine d'une amende de mille dragmes; comme on le voit dans HARPOCRATION, dans MEURSIUS [Lect. Attic. II. 5.] SIGONIUS [de Repub. Athen. IV. 3] à la vérité le principal

objet de ſes loix, n'était pas tant la parure que la décence, & le coſtume, & la peine portait plutôt ſur la licence qui pouvait s'y introduire, & ſur un luxe ruineux, comme le font les loix ſomptuaires d'aujourd'hui. La broderie dont j'ai fait mention s'apellait *acu picta*, & les ouvriers, *Phrygiones*, parce que cet art paſſait pour venir de la Phrygie.

Les anciens diſtinguaient deux choſes dans la parure des femmes : l'ornement qui avait proprement pour objet la tête, les cheveux & tout ce qui s'y raportait, en or, en pierreries, en thiares, &c. Cet article embraſſait encore le ſoin de la peau & de toutes les parties du corps qui devaient frapper les yeux ; on apellait cette partie *ornatum*, & les femmes qui s'en occupaient, *ornatrices*, *coſmetas*, & même ſelon OVIDE [Metam. III. 172.] *Pſecas*, du mot Grec ψεκαζειν, pleuvoir finement, parce que les accommo-

deuſes faiſaient tomber ſur les cheveux une pluie imperceptible d'eau de ſenteur : on voit même des inſcriptions qui en diſtinguent & en menuiſent pour ainſi dire, les fonctions. *Ornatrix à Tutulo ... Ornatrix Galeæ*, &c. PIGNORI [de Serv. N°. 392.] L'autre partie de l'art s'apellait parure, ou *cultum*, & ſon objet était l'habillement, & tout ce qui conſtituait ſa richeſſe & le gout dont il était ſuſceptible : on l'apellait auſſi *mundus muliebris*.

Ne ſerez-vous pas ſurpris, Monſieur, que ce ſoit d'un pére de l'Egliſe que nous tenions les détails d'une toilette ; cependant c'eſt TERTULLIEN [*de habit. mul.*] qui nous le donne, il eſt vrai que c'eſt dans la vuë d'en cenſurer les excès.

Quoique les modernes croyent avoir perfectionné tous les arts, il leur ſerait difficile d'encherir ſur celui des anciens relativement à la volupté ; les Grecques

& les Romaines en connaiſſaient tous les raffinemens les plus délicats. POLLUX [IV. 123.] nous dit, qu'au théatre, les Actrices en avaient tout l'attirail. Une table qu'on apellait *theoris*, était chargée de tout ce qui peut faire une brillante toilette. On voit dans le PIGNORI [*de Serv.* 400.] l'énumération de toutes les piéces qui la compoſaient, entre leſquels il nomme les fers à friſer, *calamiſtri*, que LUCIEN apelle σίδηρα ὄργανα; le *diſcerniculum*, pour ſéparer les cheveux, les miroirs *ſpeculum*, les peignes; les rubans ou bandelettes *vitta;* les écrains, les boëtes de ſenteur, les caſſettes, &c. PETRONE, OVIDE, TERENCE, & bien d'autres nous les font connaitre, de même que les pommades, le rouge, le fard, l'opiate pour les dents, le noir pour les ſourcils, en un mot, dit LUCIEN, [*Amor. C.* 39.] preſque en couroux de tant de recherches, *toutes ſortes de dia-*

bleries ; ἀγγεῖα μετὰ πολλῆς κακοδαιμονίας. C'était alors qu'on pouvait dire presqu'avec autant de vérité que de gentillesse, *dùm comuntur annus est.*

Le XLIV. Tableau est très endommagé ; dans une partie où se trouvait un jeune homme nud, dont la tête & un bras ont disparu, avec la moitié d'un cheval qui est à côté de lui. L'autre personnage nud de même, est dans son entier ; celui-ci est assis sur un siége sculpté, de couleur de buis, dont le bras repose sur un sphinx, qui a fait penser que ce pouvait être une allusion au sphinx de Thébes & à l'histoire d'Oedippe, dont les deux fils se tuérent. En combinant ce sphinx avec les deux jeunes hommes, on a cru pouvoir hazarder que c'était un abouchement d'*Etéocle* & de *Pollinice*, dont les avantures font le sujet de l'*Antigone*, de SOPHOCLES, des *Phéniciennes* d'EURIPIDE, de la Tragédie d'*Es-*

chyle & de la *Thebaide* de STACE. Le jeune homme assis parait écouter avec attention celui qui lui parle, comme on le connait à son geste. Du reste les figures sont très belles & d'un bon dessein. Le cheval se trouve volontiers dans les représentations de faits ou de personnages héroïques, à côté des héros, pour indiquer quelque exploit. On voit d'ailleurs dans HOMÉRE les termes de ἱππεὺς, ἱππηλατης, ἱππιοχάρμης, ἱππιοχαίτης, & d'autres, que ce Poëte donne aux Héros pour exprimer la noblesse & la valeur, comme on leur donnait celui ἱπποδάμας, dompteurs de chevaux, pour faire honneur à leur dextérité, aussi bien qu'à leur force & à leur bravoure, comme on a attaché dans la suite ces mêmes qualités au titre de Chevalier.

Le N°. XLV. est d'un gout tout différent, & une espéce de miniature à fresque, de couleurs vives & d'un fini très

délicat, sur un fond noir. Cette piéce est composée de trois bandes, qui, portées sur une même ligne, représentent avec beaucoup de détail toute la pompe d'un sacrifice, les habillemens, les vases & les diverses fonctions des Ministres des Autels. On nous apprend à cette occasion que quoique le sacrifice apellé *parfait*, immolât un porc, un bouc ou chevreau, & un belier, en y ajoutant chez les Romains un taureau, sacrifice que l'on appellait *suovetaurilia*, & qui pouvait être offert à tous les Dieux. Chaque Divinité avait cependant sa victime particuliére, & pour ainsi dire favorite: ainsi un jeune bouc blanc, comme on le voit dans ce tableau, était spécialement consacré au Dieu Bacchus, & conduit par les cornes à l'autel. On y voit aussi des *cestes* sacrés, espéces de corbeilles couvertes très proprement, ouvragées & dans lesquelles on mettait avec les prémices & les gâteaux,

teaux, diverſes choſes myſtérieuſes ſervant aux cérémonies Bacchiques, comme à celles de Minerve & de Cerès. Une femme aſſiſe couronnée de feuillage, liſant un volume blanc, chargé de caractères noirs, indique dans une telle ſolemnité, la cérémonie de quelque imitation, dans laquelle l'initié liſait la formule ſacrée des engagemens qu'il contractait.

Dans la ſuite de cette marche, on obſerve d'eſpace en eſpace un *Hermes*, ou *Priape*, pour ſe rendre favorables les Dieux des chemins, outre que l'on avait coutume de porter en pompe le *Phallus* dans toutes les pompes Bacchiques, à découvert & dans les corbeilles myſtérieuſes, apellées *ceſtes*; & quoique les Payens cherchaſſent à expliquer d'une façon religieuſe ces myſtères prétendus, il eſt ſûr que les Baccanales étaient d'une grande obſcénité; on la pouſſait ſi loin, que ſur un vaſe du cabinet Etruſque, Tab. 164.

Tom. II. p. 322. on voit un bas relief, représentant un sacrifice d'un porc & d'un chevreau, fait par plusieurs personnes masquées, à l'honneur de Cérès & de Bacchus, pendant la célébration duquel un des Prêtres ou des assistans, viole une femme ; ensorte que St. GREGOIRE DE NAZIANZE [*adv. Julian. Orat.* III. p. 98.] a bien raison de dire, que chez les Gentils l'obscènité était un point & une partie de la Religion. MOYSE [Deuteron. XXIII. 18.] & MICHÉE I. 7. attestent l'usage d'offrir dans le temple, des idoles, l'argent qu'on y avait gagné par la prostitution ; & HERODOTE [I. 199.] rapporte qu'à Babylone & à Chypre, chaque femme qui fréquentait le temple de Vénus, était obligée une fois en sa vie de s'y livrer à un étranger, ou d'y laisser sa virginité, en l'honneur de la Déesse ; & le prix qu'elle en avait tiré, pour l'entretien de son temple ; in-

famie qui était pratiquée chez presque tous les peuples, excepté les Egyptiens & les Grecs. Chez les *Mindésiens*, il s'en commettait de plus horribles encore, même en public.

Quoique notre usage soit de prier à genoux, les Payens avaient accoutumé de prier assis. APULÉE [Lib. I. florid.] dit, que c'est la coutume des voyageurs religieux, lorsqu'ils rencontrent un boccage, ou quelque objet consacré d'y faire leurs dévotions, d'y joindre quelque offrande & de s'y asseoir; *veniam postulare, donum apponere, paulisper assidere.* Ces dévotions consistaient à arroser un autel de gazon, à oindre une pierre terminale, à faire quelque libation aux pieds d'une idole grossiérement faite, ou à l'orner de fleurs, à suspendre quelque banderole à l'arbre sous lequel était ordinairement l'autel, à mettre sur sa propre tête de

l'eau lustrale ou bénite, dans un carrefour, & autres pareilles puérilités.

Au reste les fêtes Bacchiques ou Dyonisiennes, furent très célébres & dans toute la Gréce & en Italie: ce qui fut peut-être cause que *M. Antoine* choisit pour le voyage de Gréce, l'équipage & tout l'extérieur de Bacchus; qu'à son entrée à Ephése, les habitans de cette grande ville allérent au-devant de lui, travestis en faunes, en satyres & en Bacchantes, & que toute la ville fut décorée de lierre & de thyrses, au bruit des Psalterions, des flutes & des chalumeaux.

Le N°. XLVI. est un tableau qui fut trouvé en Avril 1762, à *Civita*, dans les excavations. Ce sont des morceaux d'architecture feinte & de pur caprice, quoiqu'on y voye des colomnes & des pilastres d'ordre Corinthien, des frises & d'autres piéces d'un gout exquis. On a soupçonné que ce pouvait être le dessein

d'une de ces salles, qu'on construisait sur la terrasse ou sur le comble d'une maison, pour y manger plus voluptueusement en Eté, & que l'on ornait beaucoup. C'était en ce cas un *cœnaculum*, ou *triclinium*; les figures très délicatement représentées sur une bande à fond noir, sont relatives, comme dans les précédentes aux fêtes Bacchiques, les guirlandes, les thyrses & quantité d'ornemens sont d'une legéreté charmante, & les couleurs encore très vives sont distribuées avec tout l'agrément possible.

Le XLVII. Tableau, composé de deux morceaux, fut trouvé dans la même chambre que les deux précédens, & parait avoir eu la même destination. La partie supérieure est une piéce de cette architecture, brillante par la richesse de l'imagination, avec une bande chargée de personnages Bacchiques, & sur la corniche on voit un génie ailé, qu'on a cru être l'a-

mour. C'était l'usage d'orner ces *triclinia*, ou salles à manger, de statues, de génies, dont les uns répandaient des fleurs; d'autres tenaient quelque vase, ou paraissaient faire quelque fonction relative aux festins. Cette piéce est très bien conservée, & celle qui est au-dessous l'est moins; cependant l'on y voit deux figures de jeunes hommes, dont l'un est assis, d'une carnation brune & forte, couronné de laurier, nud jusqu'à mi-corps, avec un manteau couleur de laque. On a été partagé entre l'idée que c'était l'expression d'une victoire gymnastique, & celle d'un Poëte dans une action dramatique, en hésitant sur la couronne, qui devrait être, ou d'olive ou de laurier.

Le N°. XLVIII. rassemble dans un tableau, partagé en deux piéces, un faune nud, à la reserve une grande peau qui lui tombe sur le dos; couronné de lierre avec ses corymbes, & représenté dansant. C'é-

tait un de ces faunes qu'on apellait *cometi*, ou chevelus, pour les distinguer de ceux qu'on nommait *fileni*, qui étaient chauves ; il tient de la droite un vase appellé *cantharum*, qui était consacré à Bacchus, & de la gauche un *pedum* : la femme couronnée de même, parait aussi être en action, elle est couverte en partie d'une drapperie de couleur incertaine sur le dos & sur les cuisses, tenant d'une main des pampres & des raisins, & de l'autre une *conque* ou *patere*, sur laquelle parait être une figue. Ce pourait être une *faune* apellée aussi la Déesse *Fatua*, ou la Déesse *Bona*, fille du Dieu faune, dont parle ARNOBE [Lib. VI.] elle faisait partie des Nymphes des bois, compagnes des faunes ; comme les Nymphes apellées *Sylvanæ* étaient compagnes des Sylvains.

Le XLIX. Tableau présente deux figures de femmes, qui étant couronnées de verdure, & un rameau à la main de l'u-

ne, & une couronne de feuillage à celle de l'autre, caractériſent des Prêtreſſes de quelque divinité. La premiére, habillée d'une robe violette, eſt remarquable par la ſingularité de n'avoir qu'une manche qui parait être celle d'une tunique, & l'autre bras nud avec la moitié du ſein, du côté droit. C'eſt cette eſpéce de robe, apellée *tunico-pallium*, dont parle RUBEUS *de re veſtiar.* Lib. I. C. 20. qui ſelon le Commentateur d'HORACE Sat. II. Lib. I. ſervait en même tems de tunique & de manteau, de façon que cette robe paſſait ſous le bras droit nud. POLLUX nous apprend que l'habit à une manche, était proprement celui des eſclaves, qui la portaient du côté gauche, ſans doute pour avoir l'uſage du bras droit plus libre. Le panier que tient la ſeconde femme indique qu'elle allait faire une offrande de prémices.

Le L. Tableau eſt une femme aîlée ou

une victoire portant sur l'épaule un trophée ; sa tête est couronnée de laurier, les armes du trophée sont couleur d'acier ; la lance ou le tronc de bois ; il est fort ordinaire de voir sur les médailles Mars ou la Victoire, portant un trophée ; & c'est ainsi que PLUTARQUE représente *Romulus*, portant à pied la dépouille du Roi Acron, pour la consacrer à Jupiter Phérétrien.

Le LI. Tableau est très endommagé ; cependant il s'y trouve trois figures encore entiéres, entre lesquelles on distingue très bien une *Psyché*, & un génie volant, portant d'une main un soulier, & l'autre sur sa tête, ces souliers sont exactement faits comme les nôtres ; le morceau qui a souffert est plus difficile à expliquer. Cependant on a cru pouvoir hazarder la conjecture que le jeune garçon portant un oiseau, & représenté fort pensif, sous les traits d'un enfant, était *Tu-*

ges, fils de *Génius*, petit fils de Jupiter, adoré des Etruſques, pour avoir appris la ſcience augurale, aux XII peuples de l'Etrurie, & ſelon CICERON [Lib. II. *de Divin.*] pour leur avoir enſeigné le labourage. Dans le même cadre eſt la figure d'une femme qui à ſon carcan figuré [*monile Bullatum*] & à d'autres indices pourait être la Nymphe *Bigoé*, auſſi vénérée par les mêmes peuples, qui tenaient d'elle la ſcience conjecturale ou les prognoſtics de la foudre, l'uſage & la conſécration des termes ou bornes des territoires & des poſſeſſions. On voit dans le *Muſeum Etruſcum*, Tom. I. Tab. XV. cette Nymphe en forme de terme, avec le colier figuré, *monile bullatum*, & une baguette à la main, par alluſion à la ſcience augurale, & une figure de jeune garçon, ou de *tages*, tenant un oiſeau; ce qui ſe raporte parfaitement aux perſonnages de ce tableau, qu'on eſtime très précieux.

J'oubliais presque de vous dire Monsieur, qu'à côté & presque à l'oreille de la Nymphe *Bigoë* est la Déesse *Suada*, & un peu plus loin la tête d'un homme qui pouvait être le dévin *Bacchètide*, disciple de *Tages*; ce qui peut très bien s'accorder avec ce que dit DEMSTER I. c. III. 2. & le cabinet Etrusque. Cette explication est d'autant plus probable que l'on a trouvé plusieurs monumens à Herculane rélatifs à la Réligion & aux rites des Etrusques, de qui les Romains & toute l'Italie faisaient gloire de tirer leurs usages les plus respectables.

Au reste Monsieur serait-il tout à fait improbable de faire dériver l'Epithéte aujourd'hui injurieuse de *bigoterie*, de a Déesse *Bigoë* qui en était la patrone? J'aurais pû vous dire encore quelques bagatelles, sur le génie portant des souliers, c'est que ce pouvait être une en-

ſeigne de boutique de Cordonnier, dans lequel le génie marquait l'élégance du travail, & la réputation de l'ouvrier. BRISSON Antiq. II. 12. certifie l'uſage de tenir de telles enſeignes. QUINTILIEN [*Inſtit. Orat.* VI. 5.] dit *Tabernæ erant circa forum, & ſcutum illud ſigni gratia poſitum.* Ce *ſcutum*, ou *ſignum* était l'enſeigne, qu'on chargeait ordinairement de quelque caricature.

Le LII. Tableau eſt placé ſur une friſe peinte en clair obſcur; orné alternativement de têtes de Méduſes aîlées avec leurs arabeſques, & des génies portant des plats chargés de fruit. Le tableau lui même, à côté duquel eſt une niche ou armoire ouverte, dans laquelle on voit un maſque Satyrique très grand & à oreilles de chèvre; ce tableau dis-je eſt aſſez dificile à expliquer, & parait être une Scène Grecque tranſportée en Egypte, en voyant le paſſage des Palmiers & des

Idoles Egyptiennes qui ont sur la tête la fleur du Lotos; & les personnages qui paraissent grecs. Ce mélange Monsieur ne vous paraitra point si étrange; si vous vous rappellés combien le culte Egyptien avait pris faveur non-seulement en Gréce, mais encore dans toute l'Italie, avec un excès dont PLINE semble se plaindre; [Lib. XXXIII. 3.] joint à cela, qu'on y voit sur une colomne le Cube qui chez les Egyptiens était un symbole de la divinité, & appendu à cette colomne une piéce triangulaire qui se trouve quelquefois dans les mains d'Isis, & d'Orus. On prétend que c'était une espéce de mésure allégorique pour indiquer le *modus in rebus* ou le *nequid nimis*, exprimé par les Grecs, μηδὲν ὑπὲρ τὸ μετρὸν.

La Scène est une Nymphe de fort belle taille, vuë par derniére nuë jusques aux cuisses, qui sont couvertes

d'une drapperie jaune, doublée de violet. Elle eſt aſſiſe ſur une grande pierre, & parait ſe tourner pour écouter un jeune homme couvert en partie d'une peau d'animal de couleur fauve, & le bâton de Paſteur à côté de lui; il lui parle à genoux en tendant la main; quelqu'un ſoubçonna que ce pouvait être un Tableau allégorique des amours d'Antoine, & de Cléopatre, déguiſés comme ils l'affectérent en Iſis, & en Bacchus; mais ce qui a paru le plus ſimple & le plus probable a été les amours d'un Berger ou d'un faune, & d'une Nymphe. Car les Egyptiens avaient adopté les fables grecques de Bacchus, des ſatyres & des faunes; comme on le voit dans la pompe de *Ptolomée* d'écrite par ATHENÉE [V. 7.]

On y voit ſous un ombrage une Idole peinte abſolument en rouge; c'était la coutume de peindre ainſi, &

Bacchus & Priape. [PLIN. XXXIII. 7.] en certains jours on peignait à Rome la face de Jupiter d'un rouge vif ou *minium*. Les Triomphateurs se teignaient tout le corps, & c'est ainsi que *Camille* fit son entrée triomphante à Rome, usage dont je m'étonne, ajoute PLINE, quoique nous sçachions très bien que c'est la coutume des Peuples d'Ethyopie, que tous les grands Seigneurs se peignent le corps entier de cette couleur, qui est propre à tous les simulachres des Dieux ; le rouge vif étant censé pris de celle du feu ou des rayons du soleil.

On voit sur un autel ; placé dans un espéce de grotte ou d'enfoncement trois Idoles, dont la plus grande qui est au milieu, a paru être celle d'Isis, d'autres ont crû que c'était la Déesse *Palés*, dont le culte & les fêtes appellées *Palilia* étaient très anciennes en Italie ;

placée entre Romus & Romulus. D'autres encore ont estimé que c'était *Latone* entre *Bubaste* & *Orus*. Voilà donc un champ assez vaste & assez incertain laissé à nos conjectures.

Le N°. LIII. est un Tableau à fresque en Mosaïque. Outre la beauté de la peinture, il a l'avantage singulier d'imiter parfaitement un des plus riches parquets. Le fond en est blanc; les orles extérieurs & intérieurs, faits à merlettes, sont rouges: les bâtons ou frises qui séparent les cadres sont verds, de même que leurs ornements; les fleurons, & les petits rameaux jettés dans les intervalles, où les frises s'entrecoupent, sont d'un bleu foncé, avec des filets rouges fleuronnés qui les partagent. Dans les coupures de ces frises on voit alternativement un fleuron ou un petit rond cerclé de différentes couleurs, avec un ornement au milieu. Les quarrés ou

cases,

caſes, ſont arrangés de maniére qu'un allignement préſente alternativement dans leur milieu, un ornement de fantaiſie & un petit tableau circulaire en mignature, repréſentant à l'alternative des perſonnages & des animaux. L'allignement qui ſuit a dans ſon milieu alternativement des figures plus grandes, de Nymphes, d'amours & d'oiſeaux très bien deſſinés avec leurs couleurs; tandis que dans un autre ſens, l'allignement offre un mêlange d'objets différens. De tous les angles intérieurs des quarrés, ſortent des boutons de roſes avec leurs feuilles. Cet ouvrage eſt aſſurément également magnifique & ingénieux.

PLINE XXXVI. 25. décrit tous les genres de parquets en Moſaïque. VITRUVE VII. 1. & nombres d'autres anciens auteurs nous en inſtruiſent auſſi, & des ſavans modernes ont fait ſur ce ſeul ſujet, des livres entiers. On imita ces par-

quets hiſtoriés d'abord ſur les voûtes, & enſuite ſur les parois, par des incruſtations d'un très beau travail, ſur le marbre, qu'on apellait *opus vermiculatum*. Ces ouvrages furent portés à un tel point de perfection, que les peintres ſe firent un honneur de les imiter; ce dont on a une preuve dans le cabinet de S. M. le Roi des deux Siciles, par une Moſaïque, d'une délicateſſe ſurprenante, avec le nom de l'ouvrier, dont on a fait une copie exacte & excellente en peinture.

Vous ſavez au reſte, Monſieur, que les Moſaïques devinrent l'un des plus précieux ornemens des tombeaux, de même que des peintures de Nymphes & de génies, repréſentant ou les plaiſirs des défunts dans les champs Eliſées, ou les ames ſéparées des corps. Ce qui eſt très remarquable, en faveur de l'ancienne croyance de l'immortalité de l'ame. Ces mêmes ouvrages furent employés

dans les portiques, les basiliques, les salles de danses & de festins.

Les figures de ce tableau donnent lieu encore à bien des observations. Ainsi un génie ailé, tenant d'une main le bâton pastoral ou *pedum*, & de l'autre, un vase donne occasion à rapeller l'usage des bergers d'offrir des vases remplis de lait à leur Déesse *Palés*. Un perroquet fait observer ce que dit ÆLIEN H. A. XVI. 2. que cet oiseau était sacré & inviolable pour les Indiens, qui n'en mangeaient jamais, en considération de la faculté qu'il avait d'imiter la voix humaine. Dans un de ces compartimens, on voit une belle femme à demi nuë, tenant d'une main une pomme, qu'on a jugé être une des graces, comme on en a des exemples dans l'antiquité : mais ayant observé ensuite que cette pomme était d'un bleu foncé, tirant sur le pourpre : que le jeu de paume était connu des Grecs, que ces

paumes ſont décrites comme étant remplies de plume, & quelquefois ſeulement d'air, que même HOMERE en parle comme revêtues de cuir de cette couleur, à raiſon dequoi il apelle ces bâles ou paumes [Od. Ψ. 373.] πορφυρέην; on n'a pas douté que ce fut une expreſſion de ce jeu. POLLUX [IX. 103. & 106.] dit qu'on avait quatre ſortes de jeux de paume, dont l'un s'apellait, ὐρανία, *céleſte*, parce que le joueur lançait la bale auſſi haut qu'il pouvait du côté du ciel: ſelon HOMERE même, [L. C.] jeu que le peintre a voulu peut-être caractériſer en donnant à la bale la couleur du ciel, comme il eſt fréquemment en Italie. On voit par d'autres Paſſages que l'on y connaiſſait l'uſage de la raquette, ou palette, pour pouſſer la bale avec un bras armé d'un bracelet de corne, action qu'on apellait κερητίζειν, comme LE FABRI l'explique, *cornu*, *h. e. operimento*

corneo pugnis, aut extremis brachiis aptato; ſicut hodieque apud nos, atque Italos follis propelli, atque impeti ſolet. OVIDE A. A. III. 361. parle d'un jeu de femmes qui approchait de celui de la paume, avec de petites bales & des raquettes, qu'on apellait *follis reticulatus.* Les femmes Spartiates, les Romaines, en uſaient comme les Italiennes de nos jours.

Mais je penſe que les lettres, comme les jeux, doivent avoir leur terme.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

à Lauſanne.

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur.

LETTRE XIV.

MONSIEUR,

J'Aurais souhaité d'achever dans ma précédente lettre, la description des fresques qui imitent les Mosaïques ; mais je fus interrompu, de sorte qu'il faut nécessairement y revenir pour completter ce sujet.

Le LIV. Tableau en est une suite, c'était l'ornement de la même chambre ; mais l'on n'a pu sauver de ce compartiment, que douze quarrés, d'une bonne conservation. Ils ont tous une figure de Nymphes ou de génies, dont toutes les attitudes sont heureuses & différentes. Je ne décrirai pas complettement tout ce qu'on apprend sur leur compte ; mais je ne serai pas non plus tout-à-fait muët sur quelques-unes. Plusieurs de ces figures & de la table suivante sont coëffées en cheveux,

dans un gout qui répond à celui que les Romains apellaient *à tutulo*, comme on le voit par une inſcription, citée par *le* PIGNORI [*de Serv.* p. 394.] deſtinée à conſerver la mémoire d'une accomodeuſe de cheveux, ſans doute célébre, apellée *Aponia ſucceſſa*, dont le titre eſt *Ornatrix à tutulo.* C'était une mode propre aux Vierges Grecques, qui conſiſtait à relever les cheveux treſſés, en chateau ou en pyramide; comme PAUSANIAS [X. 25.] dit, que *Polixéne* était repréſentée dans un célébre tableau fait par *Polignote*, & qui revient aſſez à ce que les Dames d'aujourd'hui apellent *coëffer à la Grecque.* On voit une autre femme portant une autre chevelure élevée & terminée ſur le ſommet de la tête, en pointe, qui était artificielle & connue ſous le nom de *galea*, ou caſque, parce qu'elle imitait celui de Rallas, quelquefois on lui donnait le nom de *corym*, ou *coryppée.*

Comme toutes les figures de génies & de Nymphes tiennent l'une un disque, l'autre un vase, un thyrse, une houlette, &c. & qu'elles sont dans une attitude dansante ; on a jugé avec assez d'aparence, que ce tableau représentait un ballet, que *Hesichius* apelle πιναχίδει, ou les plats.

Une autre femme qui parait porter un plat de figure quarrée, donne occasion de dire, qu'anciennement ils étaient ainsi formés, & nommés ἀβαξ, d'où on fit le mot *abaque*, en architecture, de même que les tables à manger qui étaient aussi quarrées, furent apellées par cette raison τραπέξαι.

Le LV. Tableau a douze quarrés en Mosaïque, comme le précédent, avec des figures de Nymphes & de génies très agréables, dont quelques-unes sont en mouvement & les autres en repos : mais il n'y a rien dans les attributs de nouveau

ou d'inſtructif qu'on n'ait déja eu occaſion de voir ci-devant.

Quoique le LVI. Tableau ne ſoit qu'un morceau d'architecture irréguliére dans le gout groteſque, il donne lieu à bien des recherches curieuſes, & d'ailleurs il eſt magnifique & très riche par ſes ornemens. C'eſt une eſpéce d'arc de triomphe en marbre jaunâtre feint, couronné à ſa cime, qu'on apellait *acrotere*, par le char de la victoire.

J'ai dit, Monſieur, une eſpéce d'arc de triomphe, parceque quoiqu'il en eut l'aparence, on a reconnu enſuite que ce n'en était pas un en effet; mais le frontiſpice d'un gymnaſe ou d'un hyppòdrome; le *biga* ou char à deux chevaux, étant uſité en marbre ou en bronze, pour caractériſer, ſous le nom de *biga Circenſe*, un Edifice public conſacré aux jeux.

Revenons Monſr. aux arcs de Triomphe, dont l'uſage fut bien ancien à Rome, puiſqu'on y montrait encore les arcs de Romulus, de Camille & de Fabius &c. BULLINGER [de Triumph. cap. 2.] dit même qu'ils n'étaient pas inconnus aux Hébreux du tems de Saül & de David; quoiqu'ils le fuſſent aux Grecs qui ne ſollemniſaient leurs victoires, que par des autels, de ſimples trophées ou des colomnes, les Romains élevaient les arcs de triomphe à une hauteur déméſurée, & au deſſus du faite des temples, au près deſquels ils étaient pour l'ordinaire placés. L'on couronnait même ces voûtes ou ces arcs ſi exauſſés, par de petits temples à colomnes, par des ſtatuës & d'autres embélliſſements; & c'eſt ainſi qu'était conſtruit celui d'Octave, dont la cime était ſurmontée par un petit temple dans lequel on voyait un quadrige avec Apollon & Diane d'un

ſeul bloc de marbre, ouvrage du célebre Statuaire Liſias. *Ædicula columnis adornata in qua Quadriga, curruſque, & Apollo & Diana ex uno lapide*, comme le dit PLINE [XXXVI. 5.] les Romains ne ſe ſervirent jamais des *Biga* pour le triomphe, *Romulus* qui en fut l'inventeur, triompha ſelon les uns avec le *quadriga* & ſelon Plutarque & d'autres à pied. C'était des Etruſques que l'appareil des triomphes avait paſſé au Romains, & VITRUVE [Præfat. lib. IX.] dit que les Atheletes vainqueurs dans les jeux ſacrés, revenans dans leur Patrie y étaient reçus en triomphe dans un quadrige. *Triumphantes quadrigis invehuntur*; quant au char du Triomphateur, il était de forme ronde comme une petite tour, tel qu'on s'en ſervait dans les combats.

L'honneur des ſtatuës curules & des chars de triomphe était décerné à Rome

par le Sénat, & dans les Provinces par les Décurions. On eſt convenu que le Biga qu'on voit ici au frontiſpice ne pouvait convenir qu'à un gymnaſe ou un hyppodrome, & en effet on en avait un à Herculane; on le voit par une médaille Etruſque portant le nom des Herculaniens, dans le recueil de GORI & le beau quadrige de bronze, trouvé à Herculanum en eſt encore une preuve.

Je ne vous envoyerai pas Monſr. de tout ce qu'on dit de ſavant dans cet article, ſur l'uſage des lampes que preſque toutes les nations plaçaient dans les temples, dans les ſépulchres, & les Prytanées en mémoire des jeux funébres, caractériſés par des *biga* ou *quadriga* repréſentés ſur les lampes. Il y en avait de fameuſes, telles que celles de Minerve à Athéne, celle de Jupiter Ammon, & de Vénus. EUSÉBE & CLÉMENT D'ALEXANDRIE en attribuent

l'invention aux Egyptiens, en mémoire de cette nuit fatale dans laquelle Dieu frappa de mort tous leurs premiers nés. Les anciens avaient l'uſage des luſtres & des girandoles à pluſieurs branches, qui repréſentaient quelquefois des branches d'arbres avec leur fruit, & celui des ſtatuës de jeunes gens tenant des flambeaux pour éclairer les Palais.

Une figure de livre ſuſpendu dans cette eſpéce d'Edifice, donne lieu aux ſavans Académiciens de rapeller l'uſage des Egyptiens, des Etruſques & des Romains, de conſerver dans les Temples les livres appartenants à la religion ou à l'hiſtoire; on a déja vû ci-devant des *rituels* & des livres ſacerdotaux, contenant la deſcription des cérémonies & des fonctions preſcrites dans les ſolemnités religieuſes. Les Romains dépoſaient dans les Temples de Saturne, les régiſtres publics, entre leſquels on comptait avec diſtinction les li-

vres d'yvoire, contenant les Senatuſcon-ſultes; dans celui d'Apollon, les livres des Sybilles & d'autres, ſervans aux augures. *Pauſanias* fait mention du *petroma*, eſpéce de caſſette de pierre dans laquelle ſe conſervait le livre des myſtères d'Eleuſine : dans les *Teſmophories*, les femmes portaient les livres ſacrés ſur leur tête. L'antiquité parle encore du livre d'or conſacré par la Poëteſſe *Ariſtomaca*, dans le temple de Sycione, pour avoir remporté le prix dans les jeux Iſthmiques & dans les monumens antiques. On a pluſieurs exemples de livres dédiés, ou de tablettes conſacrées ſous le nom de *tabellas*, *teſſeras*, *pugillares*.

Une femme couronnée, qui parait de face au bord du prétendu temple, occupée de quelque cérémonie religieuſe, a paru être une Prêtreſſe de la mére des Dieux, on l'apellait, *Regina ſacrorum* ou *ſacerdos maximæ matris Deûm*. D'autres

ont cru que ce pouvait être un de ces Prêtres Eunuques, apellés *Archigalli*. Le culte de *Magna mater* fut introduit à Rome l'an 550 de sa fondation : les *Archigalli* furent institués au nombre de trois ou quatre, qui commandaient à tous les autres, & qui étaient comme les Papes des trois parties du monde alors connues ; ainsi l'un portait le titre de grand Prêtre d'Europe, & les autres celui de grand Prêtre d'Asie & d'Afrique, selon la division du globe de la terre qu'on voit sur les médailles d'Auguste, rapportées par *Gronovius*, sur lesquelles on lit, Asi. Eur. Afr. représentant le monde entier. Aucun d'eux n'avait ôsé prétendre à être seul grand Prêtre de sa religion dans tout l'univers. Selon DIODORE on les apellait *Beati*, parce qu'ils avaient le privilége de porter la robe de pourpre & une couronne d'or, joint à l'honneur de recevoir de l'encens que de petits garçons

brulaient devant eux. On apellait indifféremment ces Prêtres, *Galli* & *Gallæ*, parce qu'ils avaient perdu leur sexe & qu'ils étaient toujours vêtus en robes de femmes.

Outre ces espéces de Papes ou de grands Prêtres œconomiques, il y avait des grands Prêtres provinciaux, *Sacerdotes provinciales*, qui étaient comme les Primats d'aujourd'hui; TERTULLIEN *de Idol.* 18 dit, qu'ils portaient aussi des couronnes d'or. On voit par cet échantillon, que déja dans les plus anciens tems, les Prêtres cherchaient à s'attirer la plus grande vénération qui devait les conduire à l'autorité à laquelle ils sont enfin parvenus. Surquoi vous observerez, Monsieur, que le Paganisme en fut le berceau, & que les principes de la Religion Chrètienne, du moins primitive, étaient l'antipode de la hiérarchie.

Le culte de la mére des Dieux, apellée

magna

Magna mater, dont je vous ai dit qu'il y était ici queſtion, était originaire de Phrygie, d'où il avait paſſé à Rome, il était célébré par un Prêtre & une Prêtreſſe, qui devaient être Phrygiens. On voit dans l'inſcription d'une femme qui ſacrifie & qui eſt nommée, *Laberia Felicia Sacerdos maxima Matris Deûm*; & GRUTÈR en raporte pluſieurs; à *Herculane* même la Mére des Dieux avait un Temple, qui fut reparé par *Veſpaſien*, comme le prouve un marbre conſervé dans la galerie Royale.

La femme qu'on voit ici porte une couronne, & l'on ſait que l'uſage des couronnes dans les ſacrifices des Payens était preſque univerſel. Dans les commencemens, elles n'étaient miſes que ſur la tête des Dieux, [PLIN. XVI. 4.] mais enſuite, leurs Miniſtres, ſur-tout en chef, prirent gout à en porter; bientôt ils les firent d'or, avec l'effigie de

quelque Divinité, & sans doute de celle dont ils exerçaient le Sacerdoce. Ce fut sur ce principe que *Diogéne*, au rapport d'ATHENÉE [V. p. 211.] demanda à *Alexandre* la grace de lui accorder une robe de pourpre & une couronne d'or, sur laquelle fut empreinte l'image de la vertu, dont il se déclarait le Ministre.

Les Rois furent couronnés comme représentants sur terre la Divinité, & réuniſſants le Sacerdoce à la dignité Royale. Les Magistrats qui exerçaient l'autorité Souveraine, ou qui s'étaient illustrés par de grandes actions, furent aussi honorés par cette distinction flateuse. L'on connait la fameuse harangue de Démosthéne pour la couronne, qui lui avait été adjugée avec la proclamation au Théatre, pour avoir fourni aux dépenses publiques de ses déniers. D'abord l'institut n'avait pour objet que les grands services & la vertu, mais on l'étendit ensuite aux Athlétes &

tous les genres de talens ; de ſorte que chez les Sybarites, on en vint à aſſigner des couronnes à ceux qui avaient donné le plus ſomptueux feſtin, & au cuiſinier qui avait inventé les plus fins ragouts, comme le rapporte ATHENEÉ [XII. 3.]

Les femmes, comme on l'a dit ci-devant, eurent auſſi des couronnes, outre les Epouſes, qui la portaient en forme de tour ; les Matrones Romaines, les Prêtreſſes, ſinguliérement celles de la grande Déeſſe, & en général tout Prêtre ou Prêtreſſe fonctionnant dans un ſacrifice, uſage venu des Etruſques. Celle-ci portant une couronne gemmée ou ornée de pierreries, parait occupée d'un encenſement, tenant de la gauche un *acerra*, ou petit coffret d'encens, & en mettant de la droite ſur un petit autel portatif, en forme de rechaud extrêmement orné qui eſt poſé devant elle.

Tout parait caractériſer dans cette pié-

ce un Edifice deſtiné aux jeux, ou un gymnaſe. Le *biga*, ou chariot à deux chevaux, le livre quarré, apellé διπλων, contenait les loix de l'inſtitut & les noms des vainqueurs; l'acte même religieux de la Prêtreſſe, vû que les théatres avaient des temples, & que les jeux étaient précédés par des ſacrifices ou des libations; *quis ludus*, [dit St. CYPRIEN *de ſpect.*] *ſine ſacrificio*, comme pour enſeigner aux hommes que le plaiſir devait toujours être moderé par la religion. On a cru très probable que les jeux indiqués ici, étaient les jeux Pontificaux ou Sacerdotaux que donnait le nouveau Pontife à ſon inſtallation. GRUTER [p. CCCCXXXI. 5.] nous fait connaitre un *ligarius*, qui donnait les jeux du cirque à l'honneur de ſon Pontificat perpétuel; pratique atteſtée par GOUTHIER. [Guther. *de V. J. Pont. III.* 21.] La mére des Dieux avait une Prêtreſſe de ce caractère, *Sacerdos prima*

& perpetua. C'était la premiére Prêtresse Provinciale. Une petite singularité que j'observerai encore au bas du tableau, est trois petits globes, surmontés d'un fleuron qu'on a cru pouvoir indiquer la terre divisée en trois parties, comme soumise à la mére des Dieux, & qui fit souvenir des médailles d'Auguste, dont on a déja parlé, rapportées par GRONOVIUS, sur lesquelles on lit, *Asi. Eur. Afr.* représentant le monde, qui ne connaissait, pour ainsi dire alors de Maitre qu'Auguste.

Le N°. LVII. est à peu près dans le gout du précédent. C'est un morceau d'architecture de caprice, d'une invention riche & ingénieuse, qui présente au frontispice une statue Equestre, dans le gout Romain, *Rastata & loricata*, & non dans le gout Grec, qui était de montrer toujours la figure à nud; conformément à ce que dit PLINE XXXIV. 5. *Græca res est nihil velare; at contra Ro-*

mana ac militaris Thoracas addere. Une femme qui parait au-devant de l'Edifice preſque nuë, donne occaſion de rapeller l'uſage des Toſcans de ſe faire ſervir dans leurs feſtins par de jeunes eſclaves, abſolument nuës, & celui des femmes qui ſe montraient ainſi dans les fêtes Eleuſines, ou dans celles de Neptune, comme ATHENÉE dit, que *Phryné* le pratiquait en de telles ſolemnités, & les filles Lacédémoniénes dans leurs exercices. On ſait d'ailleurs que cette façon immodeſte de ſe préſenter, était familiére aux Cythariſtes, aux joueuſes de flutes & aux autres femmes de ce caractère.

Le N°. LVIII. contient un fragment d'architecture à Freſque, au-deſſus duquel eſt un jeune homme à cheval, tenant une lance, au bout de laquelle eſt un bouton, comme le fleuret dans les ſalles d'éſerime pour ne faire aucun mal en s'exerçant, & telle que l'on en uſait dans

le carouzel, où paraiſſaient combattre de jeunes Troyens; ſpectacle décrit par VIRGILE, dans ſon Æneïde [*Æneid. V.*] dont parlent auſſi SUETONE [*Cal.* 39. & *Octav.* 44.]

Deux autres fragmens très jolis, repréſentent, l'un, Vénus, aſſiſe ſur un taureau marin, conduit ſur la mer par un triton, avec deux petits amours bridans des dauphins, & l'autre deux femmes couchées & à demi nuës, ſoulevant leur voile qui voltige, & à leurs côtés deux petits amours.

Le N°. LIX. découvre l'intérieur d'une chambre, où l'on voit de petites colomnes ſoutenant une corniche qui ſervait d'apui à de petites poutres poſées à diſtance égale, formant le lambris. Une femme parait au-dedans vêtuë d'une robe de couleur aurore pâle, à l'exception du bras droit qui eſt nud; elle eſt coëffée d'une eſpéce de voile blanc ou de linge qui

reſſerre ſes cheveux, d'où ſortent quelques feuilles de pampre ou de lierre. Cette coëffure qu'on croit être le *cecriphalum*, parce qu'elle cachait une partie des cheveux, était celle des matrones ou de certaines Prêtreſſes ; de la main gauche elle tient un vaſe à anſe de couleur d'or, & de la droite elle puiſe dans un vaſe beaucoup plus grand poſé ſur un baluſtre. Ce pourait être, diſent Mrs. les Académiciens, une *ſympuviatrix* qui ſervait le vin dont buvaient enſemble tous les Prêtres, dans un vaſe apellé *ſimpuvium*, comme elle s'apellait *ſympulatria*, lorſqu'elle ſervait du vin dans un petit vaſe apellé *ſympulum*, deſtiné aux libations. On aplait *cyathus*, dans les feſtins, ce qu'on nommait *guttum* ou *ſympulum*, dans les ſacrifices. Dans les repas d'agrément, le *crater* était une large cuvette ou coupe remplie de vin, d'où l'on puiſait le vin qu'on diſtribuait aux convives dans des

taſſes ou verres, apellés *cyathi*, d'où ſe dérivait le mot *cyathiſſare*, ſervir le vin dans des taſſes, comme on le faiſait à la dédicace de quelque ſtatuë ou de quelqu'autre monument public, qui était toujours accompagnée de jeux & de libéralités au peuple, en vin, huile, gâteaux &c. On lit dans une inſcription de GRUTER *Ob. dedicationem. honorariam. Vicaniſ. ol. vin. populo. cruſtulum. & mulſum. dedit.* & dans une autre, *oleum*, *propinationem.* Cette piéce eſt peut-être une repréſentation de la maniére dont on le ſervait.

Le N°. LX. eſt une piéce d'architecture qui parait appartenir à un temple, par la grandeur des colomnes & la recherche des ornemens; on y voit ſuſpendu un bouclier ou une patere; l'uſage *des clypei votivi* était fort commun chez les Payens, & celui des patéres pour les libations ne l'était pas moins. On apellait φιαλεῖν, *libare*, & l'on ſe ſervait du même mot,

pour dire, commencer quelque ouvrage; comme le prouvent des Paſſages d'HOMERE & d'ARISTOPHANE, parce qu'on ne commençait rien de tant ſoit peu intéreſſant ſans libations.

On voit dans cet Edifice une jeune femme, liſant dans un volume ou rouleau blanc, dont les caractères paraiſſent noirs. Ce pouvait être un livre ſacré, dont on a déja nombre d'exemples, qui, tel que les Lyturgies, contenait les formules des priéres publiques; & dans les temples des Déeſſes, il y avait des femmes prépoſées à cette lecture, ſous le nom d'*Ædituæ*, comme celle-ci parait l'être à ſon air dévot & recueilli. Outre qu'on trouvait dans toutes les villes Grecques des livres d'hymnes, qui ſe chantaient par des chœurs de jeunes filles ou de jeunes garçons, dans les diverſes ſolemnités. Les priéres dont nous parlons avaient pour objet, [dit PROCLUS Lib. II.

in Tim. p. 64.] le salut de l'ame, la santé du corps, & les biens qui sont hors de nous, comme les honneurs, la réputation & les richesses. PERSE [II. 6.] nous donne le caractère des bonnes priéres, & distingue celles qu'on prononçait à haute voix de celles qu'on murmurait tout bas, par des vœux secrèts, qui étaient rarement d'accord avec la justice & la raison.

Mens bona, fama, fides : hæc clarè, & ut audiat hospes :
Illa sibi introrsum & sub lingua murmurat : O si
Ebullit patrui præclarum funus.

Surquoi HORACE [1. Epod. 18.] donne ce précepte ou cette maxime :

Sed satis est orare Jovem, qui donat, & aufert.
Det vitam, det opes : æquum mi animum ipse parabo.

Mais l'égalité d'une ame conſtante & qui ſe poſſéde, eſt-elle moins digne de venir du Ciel, & d'être enviſagée comme un de ſes dons ? Je m'arrête à ce ſentiment, comme le plus conforme à celui de la faibleſſe humaine & de la mienne.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

à Lauſanne.

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur.

LETTRE XV.

MONSIEUR

VOus vous plaindriés peut être Monſr. de ce commerce de litterature, s'il ne tendait à ſa fin, ainſi je vous annonce qu'il en eſt bien prés, & que nous allons bientôt quitter les uſages anciens pour revenir à ceux d'aujourd'hui, qui peut-être ne valent pas mieux à bien des égards.

Nous en étions reſtés au Tableau LXI. Quoiqu'il ait un peu ſouffert, on y voit diſtinctement *Andromède* vétuë de blanc, attachée au pied d'un rocher, avec une vuë de mer. Une femme allarmée parait fuïr & à mi-jambes dans l'eau; *Perſée* à moitié effacé, a le bras droit levé, armé d'une maſſuë, & un bouclier au bras

gauche allant contre un monſtre marin, qui avance de ſon côté en nageant tout prés du rivage, en détournant la tête, comme effrayé de ſa vuë. On a crû que la femme qui fuït pouvait être *Caſſiopée* mère d'Andromaque, épouvantée de voir approcher le monſtre, peut-être auſſi le Peintre avait-il voulu repréſenter une Nereide effrayée de la tête de Méduſe que portait Perſée.

L'arme de Perſée étant un peu indéciſe; quelques Savans ont crû que ce devait être une épée courbée en faulx. Comme OVIDE la décrit [IV. Metam. 726.] ou ſelon d'autres *Telum uncum*, un dard crochu. C'eſt ainſi que ſa conſtellation la repréſente, & TSETSÉS ſur *Lycophron* v. 836. dit qu'en préſentant la tête de la Gorgone au monſtre marin, & le frappant de cette arme tranchante & crochuë, il ſepara une partie de ſon corps, tandis que l'autre partie fut petrifiée.

Le Tableaux LXII. à fresque exprime une aventure à peu prés pareille, tirée de la fable comme la précédente. C'est *Hésione* exposée à un monstre marin à la vuë de Troye, & délivrée par *Hercule*, qui la céda ensuite à *Telamon*. La femme parait délivrée, remerciant son libérateur, tandis qu'un jeune homme chargé d'une piéce de rocher, s'avance contre le monstre pour l'achever en l'écrasant. Le payſage, les arbres, & les Edifices sont rendus au naturel. On y voit même le circuit des murs de Troyes, parce que selon la Mythologie, on recitait que Neptune en couroux contre *Laomedon* de ce qu'il ne lui avait pas payé le salaire qu'il lui avait promis pour les murs de cette ville, envoya contre lui un monstre qui devait infester ses bords; surquoi l'oracle consulté, ayant dit que pour calmer le Dieu de la mer, il fallait exposer une vierge Tro-

yenne; le sort tomba sur *Hésione* fille de *Laomedon*; qui fut délivrée par la valeur d'Hercule & de Telamon.

Le LXIII. Tableau a l'avantage d'être le seul monument de l'antiquité qui peigne la fable de *Dédale*, qui ayant été enfermé par *Minos* dans une tour, pour avoir favorisé la passion de *Pasiphaë*, sa femme se sauva avec son fils *Icare*, au moyen des aîles artificielles qu'il imagina; mais qui servirent mal le jeune homme qui voulut prendre un vol trop haut. On voit *Icare* nud, étendu sur le rivage avec un aîle détachée de son corps, & son père planant dans l'air, en déplorant son malheur. Sur un rocher qui avance dans la mer, parait le sépulchre d'*Icare* en forme de petit temple; sur le chapiteau d'une des colomnes, parait un masque qui rappelle l'usage antique des funerailles masquées, *funus larvatum*, qu'on célébrait à l'égard de ceux qui étaient

étaient reſtés écraſés ſous des ruines ; le maſque ayant été inventé pour couvrir un viſage défiguré. Ce *Larve* pouvant auſſi être placé à l'imitation des Toſcans, qui ornaient ainſi les chapiteaux, comme on le voit ſur une Urne Etruſques, à la fin de la préface de DEMSTER, ſur ſon *Etruria Regalis.*

Le LXIV. Tableau réûnit trois piéces, dont les deux premiéres égales en hauteur, repréſentent Diane drappée, tenant un arc de la main gauche, & de la droite un long dard, ſur lequel elle s'appuye ; elle a ſur la tête une couronne rayonante, de rayons crochus à la pointe. Apollon eſt à côté ; & comme la premiére ſur ſon pié-déſtal, nud juſques à mi-cuiſſes, couronné de l'aurier, & accoudé ſur une grande lyre dont le pied repoſe ſur une piéce arrondie en forme de couvercle, qu'on a jugé être celui du trepied d'Apollon, parce qu'il eſt com-

me brodé ou ſculpté en fleurons de feuilles de laurier, déſſinées en quinconces, ce qui a paru digne d'attention pour les curieux.

La troiſiéme piéce eſt un combat de deux jeunes Guerriers contre une eſpéce de dragon ou de gros ſerpent. Une femme déſolée, une urne & une tête d'enfant à terre a fait juger que c'était la fable d'*Ophelte* ou d'*Archemon* jeune enfant dévoré par des ſerpens & en mémoire duquel on inſtitua les jeux Neméens.

Le N°. LXV n'offre dans un morceau d'architecture qui caractériſe l'entrée d'un temple, que deux vaſes d'eau luſtrale poſés ſur leurs vaſes, avec des gradins pour y monter. C'était de grandes cuvettes d'airain ou de bronze doré à anſes, contenants l'eau luſtrale appellée χέρνιψ, qui ſe faiſait en y éteignant un tiſon près de l'autel, dont on aſpergeait enſuite ceux qui aſſiſtaient au ſa-

crifice, comme pour les purifier; le vaſe même s'appellait χέρνιον. Les Latins l'appellaient *aquimanaria*. Cet uſage était auſſi une eſpéce de témoignage de confraternité entre les Payens, en même tems qu'un acte de purification qu'on jugeait néceſſaire pour approcher décemment des Dieux; les Egyptiens, les Etruſques, les Grecs, & preſque toutes les nations, le pratiquaient ainſi, & TITE LIVE Lib. LV. témoigne que le préambule de la Lyturgie payenne excluait des actes du culte, ceux qui n'approchaient pas des autels avec des mains pures, comme des profanes indignes de s'y préſenter.

Le N°. LXVI. eſt le veſtibule d'un temple, dont le portail eſt ſurmonté de deux ſphinx, avec divers ornemens, qui caractériſent un temple Egyptien.

Les N°. LXVII. & LXVIII. ſont des fragmens d'architecture ornée & capri-

cieuſe ; des candelabres, des piéces d'obeliſques, chargées de Hyerogliphes, un ſphinx Egyptien qu'on diſtingue du ſphinx Grec à la tournure des aîles, qui ſe terminent en volute.

Le N°. LXIX. eſt une piéce de freſque ſur un fond noir, abſolument rélative au culte Egyptien d'Oſiris, dont la carnation eſt d'un bleu turquin, comme MACROBE [Sat. I. 19] la repréſente à Iſis. Mais comme les habillemens ſont ici tous de différentes couleurs ſur les mêmes habits, quelques ſavans ſoutiennent qu'Iſis ſeul y était repréſentée ſous diverſes formes, puiſque ſelon PLUTARQUE I. c. l'habit d'Oſiris, n'avait chez les Egyptiens aucune varieté, mais était tout lumineux ; au lieu que celui d'Iſis était bigaré de toutes couleurs. Comme tout eſt allégorique dans les figures de ce culte, & que celles-ci ſe trouvent en bonne partie dans la fameuſe

table d'Iſis, *menſa Iſiaca*, qu'on a beaucoup expliquée & commentée, il ne conviendrait pas de s'y arréter. Une ſingularité remarquable eſt une Divinité aſſiſe qui n'a qu'une jambe; & il eſt aſſez ordinaire dans les monumens Egyptiens de voir de telles figures avec les jambes unies enſemble, comme s'il n'y en avait qu'une; ce qui pouvait venir auſſi, de ce que dans les anciens ſimulachres Egyptiens & Grecs, il y avait ſi peu d'art, qu'à peine les viſages avaient la figure humaine.

Le N°. LXX. eſt abſolument de même genre avec des ornemens d'architecture purement Egyptienne, & des colomnes feuillées dans leur fuſt, comme les tiges des palmiers. Tout y eſt peint ſur un fond noir, & les autres couleurs ſont bien diſtinctes & bien conſervées.

Après la deſcription des grandes piéces, Mrs. les Académiciens viennent aux pe-

tites, dont quelques unes fourniſſent encore matiére à leurs ſavantes obſervations; ces petits morceaux en ſervant de vignettes & de culs de lampes, ont toujours leurs graces.

Outre les payſages, les fruits, les animaux, les oiſeaux, peints au naturel, il s'y trouve ſouvent des objets relatifs aux uſages civils & ſacrés; ainſi à l'occaſion des maſques, dont l'un porte la mouſtache; ce pouvait être dit-on celui d'un Batave dont parle MARTIAL XIV. 176.

Sum figuli luſus, rufi perſona Batavi.

Ils teignaient leurs cheveux & leurs barbes avec une eſpéce de ſavon de couleur, ſurquoi on peut voir J. LIPSE ſur TACITE *de mor. Germen.* 4. Les Grecs & d'autres peuples eurent l'uſage des mouſtaches, dont le mot même dérive du grec, αἱ δὲ ὑπὸ τῇ ῥινὶ τρίχες μύϛαξ, POLLUX II. 80. & πρώτη

βλάστη premier germe, tel qu'eſt le poil follet dans les jeunes hommes. PLUTARQUE *de ſeva numin. vind.*] rapporte une ſinguliére proclamation faite à Lacédémone, d'ordre des Ephores, de ne point laiſſer croitre de mouſtache & d'obéir aux loix; μὴ τρέφειν μόσακα, καὶ πείθεσθαι τοῖς νόμοις, & dans la vie d'*Agis*; il dit que c'était une loi de la raſer.

Sur une tête de Jupiter Ammon, nous trouvons un Paſſage de DIODORE IV. 72. qui dit, qu'on le repréſentait avec la tête de belier, parce qu'il en portait une ſculptée ſur ſon cimier, lorſqu'il était à la guerre. D'autres aſſurent que par une ſingularité dont on a quelques exemples, il avait naturellement deux petites cornes au front.

Le *ceſte* dont on ſe ſervait dans les combats du pugillat, ſe trouve très bien dépeint à la fin du XVII. Tableau & de ſa deſcription.

L'art de la tapiſſerie ou de la broderie parait bien rendu à la tête du N°. XXII. où l'on voit trois cadres, formés comme nos métiers, de façon à pouvoir s'allonger ou ſe raccourcir, ſur leſquels ſont tendues des toiles à fond blanc ou bruns, au milieu deſquelles ſont peints ou brodés des oiſeaux d'eau. OVIDE décrit élégamment cet ouvrage dans ce vers, où il parle des ouvrages de Minerve & d'Arachné.

Illic & lentum filis intexitur aurum.

Metam. VI. 14.

On voit ici ſur deux métiers diſtincts, deux canards brodés, ſur un fond jaune, & au milieu une gruë au naturel, tiſſue ou brodée ſur un fond verd.

Dans les vignettes qui accompagnent les Tableaux XXII. XXIII. XXIV. & XXV, il y a des oiſeaux de diverſes eſpéces, des paons & des colombes, repréſentés avec leurs vrayes couleurs; on eſt

surpris de les trouver si bien conservées & sur-tout cette couleur changeante qu'on nomme gorge de pigeon, entre le blanc & le bleu turquin. A propos des paons, on nous apprend que les premiers furent vus à *Samos*, où régnait Junon, qui en nourissait, d'où vint que le paon fut l'oiseau de Junon déïfiée, & que les Samiens l'adoptérent sur leurs monnoyes.

Le XXVI. Tableau a pour vignette un petit char couleur d'or, attelé par des beliers, & dans ce char on voit avec le caducée, un grand vase. Ce belier était consacré à Mercure terrestre, qu'on appellait *Criophore*, & le vase faisait allusion à l'usage de la fête dite *Choës*, qu'on célébrait en l'honneur de ce Dieu, & dans laquelle on lui offrait outre les sacrifices ordinaires, un vase pareil rempli de toutes sortes de légumes, dont il avait sans doute introduit la culture, comme

on peut le recueillir du ſcholiaſte d'ARISTOPHANE.

La vignette du N°. XXVIII. eſt remplie de divers vaſes d'une belle forme, & un uſtencile particulier qui ſervait à filtrer & mêler la neige dans le vin.

Le cul-de-lampe du N°. XXX. repréſente un payſage animé par des perſonnages. On y voit un petit temple au-devant duquel ſont plantés des arbres. A cette occaſion, on parle des arbres ſacrés & du droit d'azyle qui leur était attaché; ſurquoi on peut voir HOSPISCIEN *de Templ.* L. 5. & Virgile parle ainſi de l'azyle inſtitué par Romulus, dans un boccage.

Hunc lucum ingentem, quem Romulus acer azylum retulit. *Æneid.* VIII. 342.

D'où vient l'uſage d'en planter à l'honneur des Dieux & des Rois; mais l'uſage le plus commun des arbres ſteriles, & à grand feuillage, fut toujours la volupté

de repoſer ou de manger ſous leur ombre. Auſſi le plane [*platanus*] qui de tous les arbres connus des Romains, était celui dont le feuillage était le plus épais, était ſi chéri qu'on en faiſait ſes délices, témoin *Hortenſius*, qui ſelon MACROBE II. Sat. 9. arroſait les ſiens de vín, & *Xerxès*, qui au rapport d'ÆLIEN V. H. II. 14. fut ſi amoureux d'un arbre de cette eſpéce, qu'il l'orna de colliers & de bracelets d'or. Les Cyprés avaient la même faveur, comme on le voit par la loi 16. §. 1. *Quod vi aut clam*, en ces termes : *Si quis vi aut clam arbores non frugiferas ceciderit, veluti cupreſſas, Domino duntaxat competit interdictum : ſed ſi amœnitas quædam ex hujuſmodi arboribus præſtitur, poterit dici & fructuarii intereſſe propter voluptatem, & geſtationem.* Ne trouvez-vous pas, Monſieur, beaucoup d'humanité dans cette loi, par l'attention qu'elle donne aux agrémens du proprietaire, au-

quel elle atribue droit d'interdire tout coupage, en accordant à l'uſufruitier un dédommagement convenable, à raiſon du trouble qu'on apporte à ſes plaiſirs.

Je m'arrête ici un moment, à l'occaſion du mot *geſtatio ;* cet exercice dont on recommande ſi fort l'uſage aujourd'hui & dont les anciens faiſaient tout le cas ; ſon influence ſur la ſanté, le rend digne de toute notre attention. PLINE LE JEUNE en fait ſouvent l'éloge, en l'appellant, *mollis & tamen ſolida geſtatio.* [Lib. I. Epiſt. 3.] & dans la charmante deſcription de ſa campagne de *Laurentinum*, où *Geſtatio*, eſt employé pour déſigner une allée de promenade ; là où le jardin finit, dit-il, on voit une allée ou une promenade qui en fait l'enceinte, *hoc triclinium ... deſinentem hortum, & geſtationem videt, quâ hortus includitur*, & cette promenade eſt bordée de bouis ou de roſmarin ; là où manque la bordure de

bouis, *geſtatio buxo, aut roremarino, ubi defuit buxus, ambitur.* Lib. II. Ep. 17. & PLINE L'ANCIEN, XXVIII. 3. dit, *imprimis prodeſt ambulatio, geſtatio, & ea pluribus modis; equitatio ſtomacho, & coxis utiliſſima: phthiſi navigatio: longis morbis locorum mutatio.* Dans ce paſſage, *geſtatio* déſigne l'exercice même qui conſiſtait à être porté d'un lieu à l'autre, ſans avoir la peine de marcher, & ce que les Romains ſtudieux eſtimaient beaucoup, ſans que cet exercice, d'ailleurs très doux, leur fit perdre un moment de tems. *Geſtatio*, [dit SENEQUE Epiſt. 15.] *& corpus concutit & ſtudio non officit; poſſis legere, poſſis dictare, poſſis loqui, poſſis audire: quorum nihil nec ambulatio quidem vetat fieri;* aſſurément un genre d'exercice qui permettait, de lire, de dicter, de converſer, en donnant du mouvement, était parfait. *Pline* nous préſente comme un excellent ſecours, *l'ambu-*

lation, ou la promenade à pied, & la *geſtation* de pluſieurs genres, dont il relève avec bien du fondement les avantages ; celui de l'*équitation*, pour faciliter ou rétablir les fonctions de l'eſtomac ; & le jeu de la circulation au moyen des ſecouſſes qu'elle donne aux cuiſſes ; celui de la *navigation* aux Phtyſiques, auxquels un air humide eſt néceſſaire ; les voyages & le changement d'air pour les maux invétérés & pour les langueurs. CELSE II. 15. nous apprend que ce fut *Aſclepiade*, qui introduiſit les différentes eſpéces de geſtations dans la Médecine, en quoi il eſt viſible qu'il ſuivit la marche du vrai bon ſens, & il indique en même tems comment il les appropriait aux différens maux. Il recommande comme la plus douce de toutes, la navigation dans un port, ou ſur un fleuve ; & je ne renverrai pas à un autre endroit, une remarque de Mrs. les Académiciens, ſur un port & des

batteaux, représentés dans une vignette ; c'eſt que les anciens en avaient de deux ſortes pour leurs petits voyages le long des côtes & pour leur récréation ; les uns de figure longue & preſque en forme d'oiſeaux, qu'on apellait *phaſelus* ; d'autres de figure ronde & plus larges, apellées *cymba*. Les premiers étaient propres aux habitans de la Campanie, ſelon NONIUS XIII. 7. *Faſelus eſt navigium Campanum.* Les Romains, dont les campagnes les plus délicieuſes étaient ſituées aux bords de la mer, en faiſaient un grand uſage, pour côtoyer les jardins ſuperbes ou les maiſons magnifiques qu'ils y conſtruiſaient. VIRGILE Georg. IV. 289. nous peint dans ce vers ces promenades.

Et circum pictis vehitur ſua rura phaſelis.

Après l'exercice de ces petites navigations, le plus doux ſe faiſait en litiére, ou en chaiſe à porteur. *Celſe*, que j'ai cité,

ne nous parle que de la premiére, à laquelle il ajoute celle de la voiture, qui n'était alors qu'un char, & celle de la navigation en haute mer, qui ſecouaient beaucoup davantage. *Geſtationem leniſſima eſt navi, vel in portu, vel in flumine; vel lectica, aut ſcamno acrior vehiculo: vehementior in alto mari, navi.* Mais nous avons bien des preuves de l'uſage des chaiſes à porteur, qu'on apellait *ſellæ geſtatoriæ.* SCHEFFER. *de re vehic.* SUETONE, *Nero.* 26. dit, que cet Empereur ſe faiſait porter ainſi au théatre, *interdiu quoque clam geſtatoria ſellâ delatus in theatrum*, & Vitellius ſe déroba d'abord de cette maniére à la vengeance du peuple. *Continuò igitur abſtruſus geſtatoria ſella, duobus ſolis comitibus, piſtore & coquo . . . domum clam petiit.* Idem. Vitell. 16. On apellait auſſi cette chaiſe, *ſella ſertoria*; comme l'a dit LÆLIUS AURELIANUS L. 5. *levem & delectabilem adhibeat*

adhibeat gestationem, ut fertoria sella vel Cathedra. Les Grecs avant eux, en avaient l'usage. ATHENÉE XII. 1. SENEQUE Epist. 15. & 55. confirmant ce que j'ai dit ci-devant, que le mot *gestatio* s'employait pour désigner le lieu aussi bien que l'exercice, ajoute qu'on en avait de deux sortes, *l'intérieure*, qui se prenait sous de vastes portiques couverts, apellés *Xysti*, ou *Xysta*, formant quelquefois de longs corridors comme ceux des couvens d'aujourd'hui, ou dans de longues allées couvertes d'arbres. PLINE LE JEUNE décrit les deux espéces de gestations, Lib. IX. Epist. 7. *in altera recta gestatio longo limite super littus extenditur; in altera spatiosissimo xysto leviter inflectebatur;* & SALLENGRE p. 764. cite une inscription, où se trouvent *gestatio exterior*, & *gestatio interior*, en termes exprès. Il est inutile de dire que ces chaises étaient portées par des esclaves, avec des

couroyes qui s'attachaient aux épaules. Vous voyez, Monsieur, que les anciens avaient beaucoup d'usages, tels que les nôtres, outre ceux que la barbarie des siécles de troubles a ensevelis; il serait surprenant qu'un peuple aussi délié que les Grecs, du tems de Periclés & une nation aussi cultivée que les Romains, dans le siécle de Lucullus & d'Auguste, n'eussent pas connu toutes les commodités de la vie ou d'équivalentes aux nôtres, & que dans le tems où le luxe Asiatique étalait toutes ses richesses, & la molesse toutes ses voluptés; on ne fut pas allé aussi loin que nous à ces différens égards; quoique nous ne puissions disconvenir du progrès des arts, & que d'ailleurs il y ait beaucoup d'arbitraire dans les usages de mode.

Ce volume est terminé par une petite piéce que les connaisseurs ont jugé être une caricature satyrique, ou contre *Vir-*

gile, qui malgré ſes beautés eut ſes critiques violens, tels que *Carvilius Pictor*, qui écrivit l'*Ænæidomaſtix* ; ou contre quelqu'un des ſucceſſeurs de Céſar, qui faiſaïent gloire d'être deſcendans de Jule.

Le peintre a repréſenté Ænée, portant Anchiſe ſur ſes épaules, & tenant le petit Aſcagne par la main, tous en caricature à têtes de chien, comme on imaginait les *cynocephales* & en priapes. L'Anchiſe tenant devant lui une boëte de jeu, on crut que la ſatyre portait ſur *Auguſte*, qui l'aimait paſſionément, au point que dans une piéce faite contre lui, on diſait que pour remporter quelque victoire, il jouait aſſidument des jeux de hazard.

Aliquando ut vincat, ludit aſſiduè aleam.

Mais il y a plus d'aparence qu'elle avait en vuë l'Empereur *Claude*, qui a beaucoup de ſtupidité, dont SUETONE rapporte les preuves, [*Claud.* 4. 5. 6. & 8.] joignait tous les vices de la plus crapu-

leuſe diſſolution, & s'y livra dans les lieux même de la Campanie, voiſins peut-être de celui où a été trouvée cette peinture ; car après avoir eſſuyé le mépris flétriſſant de Tibére dans le refus qu'il lui fit de la dignité Conſulaire, il s'éloigna abſolument de Rome, pour vivre avec ſes pareils dans la débauche la plus honteuſe, caractériſée par les têtes de chien & par le reſte. *Tunc demùm*, [dit SUETONE] *abjecta ſpe dignitatis, ad otium conceſſit, modò in hortis & ſuburbanâ Domo, modò in Campaniæ ſeceſſum deliteſcens : atque ex Contubernio ſordidiſſimorum hominum ſuper veterem ſegnitiæ notam, ebrietatis quoque & aleæ infamiam ſubiit.* Au reſte on a nombre d'autres monumens de ces caricatures antiques, employées quelquefois avec un ſel corroſif contre les vices ou les ridicules de ceux qu'on n'oſait attaquer directement.

Je finis avec les ſujets variés que nous

ont fourni les découvertes d'Herculane, & plus encore la litterature savante de ceux qui ont daigné employer leur tems à répandre les connaissances qu'ils y ont puisées.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

à Lausanne.

Votre très-humble, &c.

LETTRE XVI.

MONSIEUR,

JE reprend la plume pour vous faire part des observations que nous a données tout recemment le *Voyage d'un Français en Italie*, (4) outre que ce sont les dernières que l'on a rendu publiques, ou qui du moins soient venuës à ma connaissance; elles nous apprennent diver-

(4) *Voyage d'un Français en Italie*, fait en 1765 & 1766. Venise ou Paris 1769. en 8 vol. in-12.

ſes choſes ſur les peintures, & donnent lieu à de nouveaux jugemens de comparaiſon.

Sur la conſervation étonnante de tant de Tableaux, il a fallu que ces piéces délicates fuſſent garanties d'une trop grande chaleur, & de toute humidité indépendamment des laves, qui ont fondu des métaux, & diſſous des marbres. Une pouſſiére brulante a roti ou calciné les bois, une infinité de manuſcripts, & de choſes précieuſes, moins délicates que les peintures. Celles-ci n'ont pû y reſiſter que parce que la cendre mêlée avec l'eau a formé autour d'elles un ciment ſi compact qu'il a éloigné l'impreſſion d'une trop grande chaleur, & en même tems deſſéché l'air de façon à empêcher toute fermentation, ce qui a conſervé les couleurs que les acides auraient rongé.

Ces Tableaux ſont la plûpart en détrempe. On le voit clairement en ce que dans les parties où la peinture s'eſt déta-

chée ; elle ne laisse qu'un fond verd, jaune ou rouge, qu'on avait mis sur l'enduit qui recouvrait les murs, au lieu que la fresque ne s'arrête pas à la superficie, & pénètre l'enduit auquel on l'applique ; outre que la fresque exclud certaines couleurs ; au lieu que la détrempe, comme on le voit les admet toutes.

Ces Tableaux ont été sciés sur le mur, à une certaine épaisseur, en suivant le procédé que j'ai rapporté dans une de mes précédentes lettres, le même àpeu près qui avait été employé par les anciens, dans les Temples de Cerés.

Ces peintures ayant perdû leur fraicheur au sortir de terre par le déssèchement que l'air leur causa, un Officier Sicilien nommé *Signor Moriconi* y appliqua un vernis, comme je l'ai rapporté ci-devant, pour arrêter les progrès de ce dépérissement ; mais ce vernis occasionna la ruine de plusieurs tableaux,

en faiſant écailler la couleur, au point que quelques uns ne ſont plus reconnaiſſables. On le comprendra aiſément, dit l'auteur en penſant que la chaleur des cendres a dû conſumer les gommes qui en liaient les couleurs. Des perſonnes intelligentes croyent que le ſeul moyen de les conſerver, & de rendre au coloris ſa fraicheur, eut été de coler les tabeaux avant que de les vernir.

Dans l'immenſe collection de peintures que l'on a déjà tiré des ruines de cette ville, & qui s'accroit tous les jours, on obſerve [dit l'Auteur de ce voyage] que les grands Peintres ont toujours été très râres; cependant le jugement qu'il porte de pluſieurs, prouve qu'il s'y trouve de très beaux morceaux. Sur le tableau de *Telephe*, il reconnait que la compoſition en eſt bien liée, les attitudes expreſſives, & Flore drappée de bonne maniére.

Celui d'*Achille* lui parait d'un beau ca-

ractére, & l'on y admire dit-il une belle dégradation de tons, dans les paſſages des ombres à la lumiére.

Sur la *reconnaiſſance d'Oreſte*, il trouve l'ordonnance belle, les têtes expreſſives, les figures bien drappées, de bons effets de lumiére; mais moins de deſſein & de coloris.

La *Bacchante renverſée par un faune*; eſt dit-il un beau grouppe, & chaudement compoſé; les figures ont beaucoup d'expreſſion.

Les danſeuſes, la *Bacchante ſur un centaure*, ſont pleines de feu, ont beaucoup de correction & de fineſſe de deſſein.

Le centaure qui a devant lui un jeune homme, lui parait hardi, mais pécher contre les loix de l'équilibre. Le jeune homme eſt preſqu'en l'air, en ſe ſoutenant d'une main ſur ſon épaule, & de l'autre frappant d'une moitié de crotale contre celle que tient le centaure. La remarque parait très juſte.

L'on a obſervé [dit-il] que dans preſque tous les tableaux, ſur-tout ceux qui ne préſentent qu'une figure, on n'a fait qu'un fond uni, de teinte rougeatre, brune ou noire, pour éviter l'embaras des *Sites*.

Les *Payſages* lui paraiſſent aſſez généralement deffectueux & mal rendus. Les batimens manquent beaucoup d'ordonnance ou de perſpective.

Les *Tableaux d'architecture*, ne ſont que de bizares imaginations, comme on l'a ci-devant obſervé, auſſi n'étaient-ce que des ornemens de pur caprice.

Dans les *Marines*, les vaiſſeaux ne ſont point en perſpective, & ne lévent point la difficulté des biremes, triremes & quadrirémes; toutes les rames paraiſſant ſortir de la même ligne. Cette obſervation eſt conforme à celle de Mrs. de l'Académie.

On a trouvé aſſez généralement que quoique la plûpart de ces peintures ayent un bon caractére de deſſein, les Peintres

étaient peu savans dans l'art des racourcis..... Que leur maniére de drapper à petits plis, les rendait souvent confus.... Qu'ils étaient peu avancés dans la couleur locale, & encore moins dans la magie du clair obscur.... Qu'ils n'avaient aucune notion ni de la perspective locale, ni de la perspective Aërienne.... Que pour la composition, ils réussissaient bien dans les figures isolées, qu'ils disposaient dans le stile des bas reliefs, & des statues; sans connaitre cependant l'agrément des Grouppes; aussi [dit-il] presque tous les sujets sont rendus avec froideur. On n'y voit nulle part cet entousiasme qui à l'aspect de nos peintures modernes, remuë les passions, & excite dans l'ame des impressions si vives. Il est surprenant, ajoute-t-il qu'en des siécles ou la sculpture avait été portée à un si haut dégré de perfection, la peinture n'eut pas marché avec elle d'un pas égal; car quoique ces tableaux paraissent être de Peintres médiocres, de ce tems là, les princi-

pes qu'ils ont ſuivi repandent beaucoup de doutes ſur les talens des Maitres de leurs écoles: Mais il en eſt moins ſurpris en penſant que ces tableaux ont été enlevés de deſſus les murs du théatre, & autres lieux publics d'une petite ville, ou des maiſons de quelques particuliers qui n'étaient pas aſſez opulens pour employer des artiſtes du premier ordre.

Ne croyez vous pas, Monſieur, qu'ils eut pû ajouter que les chef-d'œuvres de la peinture ancienne ne ſe trouvaient que rarement ſur les murs, puiſqu'à Rome & dans les plus célébres villes de la Gréce, on n'a point vû de tableaux en ce genre d'une plus grande beauté? D'où il parait de même que par la deſcription que *Pline* & d'autres, nous donnent des ouvrages de peinture les plus célébres; qu'excepté dans quelques Licées & quelques temples de la Gréce, les grands maîtres peignaient plus volontiers de façon que leurs chef-d'œuvres puſſent être tranſportez, ſans être af-

ſujettis au ſort des Edifices publics, quoique les moins expoſés aux révolutions.

Malgré cela il parait par le jugement que le Voyageur Français porte de pluſieurs de ces tableaux, qu'il s'y trouvait de très belles choſes, & que les plus diſtingués étaient exemts des deffauts qu'il reprend dans d'autres. Ce qu'il ſemble reconnaitre entr'autres, dans les quatre camayeux antiques, ou monochromes peints ſur le marbre, puiſqu'il les a lui même admirés. La piéce d'Alexandre Peintre & celle de la femme qui careſſe une colombe ſont dit-il, d'une grande beauté. Le tour des figures eſt grand, noble & ſimple. La drapperie eſt bien traitée; les plis en accuſent le nud &c.... Ces beautés ſe trouvent dans pluſieurs autres.

Les ouvrages de ce mérite étant rares dans tous les Pays; on doit être ſurpris d'en trouver un pareil nombre, & même une ſi grande variété de peintures dans Herculane.

Tout ce que je viens de dire, Monſr. porte ſur les tableaux, dont les deſſeins ſelon lui ne ſont pas toujours une fidelle expreſſion. Le ſavant Voyageur convient que les Deſſinateurs de ce beau recueil, ont exécuté cet ouvrage avec beaucoup d'élégance & de propreté : mais qu'ils ont touché trop mollement *& ſans eſprit* [dit-il] les endroits capables de faire le plus d'impréſſion ; ce qui pour le dire en paſſant, reléverait le mérite de la peinture. Quelquefois même, ajoute-t-il, ils ont pris la liberté de corriger les fautes de perſpective qui s'y trouvaient ; enſorte qu'il ne faut pas préciſément juger des originaux par les deſſeins qu'on a publiés : mais en même tems il avoue que dans les pays où ſe trouveraient les plus habiles artiſtes, il ſerait bien difficile d'exécuter à la rigueur un ouvrage d'une ſi vaſte étendue.

Un autre aveu très modeſte & qui réfléchit ſur les divers jugemens qu'il a por-

té des originaux ; c'eſt qu'il eſt bien difficile ici de critiquer parfaitement juſte, n'étant permis à perſonne d'écrire dans les cabinets du Roi ; de ſorte qu'on ne peut hazarder une deſcription, ni même une critique bien aſſurée.

J'en conclurai, Monſieur, que ce n'eſt qu'en comparant les divers jugemens de ceux qui ont vû avec intelligence & avec attention que l'on peut former le ſien ; que ſi l'inſpection même des originaux par des vrais connaiſſeurs leur a laiſſé des doutes ; il ſerait moins prudent encore à ceux qui ne les ont pas vû de rien hazarder. Mais convenons que quand même ces peintures ne ſeraient pas l'ouvrage des Timantes, des Zeuxis & des Parrhaſes ; elles ſeraient bien précieuſes par les connaiſſances qu'elles donnent ſur bien des ſujets, & que tous les amateurs des ſciences ont des graces à rendre au grand Peintre qui a favoriſé ces découvertes, à ſa munificence qui les a repanduës, & aux beaux

génies qui selon ses ordres & sous la direction de son habile Ministre, les ont illustrées par leurs recherches.

Il m'en a sans doute échappé un grand nombre, que je n'ai pû retenir, ou toucher que légérement; mais s'en est assez je pense pour vous donner une idée de leur travail.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

à Lausanne.

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

FIN DU SECOND ET DERNIER TOME.

APPROBATION.

J'Ai lu le Manuscript, intitulé, *Lettres sur la découverte de l'ancienne Ville d'Herculane, & de ses principales antiquités*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Yverdon 15. Septembre 1769.

VERDELHAN, *Censeur.*

SPECIAL 93-B
4932
V.2

THE GETTY CENTER
LIBRARY